

**ANTHOLOGIE DE POÉSIE
LOUISIANNAISE DU XIX^e SIÈCLE**

LES ÉDITIONS TINTAMARRE – LES CAHIERS DU TINTAMARRE

RÉDACTEUR EN CHEF

D. A. Kress, Centenary College of Louisiana

COMITÉ DE RÉDACTION ET DE DIRECTION

Clint Bruce, Brown University

Perrine Delobel, Université Catholique de Lille

Caroline Fournier, Université Catholique de Lille

Christian Hommel, University of Virginia

Carol Lazzaro-Weis, University of Missouri, Columbia

Chris Michaelides, University of Louisiana, Monroe

May Rush Gwin Waggoner, University of Louisiana, Lafayette

Xabi.X.Zusperreguy, Centenary College of Louisiana

ANTHOLOGIE DE POÉSIE LOUISIANNAISE DU XIX^e SIÈCLE

TEXTES CHOISIS ET PRÉSENTÉS

par

Les étudiants de français
de Centenary College of Louisiana

ÉDITÉ

par

D. A. Kress

Margaret E. Mahoney

et

Rebecca Skelton



Éditions Tintamarre
Shreveport 2010

Copyright © 2010, Éditions Tintamarre, Centenary College of Louisiana

Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle

Textes choisis et présentés par les étudiants de français
de Centenary College of Louisiana

Édité par D. A. Kress, Margaret E. Mahoney et Rebecca Skelton

ISBN: 978-0-9820558-4-7

Library of Congress Control Number : 2010922684

Mise en pages : Alan P. Brown
Conception de la couverture : Sam Bonham

Éditions Tintamarre
Centenary College of Louisiana
2911 Centenary Blvd.
Shreveport, LA 71134
www.centenary.edu/editions



Le Centre de la francophonie des Amériques tient à féliciter les étudiants du *Centenary College* qui, avec leur projet *S'aimant en semant la poésie louisianaise*, se sont mérité l'une des cinq bourses attribuées par le Centre dans le cadre de son concours Jeunesse francophone en action 2009.

L'Anthologie de poésie louisianaise du XIX^e siècle, réalisée grâce à la collaboration d'une centaine d'étudiants de la faculté des langues anciennes et modernes, illustre bien la riche diversité de la littérature louisianaise issue d'auteurs aux parcours et aux origines variés. Elle contribuera à mieux faire connaître le patrimoine littéraire créole en faisant découvrir la passion qui animait la quarantaine de poètes dont les textes sont repris dans cet ouvrage.

Nous sommes heureux de constater que de plus en plus de jeunes s'impliquent dans la revitalisation du fait français en Louisiane. Cette initiative des étudiants du *Centenary College* est un autre exemple de ce dynamisme qui contribue également à promouvoir la diversité culturelle de la francophonie des Amériques.

Bonne lecture à toutes et à tous.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Michel Robitaille', with a long, sweeping flourish at the end.

Michel Robitaille
Président-directeur général
Centre de la francophonie des Amériques
www.francophoniedesameriques.com
info@francophoniedesameriques.com

Table des matières

Introduction

L'Éveil poétique de la colonie	13
Julien de Lallande Poydras	15
La Prise du morne du Bâton Rouge	16
Paul Leblanc de Villeneuve	21
La Fête du petit blé	22
Les Poètes créoles	69
Louis Allard	71
L'Amour enfant	72
Pour le portrait de...	72
Trois impromptus...	72
À Églé	73
À Zoïle, orgueilleux	73
À Céditianus	73
De Calliodore, gourmand	73
Les Bons Époux	74
À l'épouse de Charidème	74
À Émile	74
À Thaïs	74
Tullius Saint-Céran	75
La Louisiane en 1840	76
Dominique Rouquette	77
La Fête des Morts	77
Midi	79
Adrien Rouquette	79
Le Génie	80
L'Arbre des Chactas	81
Charles Deléry	84
Le Chat gras et le Rat maigre	84
Les Dix Frères	85
La Guêpe et l'Abeille	87
Changement de commerce	87

Alexandre Latil	88
Le Délire	89
Désenchantement	92
À mon grand-père Lazare Latil	95
Prière	96
Alfred Mercier	97
La Curée	98
L'Homme – l'Araignée	100
Charles-Oscar Dugué	102
À une étoile tombante	102
Désenchantement	103
Souvenirs de la Louisiane	104
Souvenirs du désert	105
À M***	107
Le Génie des savanes	107
Albert Delpit	110
L'Ami	110
La Mort et l'Amour	111
George Dessommes	113
La Vie	114
Coucher de soleil	115
<i>Afternoon</i>	115
Regrets !	116
Ô grands bois	117
L'Orage	118
Un soir au Jackson Square	123
Léona Queyrouze	128
Le Désir	129
Vision	130
Sonnet – Sous son premier baiser...	132
Allégorie – Pensée d'un Créole	133
Sonnet – À mon amie Magda Turpin	133
Fantôme d'Occident	134
Sonnet – Sous un souffle d'amour...	135
Les Exilés français en Louisiane	137
Stephen Bernard	138
Distribution septennale de la vie de l'homme	139

Émilie Evershed	139
Le Laurier rose	140
Alexandre Barde	146
Les Morts	147
La Fièvre jaune	148
Réponse	154
Charles Testut	157
Le Convoi du pauvre	159
La Langue française en Louisiane	160
À M. A. Barde	161
Joseph Déjacque	165
L’Huitre et la Perle	166
Le Carancro et le Tireur à la cible	166
Le Chasseur	167
Voile au vent !	169
François Tujague	170
La Guerre	171
Joseph Maltrait	174
Le Melon	174
La Chatte et les Chatons	175
Les Nez	177
La Poésie engagée des Créoles de couleur	179
Hippolyte Castra	182
La Campagne de 1814-1815	184
Armand Lanusse	185
Épigramme	186
Un frère au tombeau de son frère	186
Camille Thierry	187
L’Incube	188
Mariquita la Calentura	189
Eugène B...	190
Le Suicide	191
Amélie Girardot	192
Le Général Magloire d’Hoquincourt	193
Aristide Mary	195
Un martyr inconnu !	196
Auguste Populus	201
À mon ami P***	201

Deux poèmes anonymes	202
La Guerre et l'Avenir	202
Le Triomphe des opprimés	206
Adolphe Duhart	208
Le 13 avril	208
À une enfant	210
Mon trésor	211
Pierre l'Hermitte	212
Au Père Chocarne	213
Camille Naudin	214
La Marseillaise noire	215
Victor E. Rillieux	216
Amour et Dévouement	217
Une larme	219
Le Timide	220
Pierre-Aristide Desdunes	221
L'Idéal	222
Les Pensées d'un esclave soldat	223
Ressentiment d'un être sans patrie !	225
Élégie	226
La Poésie d'expression créole	229
Alfred Mercier	232
Étude sur la langue créole en Louisiane (extrait)	232
Alcée Fortier	234
La Chanson de Roland	235
Jules Choppin	236
Les Animaux malades de la peste	236
Le Lièvre et la Tortue	238
Le Singe et le Léopard	238
L'Huitre et les Plaideurs	239
La Chasse Chaoué	240
Charles Jobey	242
Chant du vié Boscugo	243
Joe Beaumont	245
Toucoutou	246

Adrien Rouquette	248
Mokeur Shanteur	248
Weird Solo by a Zombi-Frog	250
Poèmes anonymes	251
La Caze du nègre	252
Élégie d'un Affranchi	253
Françoése et les races	254
Valentine	255
Sources bibliographiques	257

L'Éveil poétique de la colonie

Si la première colonie permanente en Louisiane fut établie à Biloxi en 1699 près d'un siècle après la fondation de Jamestown par les Anglais, les conditions primitives et difficiles défavorisèrent la création d'une littérature indigène dans le territoire louisianais pendant encore un autre siècle. Tout ce qui reste de cette ère, dans le domaine littéraire, est une série de récits de voyages et de mémoires rédigée par des colons et voyageurs qui s'identifiaient non pas comme Louisianais mais comme Français. Leur poésie arrivait donc avec eux, véhiculée dans les chansons apportées de France. Il fallut de nombreuses années avant qu'un art poétique et une littérature véritablement louisianaise naquissent de l'expérience coloniale. Ainsi, les premières créations poétiques coloniales furent des sortes d'hybrides, c'est-à-dire, des ouvrages avec des sujets louisianais mais écrits pour un public européen.

Par exemple, la première publication de poésie en Louisiane fut la « Prise du Morne du Bâton Rouge » par Julien Poydras de Lalande, un Breton qui quitta la France vers 1768. Imprimée en 1779 à la Nouvelle-Orléans pour le roi d'Espagne, cette allégorie mythologique met en scène la nymphe Scaesaris s'adressant au dieu du Mississipi. Poydras s'inspira de la bataille de Bâton Rouge où les soldats combattirent pour le fort anglais. Les forces espagnoles attaquèrent les Anglais parce que l'Espagne avait déclaré la guerre à la Grande Bretagne pendant la guerre d'Indépendance des États-Unis. Ainsi, le poème ne célèbre pas un événement proprement louisianais, mais un épisode de la guerre entre deux rivaux coloniaux européens.

Le deuxième ouvrage poétique d'envergure, *La Fête du petit blé*, tragédie en cinq actes imprimée en 1814, fut la première pièce française écrite en Louisiane. LeBlanc de Villeneuve, inspiré par

ses expériences avec les Houmas pendant les années 1752 à 1758, retrace l'histoire d'un jeune Amérindien houma qui s'enfuit après avoir tué un guerrier de la nation chactas. Suite à son évasion, le devoir amérindien prescrivit que le père du jeune homme devait mourir à la place de son fils coupable. LeBlanc de Villeneuve, impressionné par le sens de devoir du père, Poucha-Houmma, célèbre son sacrifice à l'honneur en tant que « bon sauvage » si apprécié des écrivains préromantiques tels que Chateaubriand, Rousseau, et Bernardin de Saint-Pierre.

Le vrai essor poétique en Louisiane dut attendre la floraison des journaux de langue française à la fin du XVIII^e siècle quand la fortune des planteurs s'agrandit et qu'ils eurent besoin de s'informer des affaires du monde et de la colonie. En 1794, Louis Duclot, anciennement imprimeur à Saint-Domingue, fonda le *Moniteur de la Louisiane*, premier journal de la colonie louisianaise. Établi pendant la domination espagnole, le *Moniteur*, qui ne traitait que des affaires et ne publiait pas de littérature, resta longtemps le seul journal de la colonie, même après la vente du territoire aux États-Unis en 1803. La création littéraire, la poésie, et les nouvelles commencèrent à paraître, ironiquement, non pas sous la domination française, mais sous celle du gouvernement américain puisque la vente de la colonie amena aux États-Unis de nombreux réfugiés des révolutions de France et d'Haïti et des guerres au Canada. Parmi ces réfugiés politiques, souvent bien instruits, se trouvaient des journalistes qui apportèrent une contribution non négligeable au rayonnement intellectuel du territoire. Au même moment, les Américains anglophones, qui avaient été présents en Louisiane depuis l'établissement de la colonie, entrèrent en concurrence directe avec la population française et créole et provoquèrent l'assimilation lente et irréversible de la population francophone.

Ainsi, huit journaux néo-orléanais furent fondés pendant les sept premières années de la domination américaine ; de 1810 à 1820, trois journaux furent établis ; les années 1820 virent la naissance de six journaux ; après 1830, le nombre de nouveaux journaux de langue française déclina fortement. Si la ville du croissant vit la création de plus de cent périodiques, aussi éphémères les uns que les autres, seule l'*Abeille de la Nouvelle-*

Orléans vit l'aube du nouveau siècle. Fondée en 1827 par François Delaup, immigrant de Saint-Domingue, l'*Abeille*, fut publiée en français et en anglais pendant presque la totalité de son existence et la section française offrit régulièrement des poésies françaises entre 1827 et 1849. Cependant, après 1849, le rédacteur supprima la moitié de la poésie indigène car bon nombre des auteurs créoles refusaient de signer leurs œuvres. Pendant des années on ne trouva que des ouvrages signés de la main d'auteurs tels qu'Alexandre Dumas, Alphonse Daudet, et George Sand. L'*Abeille* cessa la publication en 1925, quatre ans après avoir été achetée par le *Times-Picayune*.

On peut relier l'impulsion de créer une littérature véritablement louisianaise au lecteur qui envoya une lettre signée au rédacteur de l'*Abeille* en 1827 dans laquelle il se plaignit que le journal n'avait jamais manifesté d'intérêt pour la poésie. Après cette date, les journaux néo-orléanais, toujours sensibles au journalisme des affaires, se réorientèrent lentement vers une nouvelle tradition plus tournée vers les idées et l'analyse critique de la musique, du théâtre, et de la littérature. Ainsi, les journaux répondirent aux goûts littéraires d'un lectorat de plus en plus sophistiqué, composé de diplômés créoles assez riches et cultivés pour apprécier les arts littéraires. Nés en Louisiane après 1800 et éduqués en France, ils rapportèrent à l'ancienne colonie une sensibilité littéraire française enracinée dans un vécu pourtant profondément louisianais.

Amanda Leigh RUSSEL, Parker JARNIGAN, Stephen LIOY.

Julien de Lallande Poydras (1746-1824)

Lorsque l'on pense à l'histoire française de la Louisiane, le nom de Julien Poydras renvoie surtout au monde littéraire et politique. Poydras naquit à Nantes en France au milieu du XVIII^e siècle. Après avoir terminé l'école préparatoire, il s'engagea dans la marine française. À l'âge de 20 ans il fut capturé par la marine anglaise mais réussit à s'échapper à Saint-

Domingue à bord d'un navire de commerce. Il arriva à la Nouvelle-Orléans en 1768. Un an plus tard, il entra dans le monde du commerce et voyagea autour de la Louisiane vendant de l'indigo, des écharpes et des bijoux de pacotille. En peu de temps, Poydras devint riche et acheta une grande maison à la Pointe Coupée d'où il put vendre ses marchandises aux gens des Opélousas, des Natchitoches et de la Nouvelle-Orléans. Il poursuivit son commerce et, grâce à son honnêteté et son intégrité, sa réputation et sa fortune se développèrent.

En 1779, inspiré par la guerre pendant laquelle le général Bernardo de Galvez réclama la Floride au nom de l'Espagne, Poydras écrivit « La Prise du morne du Bâton Rouge par monseigneur de Galvez ». Imprimé aux frais du roi Carlos III pour célébrer la victoire espagnole contre les troupes britanniques pour le contrôle de la région, « La Prise du morne de Bâton Rouge » fut un des premiers ouvrages littéraires publiés dans le territoire louisianais. Alcée Fortier, qui le reproduisit dans ses *Louisiana Studies*, remarqua le ton pompeux et froid du poème, mais nota que son style enflé et déclamatoire était usuel à l'époque.

Vers la fin de sa vie, il contacta ses neveux et nièces en France et les fit venir en Louisiane. À sa mort, ne s'étant jamais marié et n'ayant jamais eu d'enfants, il leur laissa la plupart de ses biens.

Randi L. SWEETING.

La Prise du morne du Bâton Rouge

Quel fracas et quel bruit vient frapper mon oreille?
 Je dormois, tout à coup la foudre me réveille.
 A ses coups redoublés, je vois frémir mes Eaux,
 Et trembler mon Palais, retentir les Echos.
 Quel Mortel, ou quel Dieu vient ici dans sa rage,
 Troubler la douce paix, de mon heureux Rivage,
 Où sous mes sages Loix, mes habitans chéris,
 Couloient les plus beaux jours, sans peine et sans soucis.
 Chers objets de mes soins, ils voyoient l'abondance,

Prévenir leur besoins, toujours dans l'affluence,
 Des biens vrais et réels, ils goûtoient les douceurs;
 Les faux, les superflus ne touchoient point les coeurs.
 Ils ignoroient les noms de discorde, de guerre,
 Et des autres fléaux, qui ravagent la Terre,
 Dans le sein de mes Eaux, ils trouvoient les Poissons,
 Le Gibier dans les Bois, les Roseaux pour Maisons,
 Pour étancher leur soif, mon Onde la plus pure,
 Et pour se reposer la plus belle verdure.
 Leurs flèches, et leurs arcs, sont des dons dans mes mains.
 A moi seul ils devoient, leur bonheur et leurs biens.
 Ils vivoient satisfaits, sous mon heureux Empire
 Mais un hardi Mortel! Voyons ce qui l'inspire:
 Charmante Scaesaris, pars, voles vers ces lieux,
 D'où j'entends ce grand bruit, et ce fracas affreux.
 Là d'un oeil attentif, en homme déguisé
 Saisis tout avec soin, l'affaire consommée,
 Viens m'instruire de tout, je désire savoir,
 Si quelque téméraire, attente à mon pouvoir,
 Il dit, et Scaesaris, comme un trait fendit l'Onde,
 Secouant ses cheveux, vit la clarté du Monde.
 Sous les traits d'un mortel, elle va dans le Camp,
 Et connut le Héros à son air triomphant.
 Elle entend ses discours, et voit toute l'Armée,
 A l'envi l'un de l'autre, au Combat animée.
 Le succès le couronne, on voit sur les Remparts
 Des Ennemis vaincus, flotter ses Etendards.
 Satisfaite Elle part, se replonge dans l'Onde.
 Et va revoir le Dieu dans sa grotte profonde,
 Sur son trône d'Airain, pensif il l'attendoit,
 Sa tête sur sa main tristement reposoit.
 Les ennuis devorans, s'emparent de son âme,
 Il ne voit, il n'entend que le feu et la flamme.
 En vain autour de lui, les Tritons empressés,
 Tachent de rappeler ses esprits égarés.
 Il n'est touché de rien, son Ame est étourdie,
 Tel on voit un mortel prêt à perdre la vie.
 La belle Messagère, arrive des combats,

Il la voit, il lui dit, viens, vole entre mes bras.
 Ma chère Scaesaris, oh ma Nymphé chérie!
 Je te vois! Quel plaisir! satisfais mon envie.
 Apprends-moi, quel malheur menace nos Climats,
 Quels moyens avons nous d'arrêter leurs débats?
 Tu sais ce que je puis, ma suprême puissance!
 La Nymphé réplique d'un air plein de décence,
 Dieu du Mississippi, terrible en ton courroux,
 Quel pouvoir oseroit, s'opposer à tes coups?
 Du Nord, jusques au Sud, tu étends ton empire,
 Chaque peuple à l'envi, à tes faveurs aspire.
 À ton ordre l'on voit tes deux bords s'écrouler,
 Hommes, bêtes et bois, dans l'abîme rouler.
 Quand soumis à ta voix, ton fleuve se courrouce,
 Et tes lots entassés, précipitent leur course,
 Les hôtes de nos bois, effrayés du danger,
 Quoique prompts, et légers ne peuvent l'éviter.
 Tes eaux dans leur fureur s'appent jusqu'aux collines,
 Leurs tristes habitans périssent sous leurs ruines!
 Mais Dieu, pour cette fois, cesses de t'allarmer,
 Mon récit n'aura rien, qui puisse t'enflammer.
 Je l'ai vu ce Héros, qui cause tes allarmes
 Il ressemblait un Dieu, revêtu de ses armes,
 Son Panache superbe, alloit au gré du vent,
 Et ses cheveux épars lui servoient d'ornement.
 Un maintien noble et fier annonçoit son courage,
 L'héroïque vertu, brilloit sur son visage,
 D'une main il tenoit, son Sabre éblouissant,
 De l'autre il retenoit, son Coursier bondissant.
 Il marchoit le premier, et son brillant Cortége,
 Pleins d'une noble ardeur, et fiers du privilège,
 De courir avec lui, le hazard des combats,
 Désiroient les dangers, pour signaler leurs bras.
 Les braves Fantassins, les suivoient en colonne,
 Tous bouillonnans du feu, de mars et de Bellonne,
 Ils marchaient en bon ordre, à pas surs, et hardis,
 Méprisant les périls, voloient aux Ennemis.
 Après eux l'on voyoit, marcher sans artifice,

De nos fiers Habitans, l'Intrépide Milice;
 Et leurs adoïtes mains, qui traçoient des Sillons,
 Avec la même ardeur, élevoient des Bastions;
 Et faisoient des Fossés, Parapets, et Tranchées,
 Machines et affuts, pour se battre inventées,
 Pour l'art de conquérir ils semblent être nés.
 Leurs braves Ennemis, en sont épouvantés,
 Jusque dans leurs Remparts, ils sentent leur courage,
 Rien ne les garantit, des effets de leur rage.
 La marche finissoit, par les Gens de couleur:
 Vifs, ardens à donner, des marques de leur coeur.
 L'intrépide Galvez, partout les encourage,
 Ses discours, son aspect les excite au courage.
 Cependant tout s'apprête, et l'Anglois le premier,
 De ses bouches d'airain, lance le fer meurtrier.
 Leurs coups précipités, à l'instar de la foudre,
 Frappent, et renversent, réduisent tout en poudre.
 En vain ils rallument leurs feux étincellans,
 Rien ne peut ébranler, les braves Assiégeans,
 Malgré les traits mortels, qui menacent leur vie.
 Ils disposent bien tout, dressent leur Batterie,
 Les Canons sont pointés, l'impatient Général,
 Met le feu au premier et donne le signal.
 On le suit à l'instant, et leurs foudres de guerre,
 Droit au Fort Ennemi, déchargent leur Tonnerre.
 Il en est traversé, il répond à leurs feux,
 Et le combat s'anime, et devient furieux.
 A se battre l'Anglois, redouble son courage;
 Toujours avec fureur, il revient à la charge.
 Il résiste longtemps, à leurs puissans efforts;
 Mais il chancelle enfin, sous leurs coups les plus forts.
 Leurs boulets foudroyans, renversent ses terrasses,
 Le ravage, et la mort, marquent partout leurs traces.
 Fatigué de combattre, et toujours sans succès,
 Il ne se flatte plus, d'arrêter leurs progrès.
 Il met Pavillon Blanc, pour marquer sa défaite;
 Le Camp le voit, et dit la conquête est donc faite.
 La Victoire en ce jour arrache des Bretons,

Les Lauriers toujours verts, dont elle orne nos fronts.
 Galvez victorieux, assemble son Armée,
 Charme des sentimens, dont elle est animée,
 Il lui tient ce discours, touchant, digne de lui,
 Et qui doit dans les coeurs, graver son nom chéri.
 Intrépides Guerriers, compagnons de ma gloire,
 Par vos mains aujourd'hui, j'ai gagné la Victoire,
 En Spartes, l'on vous voit, voler au champ d'honneur,
 Et partout vous montrez, une insigne valeur.
 Pour marcher sur mes pas, vous quittez vos campagnes.
 Et vos tendres Enfans, vos fidèles Compagnes.
 Je sens ce que je dois à vos soins, vos Exploits,
 Je saurai les vanter, au plus grand de nos rois.
 Comptez sur sa justice, et ma reconnoissance.
 Nos vertus recevront, leur juste récompense.
 Oui, le rang distingué, qu'il daigne m'accorder,
 N'auroit rien de flatteur s'il devoit arrêter,
 Le cours de ses faveurs, un plus juste partage,
 Entre nous, croyez moi, me plairoit davantage
 Il dit, et tout le monde par ses acclamations,
 L'assure de son coeur, de ses dispositions.
 Scaesaris racontoit, et toute l'audience,
 Dieu, Nymphes et Tritons, l'écoutoient en silence.
 Une secrette joye, animoit tous les coeurs,
 Et tous se déclaroient, en faveur des Vainqueurs.
 Elle voit dans leurs yeux, leur curiosité peinte,
 Et leur dit, écoutez, je parlerai sans feinte.
 Enfin nous les voyons, ces tems, ces heureux tems,
 Qui vont nous procurer, les plus grands changemens.
 Les Ronces, les Roseaux, et l'Epine sauvage,
 Ne déguiseront plus notre fécond Rivage.
 Des Colons diligens, feront par leur travaux,
 De nos déserts affreux, les séjours les plus beaux.
 Nos plaines par leurs mains tous les ans cultivées,
 D'abondantes Moissons, seront toujours ornées:
 Nous verrons dans nos Prés leurs bondissans Troupeaux,
 Leurs Vergers, leurs Jardins, couvriront nos coteaux.
 Cérès, Pomone et Flore, et les Graces naïves,

Se plairont avec nous, sur nos fertiles rives.
 Le Zéphire badin, de son souffle léger,
 Entr'ouvrira les Fleurs, qu'il aime à caresser,
 L'Abondance, et la Paix, seront dans nos Contrées,
 À l'amour, au plaisir, à jamais consacrés;
 Tant que dans nos Climats, ce généreux Vainqueur,
 D'un Peuple qu'il chérit, fera tout le bonheur;
 Le Dieu l'interrompant, laisse éclater sa joie,
 Je le vois, lui dit-il, c'est le Ciel qui l'envoie.
 Qu'il vive dans le sein de la prospérité,
 Qu'il goûte le plaisir, de se voir adoré.
 Que ses grandes vertus, soient par tous célébrées,
 Que ses belles actions, obtiennent des Trophées.
 Je dirai à mes Eaux, de modérer leur cours,
 Et de fertiliser le lieu de son séjour,
 Par des sentiers de Fleurs qu'il parvienne à la Gloire.
 Que son nom soit écrit, au Temple de mémoire.
 Chantez, Nymphes, Tritons, enflez vos Chalumeaux.
 Tout respire la joie, en l'empire des Eaux,
 Je veux à son honneur, instituer une Fête,
 Qui consacre à jamais, sa nouvelle Conquête.

Paul Leblanc de Villeneuve (1734-1815)

Né en France, Paul Leblanc de Villeneuve déménagea en Louisiane à l'âge de 16 ans, attiré par les histoires alléchantes des fortunes à faire dans la colonie. Il alla à la Nouvelle-Orléans où il devint officier de la marine française et, plus tard, fut nommé Commandant des Opélousas. Il eut un fils, Alexandre, avec sa femme Jeanne Avart.

En Louisiane, le gouverneur Vaudreuil l'envoya en mission chez les Houmas, parmi lesquels il vécut les sept années les plus heureuses de sa vie. Il apprit leur langue, porta le costume traditionnel des brodequins à perles, une coiffure garnie de plumes du chef, détint le sceptre de la paix, et fut adopté par la

tribu. Inspiré par les circonstances curieuses de la mort du chef de la tribu, Poucha-Houmma, Leblanc de Villeneuve eut l'idée de célébrer le sacrifice héroïque du chef amérindien dans une tragédie en cinq actes et en vers, *La Fête du petit blé*. Cette pièce, la première publiée en Louisiane, vit le jour en 1814, un an avant la mort de l'auteur.

Virginia-Kate MATHER.

La Fête du petit blé

Personnages

POUCHA-HOUMMA, *le Manitou Rouge*, Chef de la nation Houmma.

CALA-BÉ, *celui qui a gagné au jeu de la perche*, fils de Poucha-Houmma.

TCHILITA-BÉ, *celui qui a tué le Méchant*, chef de guerre, frère cadet de Poucha-Houmma.

FOUCHI, *l'Oiseau*, femme de Cala-Bé.

HOULITA-HOUMMA, *le fort Rouge*, TASCAS-AU PAYE, *le Guerrier des guerriers*, Députés Tchactas.

NACHOTBA, *le Loup*, découvreur de la nation Houmma.

GUERRIERS de la nation Houmma.

UN VIEILLARD.

Acte Premier

Scène I

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ, LE PEUPLE

POUCHA-HOUMMA

Augustes descendants d'un peuple sans pareil,
Très illustres enfans des enfans du Soleil
Enfin voici le jour, où la saison prospère
Va payer vos travaux d'un précieux salaire :

Ce jour, vous le savez, jadis par nos ayeux,
 Fut toujours mis au rang des jours les plus heureux.
 Je n'ai jamais manqué d'en célébrer la fête,
 Depuis soixante hivers écoulés sur ma tête.
 Que vos cœurs satisfaits s'expriment par vos chants ;
 La terre, sous vos yeux, a placé ses présents :
 À notre bienfaiteur offrez-en les prémices.
 Puisse-t-il agréer vos pieux sacrifices !
 Pour moi, triste jouet du sort le plus cruel,
 Je ne puis présider à l'acte solennel.
 L'ancien de nos vieillards pourra prendre ma place,
 Je dois me retirer, je le demande en grâce.

(À part.)

Malheureux que je suis, un rêve me confond !...

TCHILITA-BÉ

Mon frère, quel souci subjugue ta raison ?
 J'ai vu couler tes pleurs longtemps avant l'aurore ;
 Le Soleil a paru, tes pleurs coulaient encore.
 Quel motif en ce jour alarme ton grand cœur ?

POUCHA-HOUMMA

Ne m'interroge point, respecte ma douleur.

TCHILITA-BÉ

Quoi ! je ne puis savoir l'objet de tes alarmes ?...
 De tes yeux, à regret, je vois couler des larmes ;
 Tu ne nous montres plus qu'un courage abattu.
 Ô mon frère, mon chef, que devient ta vertu ?
 Qu'a dit ton MANITOU dont ta douleur s'irrite ?
 Parle, ne cache rien du trouble qui t'agite.

POUCHA-HOUMMA

Son farouche regard met mon cœur aux abois.
 Je l'interroge en vain, il est sourd à ma voix :

Et cet oiseau, dont l'œil veille sur cette terre,
Sombre, silencieux, se complait à se taire.

TCHILITA-BÉ

Ce présage, jadis, eut paru malheureux ;
Mais instruits par le tems, ouvrons enfin les yeux.
De ces mortels nouveaux, adoptés par nos pères,
Des Français, en un mot, empruntons les lumières.
Un calumet en main les trouva-t-on jamais
Consultant un oiseau sur la guerre ou la paix ?
Et d'un signe trompeur, saisissant l'apparence,
Sonder de l'avenir la profondeur immense ?
Je vois avec regret où te conduit l'erreur ;
Je t'aime, tu le sais, je vais t'ouvrir mon cœur.
Heureux, si je pouvais, au gré de mon envie,
Bannir de ton esprit le poison de ta vie,
L'absurde préjugé, la superstition,
Qui fascinent tes yeux et troublent ta raison.
Il faut te l'avouer sans que ton cœur se blesse,
Je rougis en secret de toute ta faiblesse ;
Le mensonge, l'erreur, font, hélas ! ton tourment :
De la crainte à l'espoir, tu passes à l'instant ;
Et l'aigle inanimé dont tu fais ton idole,
Ou t'afflige soudain, ou soudain te console.
Ah ! mon frère, sois sûr qu'ici-bas il n'est rien
Qui nous puisse annoncer ou le mal ou le bien :
Du moment qui nous luit jouissons sans alarmes :
L'avenir contre nous n'a que de faibles armes.
L'homme dans un instant peut se soustraire au sort,
Et le malheur n'a lieu que quand on craint la mort.

POUCHA-HOUMMA

Hoummas, retirez-vous... Au gré de votre envie,
Voyez si tout est prêt pour la cérémonie.

Scène II

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ

POUCHA-HOUMMA

Tu blâmes, sans motif, l'excès de ma douleur :
Connais donc l'affreux trait qui déchire mon cœur ;
Je le sens, il le faut, du coup qui nous menace
Je dois parler enfin, ma constance se lasse ;
Mais ne te flatte point que, prompte à m'alarmer,
D'une vaine terreur je me laisse opprimer.
Du trouble où tu me vois qui pourrait se défendre ?
Mon frère, sans frémir, pourras-tu bien m'entendre ?

TCHILITA-BÉ

Tu me connaîtrais mal, si tu pouvais penser
Qu'il fût quelque péril qui pût m'intimider.
Contre les coups du sort mon âme est affermie ;
Je peux braver la mort, je méprise la vie ;
Heureux, si ce malheur qui te glace d'effroi,
Épargne mon pays et n'accable que moi.
Parle sans différer, tu pourras me surprendre ;
Mais du moins sans frémir, je saurai bien t'entendre.

POUCHA-HOUMMA

Ta farouche vertu te fait illusion.

TCHILITA-BÉ

Ton Manitou, sans cesse, égare ta raison.

POUCHA-HOUMMA

Je connais ton erreur, elle va disparaître.
Apprends, mon frère, enfin, apprends à me connaître.
Depuis quarante hivers, interprète des Dieux,

Je commande en leurs noms et gouverne ces lieux.
Ministre respecté de nos sombres mystères,
Mon pouvoir est le fruit du culte de nos pères :
Mais ne t'y trompe point, mon esprit combattu
De la nécessité se fit une vertu.
Je connais tout le faux de ce culte frivole,
Et méprise en secret et le culte et l'idole.
Tu parais interdit... Je vois ton embarras...

TCHILITA-BÉ

J'ai lieu d'être surpris, je ne m'en défends pas.
Ta conduite toujours démentit ce langage :
Pourquoi désavouer l'objet de ton hommage ?

POUCHA-HOUMMA

Tu sauras mon secret, je vais le dévoiler.
Je n'ai rien maintenant à te dissimuler.
Le vulgaire, toujours de nouveautés avide,
Vers le bien constamment a besoin qu'on le guide.
À ses yeux, avec soin, il faut en imposer ;
Ce n'est qu'en le trompant qu'on le peut maîtriser.
Né superstitieux, il reste dans l'enfance ;
Son bonheur, cependant, tient à son ignorance.
S'il s'éclaire jamais il devient furieux,
Il outrage les lois, il renverse ses Dieux.
Il faut donc subjuguier sa raison vacillante ;
Lui faire révéler le frein qu'on lui présente :
Offusquer son esprit, lui tracer son devoir ;
En le faisant trembler, soutenir son espoir ;
À ses sens engourdis présenter le prestige,
De son illusion propager le vertige ;
Dans son aveuglement toujours l'entretenir,
Et flatter ses penchans pour mieux l'assujettir.

TCHILITA-BÉ

Ce discours, en effet, a lieu de me surprendre ;

Mais, ai-je bien compris ce que je viens d'entendre ?
 Si ton esprit enfin a reconnu l'erreur,
 Quel augure aujourd'hui peut affliger ton cœur ?

POUCHA-HOUMMA

Je rougis à tes yeux de ma faiblesse extrême.
 Malheureux Cala-Bé, fils coupable que j'aime !...
 À peine je goûtais les douceurs du sommeil...
 Ô nuit ! affreuse nuit... Ô plus affreux réveil !
 Pourquoi faut-il, hélas ! que ma faible paupière
 Puisse s'ouvrir encore... Ô fatale lumière,
 À ce jour désastreux, ce jour si redouté,
 Refuse, s'il se peut, ta funeste clarté.

TCHILITA-BÉ

Tu doutes de mon cœur... Me crois-tu sans courage ?
 Je ne te conçois pas, et ta douleur m'outrage ;
 Par des mots ambigus, cesse de m'affliger,
 De mon zèle surtout, apprends à mieux juger.
 Que je sache du moins ce qu'il faut que je fasse ;
 Compte sur tout mon sang, compte sur mon audace.

POUCHA-HOUMMA

Ô rêve trop affreux, avec juste raison
 Tu répands sur mon cœur le plus cruel poison.

TCHILITA-BÉ

Ah ! je respire enfin, et contre mon attente,
 Je n'en puis plus douter, un rêve t'épouvante ;
 De tous tes longs discours voilà le résultat ;
 Une simple vapeur a changé ton état :
 Ton bonheur dépendait d'une vaine chimère,
 Tu rêves, c'est assez, tu maudis la lumière ;
 De tes gémissemens le temple retentit.
 L'alarme se répand, et ton frère rougit.

POUCHA-HOUMMA

Augmente, s'il se peut, le tourment que j'endure ;
Renonce à l'amitié, repousse la nature ;
Triomphe de mes maux, ajoute à mon malheur,
Dégrade mes vieux ans, déchire-moi le cœur.
Insensible, cruel, il n'est rien qui te touche ;
Le reproche, le fiel sont toujours dans ta bouche ;
Et je ne trouve en toi, dans l'état où je suis,
Qu'un censeur obstiné qui comble mes ennuis.

TCHILITA-BÉ

Dans ce fâcheux instant où ton âme abattue,
Se plaît à s'enivrer du poison qui la tue,
D'un frère, d'un ami qui t'aime tendrement,
Tu ne saurais juger avantageusement.
J'ai voulu rappeler ta raison qui s'égare,
Je suis un indiscret, un tyran, un barbare ;
Mon zèle méconnu ne paraît à tes yeux,
Que des soins criminels qui te sont odieux.
Je trahis mon devoir, les droits de la nature,
Et ne suis plus enfin qu'un insigne parjure.

POUCHA-HOUMMA

Ai-je bien entendu ? Quel affreux jour me luit !...
Quoi ! j'ai pu t'outrager ? Quelle horreur me poursuit ?...
Pardonne, s'il se peut, excuse ma faiblesse ;
Le malheur à l'excès est pire que l'ivresse.
Dans l'état où je suis, ne m'abandonne pas.
Mon frère, mon ami, reçois-moi dans tes bras.

(Il se jette dans les bras de son frère, qui le serre contre sa poitrine avec attendrissement, et laisse échapper quelques larmes.)

TCHILITA-BÉ

Placé contre mon cœur, juge s'il te pardonne !...
 Instant délicieux, quel trouble t'environne !...
 Mon frère dans mes bras, mon frère malheureux !
 Achève, sort cruel, ou comble donc mes vœux.
 Fais rejaillir sur moi l'effet de ta puissance,
 J'ose te défier, éprouve ma constance.
 Et toi, qui le premier, as vu couler mes pleurs,
 Si j'ai pu partager tes cuisantes douleurs,
 Que j'apprenne du moins le motif qui t'accable,
 Ce présage cruel, ce rêve détestable ;
 Parle sans différer, dévoile ce secret.

POUCHA-HOUMMA

Tu le veux, je le dois, tu seras satisfait.
 De mes vives douleurs tu connaîtras la source.
 Hier, quand le Soleil allait finir sa course,
 Que l'éclat presque éteint de son feu rayonnant,
 D'une pâle clarté couronnait l'Occident,
 Je contemplais d'ici sa mourante lumière,
 Quand le sommeil, hélas ! vint fermer ma paupière.
 Alors, il m'en souvient... Ô cruel souvenir,
 La terre, sous mes pas, me parut s'entrouvrir ;
 Un abyme aussitôt, à mes yeux se présente ;
 Une vapeur, soudain, infecte, dégoûtante,
 Tourbillonne dans l'air, et lance près de moi,
 Un cadavre sanglant qui me glace d'effroi.
 Je voulus m'éloigner ; lorsque sa voix plaintive,
 Vint frapper par ces mots mon oreille attentive :
 « Malheureux, où vas-tu ? je ne veux qu'un regard,
 « Examine ce flanc, vois ces coups de poignard :
 « De ton fils Cala-Bé, voilà le digne ouvrage !
 « Je suis Ittela-Ia, victime de sa rage.
 « Le traître me surprit... Sa barbare fureur,
 « Par des coups redoublés atteignit à mon cœur ;
 « Tu sais qu'en ce climat, un arrêt immuable,
 « Veut qu'on venge le sang par le sang du coupable.

« À demain, c'est assez, ce jour trop attendu,
« Ne se passera point qu'il n'en soit répandu. »
De ses faibles liens, ma languissante vie,
Semblait se dégager d'horreur anéantie,
Le cadavre à mes yeux, à la fin s'engloutit,
Et mon affreux sommeil heureusement finit...

TCHILITA-BÉ

Ce songe plein d'horreur, ce sinistre présage,
De tes perplexités peut bien être l'ouvrage ;
Depuis que Cala-Bé s'est rendu criminel,
Le repos s'est enfui de ton cœur paternel :
La lumière à tes yeux a perdu tous ses charmes ;
Chaque jour, chaque instant redoublent tes alarmes,
Et la nuit ton esprit prévenu sans retour,
A pu te retracer les souvenirs du jour.

POUCHA-HOUMMA

En vain ton amitié, qui m'est si nécessaire,
Veut verser sur mes maux un baume salulaire.
Un noir pressentiment trop gravé dans mon cœur,
De tes soins généreux, repousse la douceur.

TCHILITA-BÉ

Eh bien ! au sentiment qui t'agite sans cesse,
Puisque tu dois céder, cède au moins sans faiblesse,
Et de ce jour qui luit, quelle que soit la fin,
Ose l'envisager avec un front serein ;
Mais je ne prévois pas que dans cette journée,
Le malheur que tu crains trouble ta destinée :
Cala-Bé par tes soins, échappant aux Tchactas,
Se trouve en ce moment, chez les Attac-Apas.
Je sais que de leur chef, de Panchi ton intime,
Il a gagné le cœur et mérité l'estime ;
Qu'il est vu de bon œil, chez cette nation,
Et qu'on parle déjà de son adoption.

On dit plus : que reçu dans sa propre famille,
En secret ton ami lui destine sa fille.

POUCHA-HOUMMA

Je le sais ; mais je le crains... Tu n'eus jamais d'enfans,
Tu ne peux concevoir le trouble de mes sens.

Scène III

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ, UN GUERRIER

LE GUERRIER

Je viens te prévenir, que plein d'impatience,
Au Temple, en ce moment, le peuple te devance.
Qu'on le voit pénétré de respect et d'amour,
Pour l'astre paternel qui nous donna le jour.
Je dois te dire aussi, qu'à très peu de distance,
Un canot vers ces bords diligemment s'avance :
Qu'il a fait par trois fois le signal des amis,
Et que déjà plusieurs ont reconnu ton fils.

POUCHA-HOUMMA

Que dis-tu ?... Cala-Bé...

LE GUERRIER

C'est Cala-Bé lui-même,
Et chacun à le voir prend un plaisir extrême

POUCHA-HOUMMA

Ô coup inattendu !... trop funeste moment !
Il était donc fondé ce noir pressentiment.

(Il porte la main sur son front, paraît méditer un instant et dit ensuite au guerrier.)

Il suffit... laisse-moi... Je n'ai rien à te dire.
Mon fils est dans ces lieux !... À peine je respire.

Scène IV

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ

POUCHA-HOUMMA

Qui pourrait définir ces sentiments secrets,
Qui du sort quelquefois décèlent les décrets.
Et qui nous dévoilant nos tristes destinées,
Anticipent nos maux sur le cours des années ?
Mon frère, tu le vois, le ciel dans son courroux,
Me ramène ce fils qu'on croyait loin de nous.
De mon rêve déjà je reconnais la trace.

TCHILITA-BÉ

Je ne puis à cela voir la moindre disgrâce.
Ton fils qui vient te voir bientôt repartira.
Et s'il faut dès demain il s'en retournera.
Mais sortons un instant ; nous le verrons ensuite ;
Tu dois lui dérober le trouble qui t'agite.

POUCHA-HOUMMA

Ah ! sans doute il le faut ; mais comment le cacher,
Ce trouble que mon cœur ne saurait maîtriser.

Acte Second

Scène I

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ, LE PEUPLE

POUCHA-HOUMMA

On m'apprend que mon fils... Ah ! sans doute peu sage !
D'un cours précipité, vogue vers ce rivage.
Quelqu'en soit le motif, son imprudent retour,
Va retarder un peu la fête de ce jour.
Je veux le voir avant... ma vive impatience,
Ne saurait différer... mais c'est lui qui s'avance.
Être bon et puissant, toi, notre bienfaiteur,
De ce jour solennel écarte le malheur.
Daigne veiller sur nous et dissiper l'orage,
Qui voudrait obscurcir le ciel de ce rivage.

Scène II

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ LE PEUPLE, CALA-BÉ, FOUCHI

CALA-BÉ (*se jetant dans les bras de son père.*)

Mon père, dans tes bras je me retrouve enfin,

POUCHA-HOUMMA

Pour me donner, mon fils, le plus mortel chagrin.
As-tu donc oublié qu'un peuple qu'on redoute,
De ton sang altéré veut la dernière goutte ?
Que le Tchactas puissant, aigri par mes refus,
Peut au premier moment... hélas ! n'en parlons plus :
Éloignons, s'il se peut, le souvenir funeste,
Qui de mes derniers jours empoisonne le reste.
Quel est ce jeune enfant que je vois avec toi ?

CALA-BÉ

La fille de Panchi que j'aime plus que moi.
Je ne puis t'exprimer combien elle m'est chère,
Reçois-la dans tes bras, qu'elle retrouve un père.

(Il l'a conduit vers son père qui la reçoit avec les démonstrations de la plus vive tendresse.)

POUCHA-HOUMMA

Oh ! de quel sentiment j'éprouve la douceur !
Qu'il est délicieux ! il dilate mon cœur.
J'oublie en ce moment mes plus vives alarmes.
Ma fille, dans ton sein que j'épanche mes larmes.
Elles coulent de joie... heureux si désormais...
Hélas ! puissent tes yeux n'en répandre jamais.

FOUCHI

Sur les pas d'un époux, marchant en assurance,
Des éléments fougueux j'ai bravé l'inconstance ;
J'ai quitté mon pays, mes parents et mes Dieux ;
J'ai tout sacrifié pour le suivre en ces lieux.
Heureuse, il ne manquait à mon destin prospère,
Que l'accueil gracieux que tu viens de me faire.
Que l'être créateur, notre unique recours,
De son œil attentif veille sur tous tes jours.

CALA-BÉ

Mon père, tu l'entends ; son âme douce et pure,
Admet les sentimens qu'inspire la nature :
Elle saura t'aimer ; et son cœur plein de nous,
Comblera le bonheur de son heureux époux.

POUCHA-HOUMMA (*à part.*)

Dans quel saisissement mon âme se replonge !

Bonheur inattendu, ne serais-tu qu'un songe ?
 Et n'aurais-je joui du plaisir de les voir,
 Que pour mieux ressentir mon affreux désespoir.

(Haut.)

Mes enfans, mon état approche du délire,
 Mes sens sont trop émus !... je jouis, je soupire...
 Laissons cet entretien... Raconte-moi mon fils,
 En partant de ces lieux, quels furent tes ennuis.

CALA-BÉ

Tu dois te rappeler quand, surpris sans défense,
 J'échappai, par tes soins, aux traits de la vengeance ;
 Qu'un seul moment perdu décidait de mon sort ;
 Qu'il me fallut choisir ou la fuite ou la mort.
 La nuit couvrait le ciel de son immense voûte.
 Je partis ; au couchant je dirigeai ma route,
 Dans les profondes eaux je me plongeais souvent,
 Pour suivre mon objet, bien plus directement.
 Ce fut, par ce moyen, que sans nulle disgrâce,
 Aux agiles Tchactas je dérobai ma trace.
 Et du Soleil enfin, la première lueur,
 En éclairant mes pas, mit fin à ma terreur.

POUCHA-HOUMMA

Achève donc Soleil ; exerce ta puissance ;
 Éloigne de ces lieux la soif de la vengeance.
 Pourrais-tu voir, hélas !... Je t'écoute, mon fils.

CALA-BÉ

Après vingt jours enfin de travaux et de peines,
 Des Grands Attac-Apas, je découvris les plaines.
 J'avançais lentement... la fatigue, la faim,
 Me menaçaient déjà de finir mon destin.
 Banni de mon pays, éloigné de mon père,
 Recherchant le secours d'une terre étrangère,
 Errant seul sans espoir au milieu des forêts,

Et poursuivi surtout par des tristes regrets,
 J'envisageais la mort avec indifférence.
 Pour des maux excessifs il n'est point de constance,
 Mon courage vaincu se trouvait sans ressort,
 Et j'allais me livrer à mon funeste sort,
 Quand je vis tout à coup à l'ombre d'un érable,
 Parmi plusieurs guerriers un vieillard vénérable.
 Il observait mes pas, paisiblement assis.
 Je m'arrête d'abord, tout peignait mes soucis.
 Pâle, défiguré, sans armes, sans défense,
 Je ne pus inspirer aucune défiance.
 Un jeune homme sur moi, qui s'avança soudain,
 M'aborda d'un air doux, et me tendant la main :
 « Camarade, dit-il, tu parais dans la peine,
 « Nous pouvons te servir, mais quel dessein t'amène ?
 « De la part de mon chef je viens pour le savoir ;
 « Ne dissimule rien, quelque soit ton espoir. »
 Je répondis : « Hélas, tu dois voir ma misère.
 « Je naquis aux Hoummas, et le chef est mon père.
 « J'ai fui dans ce climat pour racheter mes jours ;
 « Voilà la vérité sans feinte et sans détours. »
 Après ce triste aveu, nous marchons en silence,
 Et bientôt du vieillard je me trouve en présence,
 Il apprend qui je suis, il paraît satisfait ;
 Ses gestes, ses regards expriment l'intérêt.
 Sa voix sans différer, mais non sans me surprendre,
 Avec affection, ces mots me fit entendre :
 « Étranger, qu'un destin bizarre, rigoureux,
 « Après mille dangers a conduit dans ces lieux,
 « Rassure tes esprits, ne crains point de disgrâce,
 « Parmi nous aujourd'hui tu peux trouver ta place :
 « Chez tes concitoyens on m'apprit autrefois
 « De l'hospitalité les précieuses lois.
 « Mais ne déguise rien ; parle avec confiance ;
 « Quel motif t'a banni du lieu de ta naissance ? »
 Ô chef, dis-je soudain, sur mon affreux malheur,
 Je n'ai rien à cacher, je vais t'ouvrir mon cœur.
 Tu connais les effets de la liqueur brûlante,

Elle troubla mes sens. Plein d'horreur, d'épouvante,
 Je saisis un poignard, et ma cruelle main,
 D'un Tchactas, mon ami, termina le destin.
 Infracteur malheureux des lois de ma patrie,
 J'ai quitté mon pays pour racheter ma vie.
 Alors le souvenir de mes vivres douleurs,
 Ouvrit avec excès la source de mes pleurs.
 Ce langage muet, mon état, ma franchise,
 Excitèrent bientôt une douce surprise ;
 Les larmes du vieillard s'échappaient de ses yeux ;
 Il m'embrassa soudain, et bénissant les Dieux,
 « Écoute, me dit-il, jeune homme que j'admire ;
 « Partage, s'il se peut, l'excès de mon délire.
 « Le fils de mon ami, que je retrouve en toi,
 « Doit recevoir le prix de ses bontés pour moi.
 « Si ton père jamais traça dans ta mémoire,
 « Nos guerres, nos combats, ses succès, son histoire,
 « Tu sauras que par lui je me vis affranchi ;
 « Que je fus son captif, reconnais donc Panchi. »
 À ces mots, je me sens tressaillir d'allégresse.
 Je me trouve en ses bras, je l'étreins, il me presse,
 Ce moment fortuné, ranimant mon espoir,
 Un avenir heureux me permit d'entrevoir.
 Enfin, après huit jours, remis de mon voyage,
 Nous primes satisfaits le chemin du village ;
 Je fus reçu partout avec affection,
 Et l'heureux lendemain vit mon adoption.
 Ton ami me reçut au sein de sa famille ;
 Il ne te doit plus rien, il m'a donné sa fille.
 Mon père, c'est ainsi qu'un sort plein de rigueur,
 Après d'affreux détours m'a conduit au bonheur.

POUCHA-HOUMMA

Ô mon fils, le destin léger, impénétrable,
 Nous trahit au moment qu'on le croit plus traitable ;
 D'un esprit trop flatteur il faut se défier,
 On s'égaré aisément sur un simple sentier ;

La route du bonheur est à peine tracée,
Et n'existe souvent que dans notre pensée.

Scène III

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN GUERRIER

LE GUERRIER

Notre père commun, digne objet de nos vœux,
S'est élevé déjà jusqu'au plus haut des cieux ;
Il décline et bientôt par sa course rapide,
Il va laisser la nuit dans l'espace du vide :
L'on voit avec regret les moments s'échapper,
Pour l'acte solennel que tu dois célébrer,
Le conseil des vieillards, qu'un feu divin inspire,
Me dépêche vers toi pour venir t'en instruire.

POUCHA-HOUMMA

Retourne sur le champ, et tu feras savoir
Que je vais m'acquitter de ce pieux devoir.
Guerriers, devancez-moi : trouvez-vous à vos places ;
Vous pouvez m'annoncer, je marche sur vos traces.
Mon fils, sans différer, tu peux suivre leurs pas ;
Charge-toi de Fouchi, ne l'abandonne pas ;
À toi, Tchilita-Bé, je n'ai rien à prescrire,
Mais j'aurai néanmoins quelque chose à te dire.
Je veux un seul instant, de mon cruel souci,
Sans te rien déguiser t'entretenir ici.

Scène IV

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ

POUCHA-HOUMMA

Que les temps sont changés ! jadis cette journée,
 De mon cœur satisfait comblait la destinée.
 Aujourd'hui, pénétré d'une sombre terreur,
 Un sentiment cruel vient assaillir mon cœur ;
 Déjà le sang Houmma, par un affreux carnage,
 Me paraît à grands flots inonder ce rivage.
 Des cris plaintifs, des pleurs, viennent frapper mes sens.
 Et mon âme répond à ces tristes accens.

TCHILITA-BÉ

Ainsi d'un songe vain, occupant ta pensée,
 Tu cèdes sans effort à ta raison blessée ;
 Tu te livres déjà sans avoir combattu ;
 Et sous l'ombre du mal tu tombes abattu.
 Tu n'espères plus rien ; et ton œil qui s'égaré,
 Ne voit plus sur tes pas qu'un fantôme bizarre.
 De nos braves guerriers, le zèle, la valeur,
 Ne peuvent dissiper la crainte de ton cœur.
 Tu me comptes pour rien, je suis nul à ta vue,
 Mon bras est engourdi, ma valeur est déchue ;
 Dans ton affreux malheur, tu ne te souviens plus,
 Que l'on vit à mes pieds nos ennemis vaincus.
 Pardonne en ce moment mon peu de modestie ;
 Je te parle à regret des succès de ma vie.

POUCHA-HOUMMA

Que tu saisis bien mal le secret sentiment,
 Dont je suis agité dans ce cruel moment.
 Je ne connais que trop ta fierté, ton courage ;
 Voilà ce que je crains ; voilà le noir présage,
 Qui pèse sur mon cœur et qui me fait frémir ;

Ton caractère altier ne saurait s'adoucir.
La guerre, les combats, ces charmes de ta vie,
Peuvent par des revers accabler ma patrie ;
Aux Tchactas trop nombreux, tu ne saurais céder,
La tête de mon fils que tu voudras sauver.
Tout peint à mon esprit un avenir funeste :
Hélas ! un seul espoir est tout ce qui me reste.
Condamnés par la loi, cédon's à sa rigueur,
Je dois à mon pays la paix et le bonheur.
Terminons nos débats, acquittons notre dette,
La justice le veut, il lui faut une tête ;
Pour celle de mon fils ne puis-je point offrir,
La mienne que le temps s'apprête à me ravir ?

TCHILITA-BÉ

Je ne m'attendais point à ce projet étrange !
Il est beau cependant et digne de louange.
Mais j'ai d'autres moyens, dont on peut au besoin,
Se servir avec fruit, et ce sera mon soin.
Dans un autre moment tu pourras les apprendre,
Il suffit... trop longtems nous faisons attendre ;
Marchons sans différer, renferme ton ennui ;
Le peuple qui t'attend t'appelle près de lui.
Allons, mon frère, allons calmer par ta présence
Les justes mouvemens de son impatience.

Acte Troisième

Scène I

TOUS LES ACTEURS SONT SUR LA SCÈNE.

POUCHA-HOUMMA, (*assisté de deux vieillards.*)

Peuple que je chéris, qu'en ce jour solennel,
Vos vœux les plus ardents s'élèvent jusqu'au ciel.
Le fruit de vos travaux, payés par l'abondance,

Doit ouvrir votre cœur à la reconnaissance.
 Nous voilà délivrés du plus cruel souci :
 Les horreurs de la faim vont s'éloigner d'ici :
 Nos femmes, nos enfans, errant à l'aventure,
 N'iront plus dans les bois chercher leur nourriture.
 Pour un bienfait si grand, à l'être créateur,
 Offrons nos premiers grains, redoublons de ferveur :
 Femmes, sans différer, venez à ma demande,
 Que chacune de vous apporte son offrande ;
 Que vos humbles regards, dans cette fonction,
 Annoncent le respect et la soumission.

(Ici les femmes viennent à la file. La première porte une corbeille qu'elle vient déposer sur un autel qui est devant Poucha-Houmma. Celles qui suivent ont chacune un petit panier plein de farine de maïs qu'elles viennent verser dans cette corbeille. Elles se rangent ensuite sur le côté gauche du théâtre.)

TCHILITA-BÉ

Guerriers, approchez-vous et que votre présence,
 Au Peuple en ce moment impose le silence.
 Que vos soins vigilans repriment dans ces lieux,
 Tout ce qui peut troubler l'acte religieux.

(Les guerriers viennent se ranger sur la droite du théâtre. Tchilita-Bé se met à leur tête. Ils ne sont armés que de leurs Tapinas, espèce de masue de bois.)

POUCHA-HOUMMA, *(adressant la parole aux femmes.)*

Ô vous, par qui nos champs se parent de verdure,
 Dont l'assidu travail seconde la nature,
 Unissez à nos voix la douceur de vos chants ;
 Appelez près de vous vos plus jeunes enfans ;
 Que d'un commun accord, vers le meilleur des pères,
 Nos accens réunis élèvent nos prières.

(Il prend au même instant une poignée de farine qu'il jette du côté de l'Orient en soufflant dessus. Il répète par trois fois la même cérémonie, et entonne à chaque, un couplet de l'Hymne qui suit, dont on répète le refrain.)

Hymne au Soleil

Air : *Quand le fier Baron d'Étange.*

Être pur, inaltérable,
Seul principe créateur,
Source vive, délectable,
D'où découle le bonheur ;
De nos champs que tu fécondes
Les prémices nous t'offrons ;
Ô toi qui régis ce monde,
Daigne recevoir nos dons.

Aussitôt que ta présence,
Vient chasser la sombre nuit,
Nous t'adorons en silence ;
La nature te sourit.
De nos champs que tu fécondes,
Les prémices nous t'offrons ;
Ô toi qui régis ce monde,
Daigne recevoir nos dons.

Soleil, dans cette journée,
Tous nos vœux te sont soumis :
Comble notre destinée,
Dissipe nos ennemis.
De nos champs que tu fécondes
Les prémices nous t'offrons ;
Ô toi qui régis ce monde,
Daigne recevoir nos dons.

POUCHA-HOUMMA

Pour imprimer ce jour aux êtres innocens,
 Qui croissent sous nos yeux, et charment nos vieux ans
 Un acte rigoureux vous devez satisfaire ;
 Mères, acquittez-vous de ce devoir sévère ;
 Que vos jeunes enfans par vos mains soient punis,
 D'un délit que jamais aucun d'eux n'a commis.
 Hélas ! tous nos aieux ont suivi cet usage
 Prescrit absolument par un affreux présage.
 Dans ce fait important, qui va vous occuper,
 Oubliez, s'il se peut, qui vous allez frapper.
 Sans doute que du ciel la profonde sagesse,
 Veut savoir si vos cœurs sont exempts de faiblesse.

(Les femmes sortent et emmènent avec elles leurs plus petits enfans. Un instant après, on doit les entendre jeter des cris de douleur qui doivent imprimer à ceux qui sont sur la scène un sentiment de tristesse mêlé de crainte.)

Le Soleil fuit au loin, et bientôt de ses traits,
 Il dorera le vert de nos sombres forêts.
 Nous pouvons maintenant, sans commettre d'offense,
 De nos corps affaiblis réparer l'abstinence.

(s'adressant aux femmes.)

De notre grain nouveau, que l'on serve soudain,
 Des vieillards, des enfans, qu'on apaise la faim.

(à Tchilita-Bé.)

Mais que l'ordre surtout, dans ce jour d'allégresse,
 Triomphe des écarts de la vive jeunesse.

Scène II

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, NACHOUBA

POUCHA-HOUMMA

Quoi ! sitôt de retour ! Que viens-tu m'annoncer ?
Nachouba, je languis ; parle sans différer.
Je te vois interdit... Et mon cœur qui soupire,
Me présage déjà ce que tu vas me dire.

NACHOUBA

Pour obéir, mon chef, à tes ordres secrets,
Depuis le jour naissant, j'ai couru les forêts,
Non loin du grand ruisseau, parmi la fougère ;
J'ai remarqué d'abord une trace légère ;
Je la suis inquiet, je marche lentement ;
Mes regards attentifs se portent en avant.
Après mille détours, d'un endroit favorable,
J'aperçois de Tchactas un parti formidable,
J'approche cependant avec précaution,
Pour connaître leur chef et leur position.
Je reconnais enfin à son regard farouche
Oulitacha-Mingo... Pardonne si ma bouche
D'un récit douloureux n'ose t'entretenir ;
Deux députés ici, sur mes pas vont venir.

POUCHA-HOUMMA

Deux députés, dis-tu ? Quel dessein les amène !
Je ne respire plus... Tu me mets à la gêne.
Achève ; que sais-tu de leur prétention ?

NACHOUBA

De ton fils, Cala-Bé l'on répétait le nom,
Et je crains qu'en ce lieu, témoin de cette fête,
On ne vienne bientôt te demander sa tête.

POUCHA-HOUMMA

De ton zèle, guerrier, je suis reconnaissant :
 Tu peux te retirer... Dans ce fâcheux instant,
 J'ai des soins à donner, des ordres à prescrire,
 Si j'ai besoin de toi, je te le ferai dire.

(à son frère)

Ils sont donc près d'ici, ces Tchactas odieux !
 Et j'aurai la douleur de les voir en ces lieux.
 Pour la seconde fois leur affreuse présence
 Viendra nous étourdir du cri de la vengeance.
 D'y penser seulement je frémis... et mon cœur
 Se remplit de courroux, de rage et de fureur.
 J'abjure pour jamais mes craintives alarmes.
 Mon frère, le premier je vais courir aux armes.
 Le ciel peut à son gré terminer mon destin :
 Je veux périr du moins un poignard à la main.

TCHILITA-BÉ

Que j'aime ce transport, cette mâle colère !...
 Mais je dois t'observer que le dépositaire
 Des Dieux de mon pays ne doit point profaner
 La main qui chaque jour se plaît à les orner.
 Mon frère, c'est à moi de dissiper l'orage ;
 De nos braves guerriers tu connais le courage ;
 Repose-toi sur nous le soin d'humilier
 Quiconque sur ces bords viendra nous défier.
 Mon avis est pourtant que nous devons entendre
 La députation qui doit ici se rendre.
 D'Oulitacha-Mingo nous saurons les projets,
 Et nous pouvons agir suivant nos intérêts.

POUCHA-HOUMMA

Cédons, puisqu'il le faut, à mon impatience ;
 Le sort toujours, hélas ! trompa mon espérance.
 Je les reverrai donc, ces hommes inhumains,
 Ces lâches, ces brigands, ces fameux assassins,

Qui ne savent agir que pendant la nuit sombre,
 Dont l'affreuse fierté s'autorise du nombre ;
 Que le moindre succès éloigne de ses Dieux ;
 Et qu'un léger revers reconduit auprès d'eux.
 Dissimulons pourtant... On peut, avec justice,
 Recourir aux détours, tenter leur avarice ;
 On sait qu'il est des cas, où sans se dégrader,
 Il est bien des moyens que l'on peut employer.
 À leurs égards hideux, étalons mes largesses.
 Je me dépouillerai de toutes mes richesses ;
 Le peuple peut encor, je l'espère du moins,
 Fournir quelques secours à mes pressans besoins ;
 Mais je dois, avant tout, pressentir son suffrage.
 Nature, prête-moi ton sublime langage !

(Au peuple.)

Ô toi, qui, constamment, partageas mes revers,
 Peuple que j'ai régi pendant quarante hivers ;
 Qui soumetts à mes soins ton bonheur et ta vie,
 Tu peux servir ton chef en servant la patrie.
 Sauver un citoyen, l'arracher à la mort,
 Mérite de ta part un généreux effort.
 Tu connais du Tchactas l'avarice sordide,
 Pour prendre, recevoir, sa main toujours avide,
 Sait effacer les lois, détruire les sermens :
 Sa vengeance s'éteint à l'aspect des présents ;
 Mon fils est en danger, et c'est assez te dire,
 Ce que mon cœur de toi dans ce moment désire.

UN VIEILLARD

Ô chef trop malheureux, réprime ton effroi ;
 Le peuple te chérit, compte donc sur sa foi.
 Satisfait de son sort, heureux sous tes auspices,
 Il fera sans regret les plus grands sacrifices.

POUCHA-HOUMMA, *(se jetant à genoux.)*

Notre père commun, que j'implore à genoux,
 De mon peuple toujours détourne ton courroux.

Témoin de mon espoir, tu connais mes alarmes,
Daigne le délivrer de la fureur des armes.

(En se relevant.)

Mes chers concitoyens, mes enfans, mes amis,
Les plaisirs de ce jour doivent être remis.
Le ciel qui s'obscurcit peut encore nous sourire.
À mon frère, à mon fils, j'ai quelque chose à dire.
Laissez-nous un instant, je dois prévoir aux coups,
Que les traîtres Tchactas pourraient porter sur nous.

(Le peuple sort. Fouchi se retire dans une coulisse pour écouter.)

Scène III

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ, CALA-BÉ

POUCHA-HOUMMA

Toujours sur le passé nous devons nous conduire.
Ses exemples frappans servent à nous instruire,
Faut-il vous rappeler cette funeste nuit,
Dont l'affreux souvenir sans cesse me poursuit ;
Où du fourbe Tchactas, la noire perfidie,
Sous l'ombre de la paix nous porta l'incendie.
Ce trait, qui fait frémir, nous démontre aisément
Ce qu'on doit redouter de son ressentiment.
Il le faut : je le veux, et quoiqu'il en arrive,
Cala-Bé dans l'instant doit quitter cette rive,
C'est l'unique moyen d'alléger mes soucis.
Mon frère, c'est à toi que je remets mon fils.
Passe sur l'autre bord sans tarder davantage,
Les moments nous sont chers, déjà gronde l'orage ;
Vole dessus les eaux avec célérité,
Et lorsque tu croiras qu'il est en sûreté,
Ah ! reviens au plus tôt calmer par ta présence,
De mes sens agités l'horrible violence.

Mon fils, sans différer, abandonne ces lieux ;
D'un père désolé tu reçois les adieux !
(Il l'embrasse.)

CALA-BÉ

Je ne saurai partir... Ah ! de grâce, mon père,
Révoque cet arrêt, qui seul me désespère.
Tu veux que lâchement, dans ces cruels débats,
Je prive mon pays du secours de mon bras.
Ta gloire, dans ce jour, à ma fuite s'oppose,
Si le sang doit couler, c'est pour ma propre cause.
Ne suis-je pas l'objet qui comble le malheur
D'un peuple à qui mon nom doit inspirer l'horreur ?
Mon père, c'est à moi de prodiguer ma vie ;
Heureux qu'un f[i]er Tchactas me l'eût déjà ravie !

Scène IV

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, FOUCHI

FOUCHI, *(se jetant aux genoux de Poucha-Houmma.)*

Père de mon époux, si ma vive douleur
Dans ce cruel instant peut attendrir ton cœur,
Jette un œil de pitié sur ta fille éplorée ;
À l'affreux désespoir tu la verras livrée,
Si tu ne changes pas le décret trop cruel,
Que vient de te dicter ton amour paternel ;
Je frémis de l'arrêt qu'a prononcé ta bouche,
La nature gémit ; mais que l'honneur te touche !
Pour sauver Cala-Bé, voudrais-tu l'avilir ?
Ah ! si mes yeux ici doivent le voir périr,
Que sa gloire du moins lui reste en entière ;
Qu'un trépas glorieux termine sa carrière ;
La fille de Panchi, pleurant à tes genoux,
Espère de te voir exaucer son époux.

Qu'elle emporte plutôt, aux yeux de sa patrie,
La douleur de sa mort que de son infamie.

TCHILITA-BÉ

Ces nobles sentimens, cette aimable candeur ;
Ces accens douloureux, l'excès de son malheur ;
Le danger moins pressant que tu te l'imagines,
Les égards que tu dois à ta noble origine,
Tout t'engage à bannir ton timide dessein ;
D'ailleurs peux-tu changer les ordres du destin ?

POUCHA-HOUMMA

Toujours de mes projets, ton sentiment diffère.
Si l'on ne peut du sort éviter la colère,
Par des soins vigilans on la peut adoucir :
Et quelquefois aussi on peut s'en affranchir.

(À Fouchi.)

Ma fille, je gémis de voir couler tes larmes.
Si l'honneur a ses lois, la prudence a ses charmes ;
On peut concilier l'une et l'autre aujourd'hui.
Du véritable honneur la prudence est l'appui.
Elle pèse à loisir le risque, l'avantage :
On cède quelquefois sans manquer de courage.
La trahison ici menace ton époux ;
Voudrais-tu l'exposer à ses perfides coups ?
Partez et laissez-moi tout plein d'espérance
De pouvoir assouvir la soif de la vengeance...
Reposez-vous sur moi de ce pénible soin.
Parons le premier coup... et s'il en est besoin...

(À Cala-Bé.)

Tu reviendras, mon fils, montrer par ton audace,
Que ta valeur du moins est digne de ta race.
Puisse-tu mériter un prompt secours des Dieux !...
Pour la dernière fois tu reçois mes adieux.

(Il l'embrasse une seconde fois.)

CALA-BÉ

Du ciel que j'ai trahi, méritant la colère,
Que je suive du moins la volonté d'un père.
(Ils sortent.)

Acte Quatrième

Scène I

POUCHA-HOUMMA

J'ai su les éloigner ; ils sont enfin partis.
Et je puis maintenant, sans mon frère et mon fils,
Suivre les mouvemens que mon âme m'inspire.
Du dessein des Tchactas, tâchons de nous instruire.
Couvrons le sang du mort ; étalons à leurs yeux
Ce que ma nation a de plus précieux.
Mettons fin, il est tems, à mon inquiétude ;
Le pire de nos maux naît de l'incertitude.
Ce jour sans différer, libre dans mes desseins,
Verra changer mon sort ou finir mes destins.
Mais éloignons d'ici les fureurs de la guerre ;
Je ne dois point de sang inonder cette terre ;
Moi qui de mon pays dois être le soutien,
Dois-je prodiguer pour épargner le mien ?
Aux Tchactas aujourd'hui, s'il faut un sacrifice,
Il doit être du moins conforme à la justice.
Malheureux Cala-Bé, que vas-tu devenir,
Quand tu sauras, hélas !...

Scène II

POUCHA-HOUMMA, NACHOUBA

NACHOUBA

Je viens te prévenir
Que les deux députés que nous devons attendre,
Mon chef, auprès de toi demandent à se rendre.
Quelle est ta volonté ?... Veux-tu les recevoir,
Ou me dire l'instant où tu pourras les voir ?

POUCHA-HOUMMA

Ils ont beaucoup tardé pour mon désir extrême.
Je veux les voir soudain, et juger par moi-même,
De leur ressentiment ce qu'on peut espérer.
Le peuple, Nachouba, doit ici se trouver.
Tu pourras l'avertir. Je veux que sa présence,
Imprimant le respect, gagne la confiance.
Cependant nos guerriers, dans ce critique instant,
Doivent se préparer à tout événement.
Je te donne le soin de remplacer mon frère.
Il faut se méfier d'une caste légère,
Qui masque ses desseins et n'a point d'autre loi,
Que le droit odieux de la mauvaise foi.
Tu peux te retirer, et que ta diligence,
Réponde, s'il se peut, à mon impatience.

Scène III

POUCHA-HOUMMA

Le voilà donc venu ce désiré moment,
Qui doit me délivrer de mon cruel tourment !...
Hélas ! c'est bien à tort que l'on chérit la vie,
De peines, de soucis, d'amertume remplie,
Elle n'est plus pour moi qu'un abyme d'horreur,

Qui me fait détester son extrême lenteur.
 La mort, dont le nom seul trouble notre existence,
 N'est que l'azyle heureux de la paix, du silence,
 Du calme, du repos ; l'oubli de nos malheurs,
 Et le terme prescrit qui finit nos erreurs.
 Vivre n'est qu'un instant ; la jeunesse s'envole ;
 L'âge mûr suit de près son ivresse frivole ;
 La vieillesse bientôt arrive sur ses pas,
 Et traîne mille maux, pires que le trépas.
 Triste caducité !... le souffle seul t'anime,
 Du tems qui t'engourdit, trop hideuse victime,
 Tu n'as plus qu'un instant à gémir sur ton sort ;
 Ton déplorable état vaut bien moins que la mort.
 Pourquoi donc s'agiter au bout de sa carrière !
 Faut-il absolument la fournir toute entière ?
 Et quand les coups du sort viennent fondre sur nous,
 Devons-nous lâchement nous présenter dessous ?
 Mais lorsqu'on est privé de cette essence pure,
 Qui fit penser, mouvoir, agir la créature,
 D'où naquit ici-bas la race des humains,
 Qu'un être créateur façonna de ses mains,
 Que devient cet esprit, source de la pensée,
 Qui lui fait dominer la brute dégradée !
 En s'échappant soudain aussi prompt que l'éclair,
 Va-t-il s'évaporer dans le vague de l'air ?
 Que ce doute cruel, m'agite, me confond !...
 Ô toi qui limita notre faible raison,
 Qui montres à nos yeux ta puissance infinie,
 Aux mortels ta bonté promet une autre vie ;
 Non : ton œuvre jamais ne peut s'anéantir ;
 Une voix en secret nous le fait pressentir,
 Cet espoir n'est point vain, il soutient mon courage,
 Et je saurai mourir sans changer de visage.
 De mon recueillement voilà le digne fruit.
 Je me sens affermi, mon doute s'est détruit.
 Essayons cependant ce que peut l'opulence ;
 Les bienfaits quelquefois étouffent la vengeance.

Mais s'ils ne peuvent rien, le dessein en est pris ;
Tu vivras, Cala-Bé, je sais bien à quel prix.

*(Le peuple paraît sur la scène ; chacun porte ce qu'il a de plus précieux.
Les Guerriers avec leur seul Tapina paraissent également.)*

Scène IV

POUCHA-HOUMMA, LE PEUPLE, LES GUERRIERS

POUCHA-HOUMMA

Descendants du Soleil, enfans de sa tendresse,
Soutenez ma vertu dans ce jour de détresse.
Pardonnez, si mes yeux, dans ce cruel instant,
De mon cœur déchiré décèlent le tourment.
Cala-Bé, jusqu'ici ne connut point le crime,
Vous le savez, amis, digne de votre estime,
Ainsi que vos travaux, il partageait vos jeux,
Vous suivit aux combats et vainquit sous vos yeux ;
Sans réserve, soumis à la foi de nos pères,
Il faisait mon bonheur dans des jours plus prospères.
Ils ne sont plus ces jours... il fuit loin de ces bords,
À sa douleur livré, bourrelé de remords.
Oui sans doute voilà du crime le salaire ;
Mais celui de mon fils ne fut point volontaire ;
Privé de sa raison, il devint assassin ;
L'eau de Feu le trahit et dirigea sa main.
Le Tchactas, cependant, injuste dans sa haine,
Veut que d'un meurtrier il subisse la peine.
Et dans ce jour affreux, ah ! trop lent à finir,
Je ne puis espérer de pouvoir le fléchir.
Quoiqu'il puisse arriver, comptez sur ma prudence,
De la guerre mon cœur abhorre la violence ;
Et s'il lui faut du sang, hélas ! pour l'apaiser,
Je sais, n'en doutez point, celui qu'il faut verser.
Pour la seconde fois, souffrons donc sa visite,
Sa fierté, son abord, dont l'aspect seul irrite,

Supportons sans aigreur son ton audacieux,
 Et par nos seuls présents ne parlons qu'à ses yeux.
 Il faut savoir céder suivant la circonstance,
 Et permets que l'excès de mon cruel malheur,
 Excitant leur pitié, puisse toucher leur cœur !

Scène V

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, TASCA-AU-PAYE, OULITA-HOUMMA

*(Ils donnent la main à Poucha-Houmma, et ensuite à toute l'assemblée.
 Ils s'asseyent ; on leur porte à fumer, cette cérémonie finie,*

TASCA-AU-PAYE, (se lève et dit :)

Heureuse Nation, que le sort favorise,
 D'un guerrier, d'un Tchactas, pardonne la franchise ;
 On sait que les Français, en polissant tes mœurs
 Te comblent de bienfaits et sont tes protecteurs ;
 Mais ne te flatte point, qu'oubliant la justice,
 Ce peuple généreux devienne ton complice.
 Lui-même, tu le sais, par un sublime effort,
 Punit les meurtriers d'infamie et de mort.
 Sa sûreté le veut ; et la nature même
 Grava dans tous les cœurs ce sentiment suprême.
 Je ne viens point ici, d'un frivole discours,
 Pour te persuader emprunter les détours.
 La fortune, crois-moi, peut tromper ton attente ;
 Elle a ses favoris, mais elle est inconstante.
 De son faite souvent on se trouve dessous,
 Battu par ses revers, poursuivi de ses coups.
 Tu connais ses faveurs, redoute ses outrages ;
 Un beau jour quelquefois précède les orages.
 Il suffit, j'ai parlé, tu connais mon espoir ;
 Apprends que, s'il le faut, nous pourrons nous revoir ;
 Cependant, si tu veux, qu'ici rien ne m'arrête
 Tu dois de Cala-Bé, me remettre la tête.

À ce prix tu pourras contenter nos souhaits,
Et parmi nous enfin entretenir la paix.

NACHOUBA

L'on te voit à regret, on frémit à t'entendre.
Quel espoir te séduit ? et qu'oses-tu prétendre ?
Cala-Bé n'a de tort, envers ta nation,
Que d'un excès commis, privé de sa raison.
À la loi, cependant, nous voulons nous soumettre ;
De tout ce que tu vois nous te faisons le maître.

(Il indique les effets qui sont sur la scène.)

Pour effacer ton sang, cela suffit, je crois ;
Prends tout ; et qu'on t'ait vu pour la dernière fois.
Adieu ! de tes Tchactas va réjouir la vue.

TASCA-AU-PAYE, (*à part.*)

Je ne respire plus, tant mon âme est émue !...

(Haut.)

Au fougueux Talapouch, s'il m'eut fallu parler,
Les armes à la main j'aurais pu m'expliquer ;
Mais devant le Houmma, j'ai cru devoir m'attendre
Qu'au moins, sans m'outrager, on voudrait bien m'entendre.
J'avais trop présumé des vertus de son cœur,
Je l'ai trop méconnu, j'aperçois mon erreur.

(À NACHOUBA.)

Et toi, qui d'un guerrier démontres le courage,
Crois-tu m'intimider par ton brusque langage ?
Sais-tu bien qui je suis ? Connais-tu les Tchactas ?
Va ; garde ta fierté pour des jours de combats,
C'est là que tu pourras, au gré de ton envie,
Braver tes ennemis et servir ta patrie.
Je te conseille donc de mieux te maîtriser,
Car ton orgueil ici me fait te mépriser.

POUCHA-HOUMMA

Estimable guerrier, témoin de mes alarmes,
 Si l'excès de mes maux n'a point pour toi de charmes,
 Si l'état où je suis, et ma vive douleur,
 En ce cruel moment, peuvent toucher ton cœur,
 Dans ce jeune guerrier à mes ordres rebelle,
 Daigne n'envisager que l'excès de son zèle ;
 Je saurai réprimer par un juste courroux,
 Un écart déplacé, qui nous afflige tous.
 Mais toi, qui viens ici réclamer la justice,
 Exiger sans délai l'horrible sacrifice
 D'une tête, dis-tu, qu'il faut t'abandonner ;
 Crois-tu bien, en effet, qu'on doive la donner ?
 L'insensé parmi vous peut-il être coupable ?
 À ce point votre loi serait-elle exécration ?
 Je ne le pense point... et n'es-tu pas instruit,
 Qu'où la raison n'est pas il n'est point de délit.
 De ton sang, néanmoins, je veux couvrir la tache,
 À la vengeance enfin donne quelque relâche ;
 Accepte mes présents ; faisons régner la paix,
 Et que nos différends s'éteignent à jamais.

OULITA-HOUMMA.

À la loi constamment ma nation fidèle
 N'eût jamais soupçonné que tu fusses rebelle.
 Moi même en ce moment, je ne puis concevoir,
 Que tu veuilles ici restreindre son pouvoir.
 Le Houmma parmi nous passait pour être sage ;
 La justice aujourd'hui n'est donc plus son partage :
 Quoi ! tandis que sur nous un barbare assassin,
 Enfonça le poignard de sa cruelle main,
 Tu veux que notre sang, payé par l'opulence,
 Soit vendu lâchement et reste sans vengeance.
 Tu veux couvrir le mort, pour étouffer en nous
 Sa voix qui de nos cœurs enflamme le courroux.
 Ah ! ne te flatte point : en vain avec adresse,
 On étale à nos yeux l'éclat de la richesse ;

En vain pour désarmer la justice et la loi,
 Tu veux nous éblouir et tenter notre foi !
 Et dans le fort accès de ton triste délire,
 Tu nous crois assez vils pour pouvoir nous séduire,
 Nous n'avons pas quitté nos femmes, nos enfans,
 Pour rougir à leurs yeux, chargés de tes présens.
 Vous donc qui m'écoutez... vous de la race divine,
 N'allez point dégrader votre illustre origine.
 Soyez justes surtout, et le flambeau des cieux
 Désormais sur vos jours luira plus radieux.
 Toi, vénérable chef, que la mort désespère,
 Infortuné mortel, et trop malheureux père,
 Je partage tes maux, je ressens ta douleur,
 Mais un devoir sacré doit dominer mon cœur.
 Pardonne, s'il est sourd aux accens de ton âme ;
 La nature frémit, que la vertu t'enflamme.
 Écoute donc sa voix... qu'un généreux effort...

POUCHA-HOUMMA, (*à part.*)

Je n'écoute plus rien et je cours à la mort.

(*Au peuple.*)

Retirez-vous, amis, finissons l'assemblée ;
 Je dois terminer cette triste journée.

(*Après que tout le monde est sorti.*)

Je subirai mon sort, je me rends, c'en est fait ;
 Tchactas trop rigoureux, tu seras satisfait.
 Sans craindre le moment, ni tarder davantage,
 De la paix entre nous mon sang sera le gage :
 Oui, mon sang répandu satisfera le tien ;
 Ce pénible devoir ne me coûtera rien.
 Vous paraissez surpris !... Veuillez encor m'entendre,
 Je l'ai bien résolu... Je puis donc vous apprendre,
 Que pour sauver mon fils, je me mets dans vos mains.
 Ma tête sous vos coups, pourra tomber soudain.
 Allons sans différer ; le tems fuit et nous presse,
 Arrachez mes vieux ans à l'affreuse vieillesse.
 Un jour, un seul instant pourrait vous les ravir ;
 Sans changer de couleur vous me verrez mourir.

Pour mon fils, croyez-moi, perdez toute espérance,
De le sacrifier au dieu de la vengeance.
Il est loin de ces lieux... et sans doute jamais,
On ne verra sur lui triompher vos projets.
Dites-moi maintenant ; si le sort vous fit père,
Vous avez des enfans... Eh bien, dans sa colère,
S'il voulait aujourd'hui soudain vous en priver,
Pour les voir sous vos yeux de sang froid égorger,
Vous-mêmes, secondant un arrêt si rigide,
Iriez-vous les livrer sous le fer homicide ?
Consultez votre cœur, N'allez point le trahir ;
Vous détournez les yeux !... Quoi, je vous vois frémir.
Votre vertu n'est plus... une simple figure,
A réveillé dans vous le cri de la nature.
Ma tête va tomber... Vous l'acceptez, amis,
Je mourrai satisfait en acquittant mon fils.
Marchons vers votre camp, ma parole me lie.

OULITA-HOUMMA.

Ô père généreux, ta vertu m'humilie ;
Et me fait détester dans ce moment affreux,
Mon indiscret serment à la face des Dieux.
J'ai juré ; c'est assez, je leur serai fidèle ;
Mais pour fléchir les miens compte sur tout mon zèle.

POUCHA-HOUMMA

À ces lieux pour jamais, en faisant mes adieux,
Mourir, ami, mourir, est tout ce que je veux.

Acte Cinquième

Scène I

TCHILITA-BÉ, CALA-BÉ, FOUCHI

TCHILITA-BÉ, (*paraissant au fond du théâtre.*)

Que notre prompt retour va causer de surprise !
Cependant, Cala-Bé, dans ce moment de crise,
Nous n'aurions jamais dû nous éloigner d'ici,
Où règne avec raison le plus cuisant souci.
Il est de certains cas où le devoir sévère,
N'admet aucun égard aux volontés d'un père.
Le tien nous a séduits... maître de son secret,
Il médite, crois-moi, le plus affreux projet.

(*Arrivé sur le devant avec surprise.*)

Quel bouleversement ! Qu'a produit notre absence ?
Que faut-il présumer de ce morne silence ?
Personne dans ces lieux !... Les Tchactas sous leurs coups,
De notre nation n'ont-ils laissé que nous ?
Ou le ciel courroucé, voulant notre ruine,
A-t-il anéanti notre race divine ?
Ma raison en défaut, dans ce cas fortuit,
Ne saurait concevoir ce changement subit.
Mais je dois t'avouer, qu'enfin je désespère
De retrouver ici ton trop malheureux père.

CALA-BÉ

Agité comme toi, comme toi confondu,
Je n'ai que trop compris que tout était perdu.
Absence d'un moment ! absence trop funeste !
Départ précipité ! retour que je déteste !
Mon père, mon pays, j'ai fait votre malheur,
Et je n'existe, hélas ! que pour me faire horreur.

FOUCHI

Quel est donc ce transport ! quoi, mon époux se livre
À l'affreux désespoir dont son âme s'enivre ?
J'avais cru jusqu'ici qu'un courage guerrier,
Avec les coups du sort se trouvait familier.
Oui, Cala-Bé, toujours ce fut là ma pensée,
Enfin de mon erreur tu m'as désabusée.

(Avec dédain.)

Fantôme de l'orgueil, ô stérile vertu,
Dans nos calamités à quoi donc nous sers-tu ?
On te voit nous trahir quand le malheur nous presse
Pour laisser triompher toute notre faiblesse.
Tu n'es plus à mes yeux qu'un mensonge brillant,
Qui pour s'évanouir n'exige qu'un moment.

CALA-BÉ

Tes paroles, Fouchi, comme un rayon de flamme,
De mes sens éperdus ont passé dans mon âme.
J'étais anéanti, je renais à ta voix,
Et je revois le jour une seconde fois.
Ne crains plus de me voir errer dans la carrière,
Tu me rends pour jamais à ma vertu première.
Mais n'as-tu pas conçu qu'un zèle trop ardent,
À l'égard d'un époux devenait imprudent ?

TCHILITA-BÉ

En faveur du motif ; j'approuve sa franchise,
Un avis amical jamais ne se déguise.
Et qu'importe après tout, l'amertume du fruit,
Qui calme la douleur et qui l'anéantit.

CALA-BÉ

Écoutons... un bruit sourd a frappé mes oreilles.

TCHILITA-BÉ, *(avec un ton ironique.)*

Et ne sommes-nous pas au pays des merveilles !...
Il faut se méfier dans un pareil endroit,
De tout ce qu'on entend et de tout ce qu'on voit.

CALA-BÉ

Je ne me trompe point. Et le bruit qui redouble,
Annonce près d'ici quelque sujet de trouble ;
Mais enfin un vieillard que je vois accourir,
De ce qui s'est passé pourra nous éclaircir.
Ah ! je le reconnais... hélas ! avec tendresse,
C'est lui qui réprimait ma bouillante jeunesse.
Il paraît accablé d'une vive douleur,
Qui m'annonce déjà quelle est notre douleur.

(Quelques femmes et quelques enfans qui se lamentent arrivent à la suite du vieillard.)

Scène II

TCHILITA-BÉ, CALA-BÉ, FOUCHI, LE VIEILLARD

TCHILITA-BÉ

Respectable vieillard, ami que je révère,
Parle-moi sans détour, qu'est devenu mon frère ?
Absens de nos foyers, qu'on ne reconnaît plus,
Nos femmes, nos enfans, que sont-ils devenus ?

LE VIEILLARD

Laisse-moi respirer... le bonheur est fragile !

TCHILITA-BÉ

Ah ! je m'attends à tout, ta douleur te trahit.

LE VIEILLARD

Hélas ! de nos malheurs tu n'es donc pas instruit ?

TCHILITA-BÉ

D'après ce que je vois je pourrais les comprendre.
Jusqu'ici cependant je n'ai pu les apprendre.

LE VIEILLARD

Pourquoi ne puis-je donc te cacher à jamais,
La source de nos maux et de tous mes regrets.

TCHILITA-BÉ

Fais taire pour l'instant ta douleur superflue.

LE VIEILLARD

À peine sur les eaux l'on te perdait de vue,
Que deux Tchactas ici se sont montrés soudain,
À ton frère d'abord ils ont donné la main :
Ensuite parcourant le lieu de l'assemblée,
Jusques à nos enfans ils l'ont à tous donnée.
De ce soin amical quoique l'on fût surpris,
Un accueil gracieux en a payé le prix.
On fume tour à tour. Un discours qui s'engage,
D'un accord imprévu nous paraît un présage ;
On se flatte, l'on croit que nos riches présens,
Vont enfin terminer nos trop longs différends.
Vain espoir ! les Tchactas, ainsi que nos caresses,
D'un geste menaçant repoussent nos largesses.
Transportés de fureur on les entend crier,
« Que le sang par le sang doit toujours se payer. »
Ensuite l'un des deux, devenant moins sévère,
Adresse ce discours à ton malheureux frère :
« Infortuné vieillard, en déchirant ton cœur,
« Je partage tes maux, j'éprouve ta douleur :

« Député près de toi, j'ai dû te faire entendre,
 « Ce que ma nation est en droit de prétendre,
 « À son arrêt cruel je ne puis rien changer. »
 Alors Poucha-Houmma nous a fait retirer.
 Son front était serin, et jamais sa belle âme,
 N'avait paru briller d'une si belle flamme.
 Ah ! combien la vertu prend d'empire sur nous !
 Un seul de ses regards nous en impose à tous.
 Il semble dire : « Amis, que l'on me laisse faire.
 « Je veux seul opérer un accord salulaire. »
 Sans le moindre soupçon, et sans prévoir nos maux,
 Nous le livrons, hélas ! à ses propres bourreaux.

CALA-BÉ

Ô le remords dévorans du crime le partage !
 Sur mon cœur déchiré redoublez votre rage.
 Et du tems désormais abrégeant les lenteurs,
 Tariessez pour toujours la source de mes pleurs.

TCHILITA-BÉ

D'un avenir heureux conservons l'espérance.
 Surtout dans nos projets consultons la prudence.
 Mais quand les coups du sort on ne peut éviter,
 Avec courage au moins il les faut supporter.
 On voit avec chagrin une âme chancelante,
 Qui tantôt se roidit, et tantôt se lamente.
 Dans le cours de nos ans rien ne doit étonner.
 Ami, nous t'écoutons, tu peux continuer.

LE VIEILLARD

Dans la sécurité, sans nulle défiance,
 Nous voyons prolonger le cours de la séance.
 Soudain un cri de mort qui de loin retentit,
 Vient dessiller nos yeux et troubler notre esprit.
 On reconnaît bientôt le motif de l'alarme ;
 Tout est en action, tout s'anime, tout s'arme ;

Sur les pas des guerriers, les vieillards languissants
Se trouvent réunis aux femmes, aux enfans.
Inutile transport ! En vain, il nous entraîne,
Nachouba, qui soudain avait franchi la plaine
N'arrive qu'à l'instant où les cruels Tchactas
Sur ton frère à genoux vont porter le trépas.
Témoin du coup fatal, c'est à lui de t'instruire ;
Il marche vers ces lieux... pour moi je me retire.

Scène III

NACHOUBA, LES ACTEURS PRÉCÉDENS

(Quelques femmes et quelques enfans arrivent à la suite des uns des autres et paraissent consternés.)

NACHOUBA

Ô chef de nos guerriers, fatal à nos rivaux,
Que ton éloignement va nous causer de maux.
Le bonheur éclipsé fuit loin de cette terre,
Et nous sommes livrés aux horreurs de la guerre.
C'en est fait : désormais sur notre Nation
Le sort a répandu la désolation.
Connais-tu nos malheurs ? Sais-tu ce qui se passe ?

TCHILITA-BÉ

Le bonheur peut ici trouver encore sa place.
Et si rien à nos maux ne peut remédier,
La raison nous le dit, il faut les oublier.
C'est dans les grands malheurs qu'on montre son courage.
De nos vils ennemis, sans imiter la rage,
Je saurai, si le sort veut un peu nous servir,
De leur crime bientôt les faire repentir.
Nachouba, cependant sans perdre l'espérance
Il faut dans ses malheurs montrer plus de constance.
On peut être affecté d'un triste sentiment,

Et ne point se livrer au découragement ;
 Calme donc tes esprits, et trace-nous ensuite,
 Des odieux Tchactas, l'odieuse conduite.

CALA-BÉ

Ah ! ne déguise rien : plus le malheur est grand,
 Plus le moindre détail devient intéressant.
 Ne crains point d'accabler un malheureux coupable :
 La douleur maintenant me devient méprisable.
 Nulle sensation ne pénètre mon cœur,
 Et le destin m'a mis au-dessus du malheur.

NACHOUBA

Sur mes sens agités, aurai-je assez d'empire !
 Que me demandez-vous, et que vais-je vous dire ?
 De blâmer ma douleur on se fait un devoir !
 Ah ! si vous aviez vu ce que je viens de voir !
 Ô détestable jour ! jour affreux, jour funeste !
 Hélas ! du meilleur chef voilà ce qui nous reste.
(Il jette sur la scène une chemise ensanglantée.)
 Il n'est plus, c'en est fait, il défia le sort ;
 Ses bourreaux hésitaient à lui donner la mort.
 Le coup était levé, la hache suspendue,
 J'arrive... quel objet !... Elle frappe ma vue.
 Arrêtez, ô Tchactas, ai-je crié soudain ;
 Ton frère cependant avec un front serein :
 Approche, me dit-il, et d'un sang-froid extrême,
 Il m'apprend qu'aux Tchactas il s'est livré lui-même ;
 Qu'il a dû respecter les lois de son pays,
 Et qu'il meurt satisfait pour acquitter son fils.
 « Retourne, poursuit-il, sans tarder davantage,
 « Du bonheur des Hoummas ma mort devient le gage.
 « Apprends à Cala-Bé qu'il n'a plus d'ennemis :
 « Que mon sang de la paix est devenu le prix.
 « Tu lui diras surtout, qu'il faut que toujours juste,
 « Il fasse prospérer sa nation auguste.
 « Adieu ; retire-toi... ce trop long entretien,

« De mes derniers moments éloigne trop la fin. »
Du Tchactas confondu, que ce langage touche,
On voit l'affreux regard devenir moins farouche,
Et la douce pitié qui charme la douleur,
Pour la première fois pénètre dans son cœur.
Tout le camp s'attendrit et chacun en lui-même,
Croit qu'il est subjugué par un pouvoir suprême.
Leur propre chef enfin, ce chef impétueux,
Paraît tout étonné de voir couler ses yeux.

TCHILITA-BÉ

Quoi ! cet homme cruel sait répandre des larmes !

NACHOUBA

D'un tendre sentiment il éprouve les charmes.
Il semble réfléchir ; il paraît indécis ;
À ton frère bientôt on le croirait soumis.
Déjà sans hésiter d'une main bienfaisante,
Pour rompre ses liens, lui-même il se présente.
Alors je sens l'espoir renaître dans mon cœur.
Mais il a peu duré cet espoir séducteur !
« Quoi ! dit Poucha-Houmma, prenant un ton sévère,
« À ton devoir ainsi penses-tu satisfaire ?
« Et de quel droit, dis-tu, voudrais-tu disposer
« De ma tête qu'ici je suis venu livrer ?
« En ton pouvoir enfin si j'ai dû la remettre,
« C'est un dépôt sacré dont tu n'es pas le maître.
« Voudrais-tu résister aux vœux de ton pays,
« Et voir en le trompant ses intérêts trahis ?
« Je ne puis le penser ; tu lui seras fidèle.
« Terminons, il le faut, notre vieille querelle,
« Un instant la finit ; avare de mon sang,
« Ah ! crains de voir couler celui de l'innocent !...
« Évite, tu le dois, tout motif de vengeance,
« La paix, n'en doute point, proscriit mon existence.
« Tchactas, approchez-vous ; venez me voir finir,
« Vous apprendrez du moins, comment on doit mourir. »

L'amour-propre blessé va réveiller leur rage,
 Ainsi qu'un bruit confus anticipe l'orage,
 Ainsi ce peuple vil, ce peuple ravisseur,
 Par un rugissement annonce sa fureur.
 Tous les bras sont levés... Je frémis, je soupire,
 Ton frère souriant sous ses bourreaux expire.
 Dans ce cruel moment, il me cherche des yeux,
 Et semble me charger de ses tristes adieux.
 Soudain un des bourreaux, à titre de conquête,
 De son corps mutilé va séparer la tête.
 Moi je me suis saisi de ce reste sanglant,
(Il indique la chemise qu'il a jetée sur la scène.)
 Déchiré de douleur, j'ai déserté leur camp.

TCHILITA-BÉ

Ce funeste récit, cet affreux sacrifice,
 De ton cœur, CALA-BÉ, doit faire le supplice ;
 Dans ce jour cependant tu dois te souvenir,
 Des importants devoirs que nous devons remplir.

Les Poètes créoles

L'appellation « créole » connaît une longue histoire en Louisiane. Au début du XIX^e siècle, « créole » désignait une personne née dans les colonies du Nouveau Monde mais dont les parents étaient originaires des pays latins tels que la France, l'Espagne, l'Italie – aussi bien que du Saint-Domingue et d'autres îles des Antilles, la plupart d'entre eux parlant français, la langue principale de la Louisiane à l'époque. En général, on croyait que les Créoles étaient mieux adaptés au climat semi tropical de la Louisiane et moins prédisposés aux maladies qui dévastaient les nouveaux immigrants, telles que la fièvre jaune. Ces « Créoles », de souche européenne, souvent riches et descendants des plus vieilles familles de l'ancienne colonie, formaient une sorte d'aristocratie dans la Louisiane américaine. Peu à peu cette désignation évolua, et les habitants s'en servaient pour différencier tout produit ou individu d'origine louisianaise de ceux qui venaient d'Europe. En même temps, comme note Clint Bruce :

La division de la société créole en deux sous-populations, « Créoles blancs » et « Créoles de couleur », n'est pas aussi ancienne que la présente anthologie pourrait le faire croire. Il y avait des Blancs et des gens de couleur libres, certes, mais l'idée qu'il aurait eu des « Créoles blancs » d'un côté et des « Créoles de couleur », considérés comme des produits dérivés, de l'autre, est un fruit amer de l'américanisation de la Louisiane créole et de l'importation de schèmes raciaux du Sud anglo-saxon. Comment peut-on parler de Créoles d'origine purement européenne alors que beaucoup de gens de couleur réussirent à passer dans les rangs de la société blanche ? C'est une contradiction fondamentale qui a été relevée et commentée par beaucoup d'historiens. De la même façon, comment peut-on donner aux Créoles blancs la désignation *neutre* « Créole »

et aux écrivains de couleur un dénominateur racialement marqué, « Créole de couleur » ? S'il faut parler de « Créoles de couleur », ne faut-il pas aussi parler de « Créoles blancs » ? *Sa ki bon pou zoie, cé bon pou canard !* comme on dit en Louisiane.

En établissant cette anthologie, donc, nous avons hésité entre la possibilité d'organiser l'ouvrage thématiquement et celle de mettre en relief les accomplissements des groupes sociaux qui jouèrent un rôle majeur dans l'évolution de la littérature louisianaise du XIX^e siècle. Notre but n'était pas de *ségréguer* les textes, mais d'examiner le développement de notre littérature à une époque où l'américanisation de la Louisiane aboutit à une ségrégation officielle. La littérature de toute culture est un miroir dans lequel toute société se mire et se pose une double question : « Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? » Ce n'est qu'en abordant les questions sociales les plus difficiles d'une époque qu'on peut comprendre sa littérature et apprécier son évolution.

C'est en réfléchissant aux implicites et aux implications de nos conceptions reçues qu'il faut reconnaître que tout au long du XIX^e siècle la littérature *imprimée* et *lue* par la vaste majorité des Louisianais fut dominée par la production des Créoles blancs, bien qu'il faut constater que son importance décroissait après la guerre de Sécession. Instruits en France, ces écrivains privilégiés furent influencés par la littérature française, et leurs écrits font écho aux principaux courants littéraires français de l'époque. Rarement novateurs, ces auteurs laissèrent néanmoins de très belles pages qui forment le cœur d'une littérature régionale dont on ne peut pas nier l'importance.

Bret BELLO, Elizabeth LYLES, Rebecca SKELTON.

Louis Allard (1777-1847)

Héritier d'une riche famille créole de la Nouvelle-Orléans, Louis Allard partit en France à un jeune âge afin de parfaire son éducation. Si Allard devint rapidement un latiniste accompli, le jeune homme était moins doué pour les affaires et dut vendre les terres léguées par son père pour maintenir ses activités littéraires. Cependant, son frère revendiqua ses droits à la propriété et engagea un procès qui plongea le poète dans la pauvreté. Après cette épisode de querelles, Allard édita un pamphlet intitulé « Lettre à Louis Allard » où il attaque impitoyablement son frère et expose ses conflits et problèmes familiaux. L'état de santé d'Allard empirant, il fut contraint de vendre le reste de sa propriété au philanthrope John McDonogh. En 1847 Allard édita son unique recueil de poésie, à Paris, qu'il signa « un Louisianais ». Il intitula ce livre, *Les Épaves*, en référence à l'épave échouée du sinistre bateau à vapeur *Hecla*. La première moitié du livre contient diverses sortes de poésies, alors que la deuxième moitié est composée de traductions des épigrammes du poète romain Martial. N'étant simplement qu'un affichage de l'érudition de l'auteur, le livre n'eut qu'un succès médiocre. Allard mourut, pauvre et abandonné, peu de temps après la publication de son livre en mai 1847. On dit qu'il est enterré sous « le chêne de duel » sur la plantation familiale. De nos jours, la plantation d'Allard appartient à la ville de la Nouvelle-Orléans et est connue comme *City Park* depuis 1891.

Lorna S. DOPSON.

Épigrammes

L'Amour enfant

Vous demandez, belle Thémire
Pourquoi l'on peint toujours l'amour comme un enfant ?
Hélas ! il faut bien vous le dire :
C'est que jamais l'amour n'est plus grand qu'en naissant !

Pour le portrait de...

Ah ! redoutez de voir l'objet
Que représente ce portrait.
Ô vous qui chérissez la vie :
Cette beauté fait sans retour
Mourir tous les hommes d'amour,
Et les femmes de jalousie.

Trois impromptus...

À ta femme interdis le spectacle et le bal,
À l'église elle ira te chercher un rival.

J'aime la violence, et je veux un amant
Qui fasse mon bonheur sans mon consentement.

Pour fixer à jamais ton époux inconstant,
Écoute, ou fais semblant d'écouter un amant.

À Églé

Églé, jamais, dis-tu, l'on ne te *voit* pour rien.
C'est vrai ; lorsqu'on te *voit*, tu paies toujours bien.

À Zoïle, orgueilleux

Des anneaux d'un énorme poids
De tes deux mains chargent les doigts.
Tu portais à tes pieds des chaînes plus légères
Quand tu ramais sur les galères.

À Céditianus

Tu t'étonnes qu'Afer n'aille pas se coucher ?
Regarde ce qu'au lit il lui faudrait toucher !

De Calliodore, gourmand

Pour acheter un beau saumon,
Calliodore vend, dit-on,
L'esclave qui lui reste encore ;
Et le gourmand Calliodore
Croit vraiment manger un poisson,
Quand c'est un homme qu'il dévore !

Les Bons Époux

Tous deux méchants, tous deux infâmes,
Toi le pire mari, toi la pire des femmes,
Avec raison on est surpris
Que vous ne viviez pas comme de bons amis.

À l'épouse de Charidème

Ton médecin est ton amant :
J'aime assez cet arrangement ;
De ta santé te voilà sûre ;
Sur lui tu t'en reposeras ;
Et ton mari, je te l'assure,
De la fièvre ne mourra pas.

À Émile

Pauvre aujourd'hui, demain tu le seras encore :
C'est vers le riche seul que l'on voit couler l'or.

À Thaïs

Le mal n'est pas que tu te donnes
À mille amants divers ;
Le mal est que tu t'abandonnes
À tous leurs goûts pervers.

Tullius Saint-Céran (1800-1855)

Tullius Saint-Céran naquit en 1800 dans une famille française de Kingston en Jamaïque. À cause de la rébellion des esclaves en 1805, le jeune Saint-Céran et ses parents furent contraints de fuir à la Nouvelle-Orléans où il grandit et entra finalement dans l'imprimerie. À l'âge de dix-huit ans, il partit pour Cuba avec son cousin, Charles, afin de faire fortune. Malheureusement, il ne réalisa pas son rêve. Peu après, un naufrage aux côtes de San Salvador prit la vie de son cousin Charles et, quand l'état de santé de Saint-Céran se rétablit, il rentra à la Nouvelle-Orléans où il assista au collège d'Orléans avant de se marier avec Anna, la sœur du sénateur Edward Livingston. Le décès d'Anna en 1823 affecta beaucoup Saint-Céran. En 1825 il devint le rédacteur de la section française de la *Gazette de la Louisiane* dans laquelle il partagea ses sentiments républicains et abandonna la particule aristocratique de son nom Tullius *de* Saint-Céran. Il avait un don pour les langues et parlait couramment le français, l'espagnol, et l'anglais. Grâce à ce talent, il put subvenir à ses besoins en enseignant et en traduisant. Saint-Céran entra dans le monde littéraire en publiant de nombreuses poésies dans l'*Abeille*. Recueillies en 1836 sous forme d'imprimé intitulé, *Chansons et Poésies Diverses*, ces poésies n'inspirent guère le lecteur moderne qui les trouve prétentieuses et trop émotionnelles. Il reste plusieurs ouvrages poétiques signés de la main de Saint-Céran, dont les plus importants sont : *Rien, ou moi ! Poésies Nouvelles* (1837), *Mil Huit cent quatorze et Mil huit cent quinze ou Les Combats et la Victoire des fils de la Louisiane* (1838), et *Les Louisianaises* (1840). Saint-Céran décéda le 26 mai 1855.

Kathryn-Alizabeth C. BAKER.

La Louisiane en 1840

L'Europe se disait : L'indocte Louisiane,
Du trafic, de la paille est seule courtisane,
Ce peuple, en son orgueil, s'il est dieu, c'est Apis.
– Aujourd'hui, sans mentir, de stupeur qui l'accuse ?
Les âmes de nos fils ont laissé pour Vaucluse,
Leurs fétides étangs croupis.

Je plantai le premier l'arbre dont le feuillage
Au milieu du *désert* raviva le *Sauvage*.
Un oasis, depuis, en étendit le front :
Des flots de poésie ont grossi notre fleuve ;
Comme Memnon, de voix d'Orléans n'est plus veuve,
Du Sort elle a lavé l'affront.

Mon pays, gloire à toi ! Sur la plage divine
Hugo, Barthélemy, Béranger, Lamartine
Sont les seuls dont un astre entoure le cerveau,
D'hommes des millions, et quinze cents années
N'ont produit, de nos jours, que quatre lyres nées
Pour pleurer au dernier tombeau !

Parmi cent autres cœurs, mendiants de la gloire,
Qui n'en peut cirer un dont le sistre notoire
Combattrait en champs clos le cri de nos aiglons ?
Plongez dans leur génie, et voyez si l'aurore,
Quand l'ouragan l'étreint, n'est pas moins incolore
Que ces blafards porte-haillons ?

Dominique Rouquette (1810-1890)

D'origine française et frère du poète créole Adrien Rouquette, François-Dominique Rouquette vit le jour au bayou Lacombe en Louisiane. Il étudia d'abord en France, au Collège Royal de Nantes, puis à Philadelphie pour suivre des cours de droit. Mais très vite après son retour aux États-Unis, il décida d'abandonner ses études afin de poursuivre sa passion pour la poésie. Il publia son premier recueil de poésie, *Les Meschacébéennes*, à Paris en 1839 au moment où il voyageait en France. Cette œuvre – nommée ainsi pour célébrer la tribu amérindienne vivant le long du Mississipi – montre son amour pour la Louisiane. De retour à la Nouvelle-Orléans, il passa une vie simple mais difficile financièrement. En 1846, il abandonna la poésie, se maria et alla vivre et travailler dans l'Arkansas pour subvenir aux besoins de sa famille. Mécontent, il retourna en Louisiane pour reprendre la poésie. En 1856, Rouquette publia son deuxième et dernier recueil de poésies, *Fleurs d'Amérique*, où il s'adonne aux formes classiques et où l'alexandrin joue un rôle prédominant.

Bret BELLO.

La Fête des Morts

Invideo, invideo quia quiescunt.

LUTHER.

À M. Adrien R***

Le soleil pâissant du pluvieux automne
 À l'humide horizon d'un ciel terne et blafard
 S'éteint ; et sur Paris, océan qui bourdonne,
 S'abaissent, en tous lieux, des trombes de brouillard.

Seul errant au hasard, la tristesse dans l'âme,
 D'un œil morne et glacé, j'observe tour à tour,

Ainsi qu'un brick géant en panne, Notre-Dame
Dans la nue enfouie avec sa double tour,

L'immense Panthéon dont ruisselle le dôme,
L'Institut ardoisé d'où tombe et filtre l'eau,
Et le grave Empereur, sur la place Vendôme,
Debout, comme autrefois dans la brume d'Eylau.

Sous les arbres pleurant dans l'atmosphère grise,
Au désert Luxembourg, solitaire, rêvant,
Je m'arrête inquiet, j'écoute... chaque église
Mêle son glas funèbre aux longs soupirs du vent.

C'est la Fête des Morts !... Pensif je me recueille
Au banc de pierre assis, et le front dans la main :
Hélas ! arbres d'un jour et que le temps effeuille,
Nous semons de débris son lugubre chemin !

C'est la Fête des Morts !... Que je vous porte envie
Ô Morts ! dormez, dormez dans l'éternel repos ;
Dans le port abrités, naufragés de la vie,
Dormez ; à nous encor la tourmente et les flots !

Qu'importe ? Relevons nos fronts calmes, tranquilles !
Par l'ouragan bercés, prions silencieux ;
Sur l'orageuse mer laissons courir nos quilles :
Un rayon brille au loin... c'est le phare des cieux !

Que de l'humanité l'aventureuse flotte
Sur l'abîme grondant cingle avec majesté !
Courage, matelots ! Dieu nous sert de pilote :
Un jour nous jetterons l'ancre à l'Éternité !

Le 2 novembre 1838.

Midi

...Resonant arbusta cicadis.

VIRGILE.

C'est l'heure solennelle où tout se tait, c'est l'heure
 Où la création en silence demeure.
 Le chant du moqueur rouge, en un dernier effort,
 Retentit et s'éteint dans l'écho du bois-fort.
 Le pesant *carrion-crow* de l'abîme des nues
 Regagne haletant ses retraites connues ;
 Et le caïman seul, au rayonnant zénith,
 Étend un dos cuivré que la vase brunit,
 Et, sur un bois flottant, de sa gueule embrassée,
 Aspire la lumière ainsi qu'une rosée.

Adrien Rouquette (1813-1887)

Né d'une famille néo-orléanaise, le jeune Adrien Rouquette passa les premières années de sa vie à jouer aux flèches avec les enfants amérindiens de la tribu Chactas aux bords du bayou St-Jean. Ces expériences parmi les Chactas et dans les forêts louisianaises s'infiltrèrent puissamment dans son recueil de poésies, *Les Savanes : Poésies américaines* et s'allièrent avec sa formation classique, romantique et religieuse, acquise aux écoles néo-orléanaises et françaises qu'il fréquenta.

Après plusieurs voyages entre la France et les États-Unis, le jeune homme retourna finalement à la Nouvelle-Orléans. Cependant, une épidémie le força à fuir vers la campagne. C'est à ce moment qu'il renouvela sa passion pour la nature et qu'il devint prêtre, consacrant le reste de sa vie au service de ses amis amérindiens près du bayou Lacombe. Cette période vit la création de son unique roman, *La Nouvelle Atala : Légende indienne* en 1879, ouvrage qui fait penser à un poème en prose où l'on respire toute la musicalité de ce Chateaubriand créole. Devenu

en quelque sorte le barde des Chactas, avant sa mort ses amis nommèrent Rouquette *Chahta-Ima* (Celui qui est comme un Chactas).

Sarah EICH.

Le Génie

L'exotique aloès, mystérieuse plante,
Traîne dans nos jardins une jeunesse lente.
.....
L'arbre subit vingt ans cet odieux affront ;
Tout à coup, à minuit, il redresse son front ;
Et d'un choc imprévu, pulvérisant le verre,
Il grandit de vingt pieds dans un coup de tonnerre.
BARTHÉLEMY.

Toute grande pensée enfante un grand martyr,
Et le sort du génie est de beaucoup souffrir !
Chacun s'arme et lui livre une éternelle guerre,
L'ignorant, l'envieux et le riche vulgaire.
Pour faire avorter l'homme, ils torturent l'enfant ;
Mais l'enfant, plein de foi, s'isole, ou se défend.
Oh ! qui sait ce que souffre, entouré de mystère,
L'homme prédestiné que Dieu jette à la terre ;
L'homme qui sonde, à part, l'océan des esprits ;
Qui, s'isolant de tous, de tous est incompris ;
Qui, sans dire à quel but son étoile chemine,
Pressent un avenir que la gloire illumine ;
Et qui grandit à l'ombre, en secret et sans bruit,
Comme l'arbre au désert croît et porte son fruit !
Oh ! celui-là toujours, le monde le renie :
Mais, qu'importe ? la foi, c'est l'*arche* du génie !
Le génie a ses lois, ses moyens, ses secrets ;
Il suit le mouvement d'un infini progrès ;
Orbe mystérieux, qui toujours se dilate,
Il attend qu'une voix d'en haut lui dise : éclate !
Alors, ceux qui si tôt avaient désespéré ;

Qui riaient, en disant : cet homme est égaré ;
 Qui, le croyant pétri dans un vulgaire moule,
 S'étonnaient qu'il rêvât, dédaigneux de la foule ;
 Tous, inclinant leurs fronts sous ses regards de feu,
 Diront, en le nommant : « le Génie est un dieu ! »
 Et le dieu passera dans la foule étonnée,
 Calme et silencieux, jouant sa destinée ;
 Son drame nécessaire et providentiel ;
 Son prophétique rôle, inspiré par le ciel.

1837.

L'Arbre des Chactas

Ô sublimes forêts, vieilles filles du monde,
 Tombez et périssez sous la hache féconde.

A. BARBIER.

C'était un arbre immense ; arbre aux rameaux sans nombre,
 Qui sur tout un désert projetait sa grande ombre.
 Ses racines, plongeant dans un sol sablonneux,
 Rejaillissaient partout, boas aux mille nœuds ;
 Et, se gonflant à l'œil, comme d'énormes veines,
 On eût dit d'un haut-bord les câbles et les chaînes.
 Arbre immense et géant, les arbres les plus hauts
 À son pied s'inclinaient comme des arbrisseaux.
 Déployant dans les cieus sa vaste et noire cime,
 Il s'y plaisait aux chocs que l'ouragan imprime.
 De sa circonférence embrassant l'horizon,
 Sous son dôme sonore, en l'ardente saison,
 Il pouvait abriter, endormis sur les herbes,
 Tout le peuple Chactas et ses troupeaux superbes.
 Dans ses feuilles, sa mousse, entre tous ses rameaux,
 Vivaient, rampaient, grimpaient des milliers d'animaux ;
 Insectes et serpents, oiseaux et bêtes fauves,
 Tous logeaient, retirés sous ses vertes alcôves ;
 Et, là, cachés, tapis dans leurs profonds abris,

Tous, en chœur, ils poussaient d'épouvantables cris !
 Puis, autour de cet arbre, arbre aux rameaux immenses,
 Voltigeaient colibris, aux changeantes nuances ;
 Papes verts, geais d'azur, flamboyants cardinaux,
 Nuages d'oiseaux blancs et de noirs étourneaux ;
 Et leurs plumes semblaient d'éblouissantes pierres !
 Et l'aigle, en les voyant, eût dit le monde de Noé ;
 L'Arche attendant au port que le sol fût noyé !
 Entre l'homme et les cieus, mystérieuse échelle,
 L'arbre allait de la terre à la voûte éternelle ;
 Et tout fort ouragan, l'arrachant des déserts,
 Avec ses habitants, eût peuplé l'Univers !
 Puis, quand le vent passait sous son dôme sauvage,
 Dans ses feuilles sans nombre, et ses branches sans âge ;
 Lorsqu'à son tronc noueux chaque branche pliait,
 Et qu'à chaque rameau la feuille tressaillait,
 Oh ! comme il en tombait une étrange harmonie ;
 Un bruit semblable au bruit de la mer en furie ;
 Un grand bourdonnement de branchages touffus ;
 Je ne sais quoi de sourd, de vague et de confus,
 Qui roulait dans l'espace immense et magnifique,
 Et que l'homme n'entend qu'aux déserts d'Amérique
 Et bien ! Cet arbre-roi, ce géant des forêts,
 Cette arche, cette échelle aux infinis degrés,
 Un homme aux muscles forts, un homme à rude tâche,
 Suant des mois entiers, l'abattit de sa hache !
 Il l'abattit enfin ; et puis, s'assit content ;
 Car, dans l'arbre, il voyait quelques pièces d'argent !
 Oh ! l'argent, c'est le dieu qui domine chaque âme ;
 C'est le dieu de l'enfant, de l'homme et de la femme ;
 C'est pour lui que tomba l'obélisque vivant,
 Le premier-né du sol, l'orgueil du continent...
 Honte à l'Américain, honte au froid mercenaire !
 Il ne reste aujourd'hui de l'arbre séculaire,
 Il ne reste qu'un tronc et des rameaux épars ;
 Des rameaux desséchés, semés de toutes parts ;
 Qu'un tronc, devant lequel le voyageur s'arrête,
 S'incline et s'agenouille, et sent grossir sa tête,

De méditations, et sent gonfler son cœur,
 Son cœur tout oppressé d'indicible douleur.
 Ô les hommes d'argent, les fils de la matière,
 Pour eux, il n'est donc rien de sacré sur la terre,
 Rien de sacré dans l'âme ? – Ô froid Américain,
 Ta seule passion, c'est donc l'amour du gain ;
 À sa voix, tout se tait, tout s'efface et se brise ;
 Elle seule ici bas t'emporte et t'électrise ;
 Par elle tout entier ton cœur est possédé ;
 C'est ta religion, c'est ta divinité ;
 Et pour elle ta main mutilé et défigure
 Les chefs d'œuvre de l'art et ceux de la nature !...
 Mais si tu fus vainqueur de l'arbre des Chactas,
 Impie, il en est un que tu n'abatras pas ;
 Un arbre bien plus haut, bien plus fort, et dont l'ombre
 Couvre l'Éden si frais et l'univers si sombre.
 Et cet arbre est celui que Dieu même planta,
 L'arbre saint de la Croix, l'arbre du Golgotha ;
 L'arbre que l'homme en vain frappe aussi de sa hache ;
 Il le frappe en tous points, et rien ne s'en détache ;
 Rien ; car l'arbre toujours, gigantesque, éternel,
 S'élançe, et va se perdre aux abîmes du ciel !
 Il se rit des efforts de tous les nains impies,
 Qui s'endorment, lassés, sous ses tiges fleuries :
 S'étendant sur le monde, il abrite l'oiseau,
 Donne à l'homme une couche, à l'enfant un berceau,
 Une cellule au saint, à tous une patrie,
 À celui qui maudit, comme à celui qui prie ;
 Car c'est l'arbre de vie et d'immortalité,
 Qui nourrit de ses fruits toute l'humanité ;
 Oui, c'est l'arbre sacré, dont la puissante sève
 Est le sang pur du Christ, fils d'une seconde Ève ;
 Or, celui-là jamais ne doit tomber, périr ;
 Sur le monde en débris, seul, il doit reflourir ;
 Seul, il vivra toujours, sur toutes les ruines ;
 Car son tronc pousse en Dieu d'immortelles racines !

Charles Deléry (1815-1880)

Né à l'habitation de ses parents, dans la paroisse St-Charles, à l'âge de 14 ans Charles Chauvin Boisclair Deléry commença ses études au collège Louis-le-Grand à Paris, où plusieurs autres Créoles louisianais avaient étudié. Il fut diplômé de la Faculté de Médecine de Paris en 1842 et retourna la même année à la Nouvelle-Orléans pour y exercer son métier.

Deléry, un des médecins les plus distingués de la ville, mais de nature irascible, s'inventait des ennemis qu'il attaquait impitoyablement dans ses innombrables brochures, articles, lettres et poésies satiriques qui remplissaient les journaux néo-orléanais. C'est ainsi qu'il provoqua en duel, Joseph Rouanet, un cardiologue de la Nouvelle-Orléans. Deléry lui envoya le cœur d'une oie ; Rouanet l'identifia comme le cœur d'une fillette malade, s'enragea et demanda à Deléry de lui montrer le corps de la jeune fille. Deléry tournait en dérision Rouanet dans un sonnet satirique, « Le Médecin et l'oie ». Rouanet s'emporta, lui envoya ses témoins et réclama un duel au pistolet. Deux balles partirent... et se perdirent sans toucher personne.

Champion du vieux Sud, Deléry attaquait toute idée sociale progressiste. Ainsi, ses fables, genre classique et intemporel, très appréciées des Louisianais du XIX^e siècle, resteront sa production littéraire la plus durable.

Charles C. EDDY.

Le Chat gras et le Rat maigre

Un chat gras et replet, la bedaine remplie,
Étendu mollement auprès d'un très bon feu,
Ayant à ses côtés sa maîtresse chérie,
Chantait les louanges de Dieu :.
« Que cette Providence est une belle chose !

Que j'admire ses soins !

« La nature vraiment jamais ne se repose,
 « Sans avoir satisfait à nos moindres besoins.
 « Je veux dormir, je dors ; je veux manger, je mange,
 « Chacun dans ce bas monde est aux soins de quelque ange,
 « Et l'homme me paraît agir bien sagement
 « De bénir chaque jour un bien si bienfaisant. »

« Hé ! hé ! lui dit un rat caché dans la muraille,
 « Tu me tiens dans mon trou depuis bien plus d'un jour ;
 « Pour peu que ton Dieu soit quelque chose qui vaille,
 « Sort donc un peu d'ici que je mange à mon tour. »

Chacun juge à son point : l'homme heureux voit tout rose,
 Tout lui sourit et tout lui semble bien.
 Certes, il peut croire à son ange gardien,
 Mais pour le gueux, c'est autre chose.

Le 21 juillet 1861.

Les Dix Frères

Légende

Dix frères – d'âges bien divers –
 Geignaient dans un préau : des murs de vingt coudées
 Aux ténèbres unis retardaient leurs idées.
 Ils vivaient comme on vit au milieu des hivers
 De lourde et languissante vie,
 Sans entrain et sans énergie,
 Sombres, silencieux, ou ne parlant que peu.
 À soi-même chacun se disait : « Ô mon Dieu,
 « De ce trou quand donc sortirai-je ?
 « Mieux vaut l'enfer, mieux vaut la neige
 « Que vivre ainsi blotti dans cet affreux cachot. »
 Ainsi pensaient les dix, sans se dire un seul mot.

Mais l'aîné s'avisant fouilla dans sa cervelle,
 Si bien qu'il y conçut le plan neuf d'une échelle.
 « Frères, dit-il, à l'œuvre : à moi de commencer,
 « Puisque je suis l'aîné, puis à vous d'achever. »
 On se met à l'ouvrage : avant qu'il fût bien long,
 L'aîné des dix avait construit un échelon.
 À son tour, le cadet, goûtant le stratagème,

Confectionna le deuxième.

Chacun, moins le plus jeune, y mit la main : dix-neuf
 Échelons furent faits ; un seul leur reste à faire.
 C'est au tour du bambin, qui se met en colère.
 « Une échelle, dit-il, ça n'offre rien de neuf !
 « Un charpentier vulgaire en pourrait bâcler une.
 « Grand mérite vraiment ! invention commune,
 « Bien digne des aînés ! Une fois faite, après ?
 « Vous êtes le passé, moi je suis le progrès. »
 Pendant que le moutard se livre au babillage,
 Ses frères de grimper jusques au haut du mur,
 Laisant en bas le petit sage
 Dont l'entendement est si dur.

Après être sortis de l'horrible carrière,
 Ils appliquent l'échelle au revers du mur noir,
 Et descendent sans mal au champ de la lumière,
 Disant à leur cadet : « bonsoir ».

Celui-ci de crier et d'implorer leur aide :
 Le groupe fraternel à ses prières cède.
 On lui jette une corde, on l'emmène tremblant :
 Tout autre eût bien tremblé, mieux encore un enfant.

« Sache, lui dit l'aîné, que l'humanité marche
 « Pas à pas, échelons par échelons :
 « C'est ainsi qu'elle fait depuis le jour de l'arche;
 « Hier empêche demain d'aller à reculons.
 « Nous aurons, crois-le bien, encor bien des obstacles
 « À surmonter avant d'atteindre au but final :
 « Plus ne faut pour cela compter sur les miracles ;
 « Que chacun soit soldat pour combattre le mal.
 « Malheur aux imprudents qui brisent leur échelle,

« Puisqu'il faut un support à l'homme qui chancelle ;
 « Elle est le trait d'union des siècles, car en fait,
 « Tradition est cause et Progrès est effet.
 « Respecte aussi les vieux, mon cher petit drôle,
 « Car, vois-tu, c'est sur leur épaule,
 « Pliant sous la peine et le soin,
 « Que monte la jeunesse afin de voir plus loin ».

Le 2 sept. 1876.

La Guêpe et l'Abeille

La guêpe, un jour, rencontrant une abeille
 Lui dit : « Ma sœur, mais c'est vraiment merveille
 « Qu'on taise mon mérite et qu'on prône le tien !
 « Nous avons le même air et le même maintien :
 « Ailes et dard, tout est même nature.
 – Tout, dit l'abeille, excepté la piqûre :
 « Dans celle que je fais, pour calmer la douleur
 « Je verse un peu de miel : tu n'es donc pas ma sœur. »

Le 16 juin 1861.

Changement de commerce

Naguère je vendais des livres
 La nourriture des cerveaux;
 Mais voilà que je vends des vivres,
 Et que je m'adresse aux boyaux:
 Le vrai motif – vous le dirai-je –
 De cet étrange changement,
 C'est qu'on ne lit que quand il neige
 Dans notre ville du Croissant –
 Boire et manger c'est autre chose

On l'y fait en gros, en détail:
 Ce n'est pas l'odeur de la rose
 Qui résulte de ce travail.
 Mais avant tout, qu'il t'en souvienn
 Régnier l'a dit à sa façon:
 De quelque source qu'il nous vienne,
 L'argent, vois-tu, *sent* toujours bon.

Alexandre Latil (1816-1851)

Les Latil, famille de riches planteurs du XIX^e siècle, descendaient des coureurs des bois et de hardis pionniers qui avaient colonisé la Louisiane. Le jeune Alexandre, en quelque sorte un enfant riche et privilégié, fréquenta l'école centrale et primaire du Couvent des Ursulines et plus tard le collège d'Orléans à la Nouvelle-Orléans. Au moment où se préparait le pèlerinage à Paris requis de tout jeune Créole louisianais, à l'âge de 15 ans, les symptômes de la lèpre se déclarèrent chez le jeune poète. Certaines personnes attribuèrent sa maladie à une condition héréditaire. En fait, sa grand-mère amérindienne était qualifiée de « sauvagesse », parce qu'on pensait que le mélange du sang indien et du sang français causait la lèpre. Ne pouvant plus vivre en société, Latil se retira dans une petite cabane sur le bayou Saint-Jean, connu comme la Terre des Lépreux.

Malgré les douleurs et l'agonie, Latil composa de nombreux poèmes dans lesquels on distingue l'influence de Béranger, Barthélemy et Delavigne, et surtout, d'Alfred de Musset. *Les Éphémères*, publié en 1841, est un recueil de poèmes qui exprime les sentiments d'un jeune homme rempli de regrets causés par son état de santé et sa faiblesse. La fin de sa vie fut horrible, petit à petit, il perdit ses doigts et devint aveugle. Il mourut en mars 1851 à l'âge de 35 ans. Écrivain mature pour son âge, sa maladie lui permit de comprendre la profondeur de la vie et les leçons d'une jeunesse perdue.

Melissa LEGRAND.

Le Délire

À mon ami F. Calongne

Grâce au ciel mon malheur passe mon espérance.
J. RACINE.

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille !
SAURIN.

Alors je suis tenté de prendre l'existence
Pour un sarcasme amer d'une aveugle puissance,
De lui parler sa langue, et, semblable au mourant
Qui trompe l'agonie et rit en expirant,
D'abîmer ma raison dans un dernier délire,
Et de finir aussi par un éclat de rire.

Harmonies.

Toi qui suspends les pleurs, absorbe la souffrance,
De l'être malheureux unique jouissance,
Sommeil consolateur, verse-moi tes pavots !
Un délire infernal me ronge, me dévore !
La nuit va s'écouler, bientôt la douce aurore
Éclairera mes maux !

Tout repose, tout dort dans cette nuit profonde ;
Il me semble que seul je veille dans ce monde !
Minuit sonne à l'horloge, entends-tu bien ?... minuit !
Pour ma pensée en deuil, c'est un glas qui bourdonne ;
C'est pour moi, naufragé, la vague monotone
Qui se brise et s'enfuit.

Oh ! quel bruit imposant a frappé mon oreille !
C'est la foudre qui gronde, et l'écho qui s'éveille
Répercute ces sons qui vibrent dans les airs.
Pour mon âme attristée, affaiblie, abattue,

Ces puissantes vapeurs qui sillonnent la nue
Sont les plus beaux concerts.

Ma tête est un volcan, et mon sang qui fermente
Est la lave qui bout dans sa fournaise ardente.
Autour de moi je vois étinceler des feux ;
À travers la lueur de ces clartés sans nombre,
Je vois passer sans cesse et s'agiter dans l'ombre
Des fantômes hideux.

Serait-il de la mort le funeste présage ?
Quoi ! la mort viendrait m'enlever à mon âge !
À ma porte bien vite a frappé le malheur !
L'existence, pour moi, fut lourde et bien amère ;
Et jamais, dans ma vie, une douce chimère
N'a consolé mon cœur.

Dès quinze ans, je connus les chagrins de la vie ;
La coupe des douleurs bientôt me fut servie :
Goutte à goutte, il fallut m'abreuver de ce fiel,
Pour augmenter l'horreur et doubler le supplice,
Le sort, en m'apportant cet infernal calice,
L'y couronna de miel.

Ami, te souviens-tu de notre heureuse enfance ?
De nos beaux jours passés au sein de l'innocence ?
Tout joyeux, nous voguions sur un océan pur ;
Poussés par les zéphyr, nous fisions le voyage,
Tous deux, tranquillement, sans redouter l'orage,
Le ciel était d'azur.

On eût dit que pour nous se peignait sa coupole ;
L'espérance irisée était notre boussole.
Cependant apparut, à l'horizon lointain,
Un point noir, précurseur des horribles tempêtes,
Qui, bientôt grossissant, prépara sur nos têtes
Un orage prochain.

Le tonnerre a grondé sur la voûte azurée ;
 Ma barque de la tienne enfin s'est séparée ;
 L'aquilon furieux a soulevé les flots ;
 Mon vaisseau fracassé, mutilé par l'orage,
 M'a jeté, loin de toi, sur une aride plage
 Où me fuit le repos.

Préservé par les flots ou ton heureuse étoile,
 Vers un ciel plus serein cependant tu fis voile ;
 Dans un port vaste et sûr ton navire abordait.
 Là, le plaisir te prit sur son aile légère,
 Te fit tourbillonner dans sa rapide sphère,
 Que ton âme attendait.

Depuis lors, le destin te fut toujours prospère ;
 Le Ciel récompensa ton noble caractère.
 Oh ! qu'il daigne sur toi répandre ses faveurs !
 Moi, maudit, tourmenté sur un lit de souffrance
 Où je suis enchaîné, je n'ai que l'espérance
 De répandre des pleurs !

Encor, si des amis... insultante ironie,
 Que ce mot prononcé chaque jour dans la vie !
 Le malheureux mortel, accablé par le sort,
 A-t-il à son chevet, soit qu'il souffre ou sommeille,
 (Si ce n'est pas sa mère) un seul être qui veille
 Près de son lit de mort ?...

C'est en vain qu'il appelle à son heure dernière ;
 Nulle main ne viendra lui fermer la paupière !
 C'est alors que sa voix doit s'adresser au Ciel ;
 Après tant de tourments, c'est son seul refuge.
 De ses fautes, du moins, il aura Dieu pour juge
 Au séjour éternel !!!

Septembre 1839.

Désenchantement Réponse à une jeune fille

À M^{lle} E. C. ***

Nous demandons des sourires au berceau,
et des pleurs à la tombe !

CHATEAUBRIAND.

Quand un lis virginal penche et se déclare,
Par un ciel brûlant desséché,
Sous l'urne qui l'arrose il peut renaître encore ;
Mais quand un ver rongeur dans son sein est caché,
Quel remède essayer contre un mal qu'on ignore ?

Casimir DELAVIGNE.

Tu me disais, un jour, avec ton doux sourire,
Qui peint si bien ton âme où la beauté respire,
Tu me disais : « Ami, fais donc une chanson !
« Tu prodigues tes chants, et jamais aucun son
« Ne s'échappe pour moi de ta lyre plaintive ! »
Et moi, je t'écoutais d'une oreille attentive ;

J'admirais en secret ta naïve candeur,
Qui croyait que la joie, ainsi que dans ton cœur,
Résidait dans mon âme où la mélancolie
Est le seul aliment qui lui donne la vie ;
Où la sombre pensée étend son voile noir,
Où le bonheur éteint n'a pas laissé d'espoir !

Ah ! je voudrais pour toi que cette âme épuisée
Exhalât quelques chants, mais ma lyre est brisée !
Brisée !... et pour toujours par la main du malheur,
Qui torture ma vie et rit de ma douleur,
Vampire dévorant, d'inférieure nature,
Dont l'homme est, ici-bas, l'éternelle pâture.
Et crois-tu donc, enfant, que je doive chanter,
Quand tout sert dans ma vie à la désenchanter ?

J'ai marché longtemps dans ce désert aride,
 Vaste océan de maux, sans compagnon, sans guide.
 Au milieu du chemin, triste et désespéré,
 De doute en doute errant, je me suis égaré.

Épuisé de fatigue et couvert de poussière,
 Enfin je suis tombé, maudissant la lumière ;
 Le vent de la douleur et de l'adversité
 A desséché mon cœur de son souffle irrité...
 Je me suis relevé, j'ai cru que ma souffrance
 Allait bientôt cesser ; l'arbre de l'espérance,
 Avec son vert feuillage, apparut à mes yeux,
 Comme au nocher qui sombre, un phare radieux.
 De loin, j'ai salué ce consolant ombrage,
 J'ai cru pouvoir l'atteindre, ô mensonger mirage !
 Prestige décevant ! il pâlit et s'enfuit
 Comme une ombre douteuse, au milieu de la nuit.
 Alors, en gémissant, j'ai poursuivi ma route ;
 Bientôt j'aurai franchi cet espace, sans doute,
 Car j'aperçois déjà, comme un gouffre béant,
 Le tombeau qui m'attend, pour me rendre au néant.
 Que m'importe, après tout ? grain perdu de poussière,
 Ignoré de la foule, et jeté sur la terre ;
 Qu'importe que le vent ou que la main de Dieu
 M'enlève de ce monde, où pas un mot d'adieu
 Ne sera prononcé, quand l'heure solennelle
 Sonnera mon trépas dans la nuit éternelle ?...
 Sans crainte, sans désir, sans regret, sans remord,
 Je m'en retourne à Dieu, sur l'aile de la mort.

Toi qui veux remonter les cordes de ma lyre,
 Et qui, dans ce moment, exhumes mon délire,
 Il te faut des chansons, des romances d'amour,
 Il faut pour embaumer le sentier de ta vie,
 Les parfums des plaisirs que la vieillesse envie ;
 Avant que l'âge vienne on doit les respirer ;
 Le midi de nos jours les voit s'évaporer.

Oh ! demande des vers, des bijoux, des parures,
 Des gazes, des fichus, des rubans, des ceintures,
 Des robes de satin aux brillantes couleurs,
 Des fêtes et des jeux, des guirlandes de fleurs,

Enfant ! enivre-toi de tes moments heureux ;
 Dix-sept printemps à peine ont doré tes cheveux,
 C'est l'âge où le plaisir nous couvre de son aile,
 Et dispute nos jours à la Parque cruelle ;
 C'est l'âge où tout sourit, où la vie est en fleurs,
 Où l'on ne connaît pas les larmes, les douleurs ;

Âge d'heureuse paix, de rêves d'espérance,
 Le plus beau, le plus pur de toute l'existence,
 Et que le temps, hélas ! dans sa rapidité,
 Nous ravit d'un coup d'aile, et pour l'éternité.

Jeune fille, pour toi la vie est sans alarmes ;
 La douce illusion, ce prisme plein de charmes,
 De riantes couleurs revêt ton avenir,
 Que la réalité, plus tard, viendra ternir.
 Jouis de ton printemps, jouis de ton aurore ;
 La fleur, quand vient midi, pâlit, se décolore,
 Se flétrit et s'effeuille avant la fin du jour,
 En jetant à sa tige un long regard d'amour.
 Oui, c'est la destinée, immuable, profonde ;
 Il faut que tout s'écoule et s'efface en ce monde,
 Le papillon léger, l'aigle et le rossignol,
 Et la femme et la fleur ; tous par un même vol,
 Retournent à celui qui d'un souffle suprême
 Les avait animés, et les éteint de même.

Décembre 1839.

À mon grand-père Lazare Latil

Peu de gens savent être vieux.

LA ROCHEFOUCAULD.

Une vie honorable est une vie éternelle.

GËTHER.

Déjà l'hiver s'approche et son souffle humide
Vient augmenter encor vos cruelles douleurs ;
Déjà ma muse aussi, languissante et timide,
De sa fraîche couronne a vu pâlir les fleurs.

Mais avant que mes mains débiles et glacées
Laissent tomber mon luth par la gloire oublié,
Je veux qu'il soit pour vous l'écho de mes pensées,
Et qu'il vibre en faveur de ma tendre amitié.

Sur l'Océan du monde en naufrages fertile,
Au bruit des aquilons et des noirs ouragans,
Vous avez soixante ans bravé d'un front tranquille
Les écueils dangereux et les gouffres grondans.

Et soixante ans les flots de cette mer immense
Ont respecté la nef que guidaient vos vertus,
Car Dieu qui les comptait a, dans sa prévoyance,
Mon père, autour de vous calmé les flots émus.

Combien de passagers brillants, pleins d'allégresse,
Ont subi sur ces flots un horrible destin,
Sans que l'écho plaintif de leurs cris de détresse
Arrivât jusqu'à vous, de l'horizon lointain !

C'est que le Tout-puissant, sur la terre ou sur l'onde,
Tôt ou tard du méchant punit l'iniquité,
Et du juste opprimé qui souffre dans ce monde
Récompense en secret la foi, la probité.

Mais las enfin d'errer sur les vagues humaines,
Vous revenez au port, dans vos foyers si chers,
Et des doux souvenirs de vos courses lointaines
Vous vous bercez encore au bruit des flots amers.

Après bien des travaux, bien des peines, mon père,
Près de nous vous voyez s'écouler vos vieux jours.
Si votre vie, hélas ! n'a pas été prospère,
Du moins aucun regret n'en vient troubler le cours.

Ah ! qu'importe après tout si l'espérance brille
Et de ses doux rayons ranime votre cœur ?
Patriarche honoré que chérit sa famille,
Vous puisez dans sa paix votre unique bonheur.

Puissiez-vous, désormais, éloigné des orages,
Jouer auprès de nous d'un paisible repos,
Et par vos longs récits, par vos conseils si sages,
Diriger mon esquif qui brave encore les flots !

Décembre 1841.

Prière

À elle...

Mais c'est dans le malheur que l'amour se révèle.
M^{me} E. de GIRARDIN.

Toi qui, par tes vertus, as fait naître en mon âme
Un sentiment profond, une céleste flamme ;
Toi qui, par un regard, sais agiter mon cœur,
Ou le faire renaître à l'espoir, au bonheur ;
Ô toi, dont un seul mot m'afflige ou me torture ;
Toi, qui feins d'ignorer le tourment que j'endure ;
Oh ! daigne m'écouter ! daigne entendre ma voix,
Qui s'élève en ce jour pour la dernière fois.

Rends-moi donc, Idéa, la puissance infinie
 Qu'un ange ou qu'un démon te donne sur ma vie !
 Vois mes nuits sans sommeil, et mes jours sans repos ;
 Faible nocher battu sans cesse par les flots,
 Et d'écueil en écueil jeté par la tempête,
 Je ne puis rencontrer un abri pour ma tête.
 Quand pourrai-je, ô mon Dieu, me voir surgir au port ?
 Ah ! j'en aperçois un, le plus sûr... c'est la mort !!!

Le 5 mai 18...

Alfred Mercier (1816-1894)

Médecin et écrivain dont la carrière représente le point culminant de la littérature créole, Alfred Mercier naquit à McDonogh, près de la Nouvelle-Orléans. Après avoir passé une partie de sa jeunesse en Europe où il fréquenta les milieux romantiques et progressistes, Mercier et sa famille se rendirent à la Nouvelle-Orléans. Là, Mercier gagna sa vie grâce à la médecine et s'impliqua dans le milieu littéraire franco-louisianais. En 1875, il fonda l'Athénée louisianais, association ayant pour but de promouvoir la langue et la culture françaises. L'Athénée commença à publier une revue, les *Comptes rendus* à partir de 1876.

La période d'après 1873 fut particulièrement féconde pour Mercier en tant qu'homme de lettres. Il publia plusieurs œuvres : *Lidia* et *Le Fou de Palerme* dans le *Carillon de la Nouvelle-Orléans* en 1873, *La Fille du prêtre* en 1877, son « Étude sur la langue créole en Louisiane » en 1880, son chef d'œuvre *L'Habitation Saint-Ybars* en 1881, *Émile des Ormiers*, paru en feuilleton dans *Le Franco-louisianais* en 1886, *Fortunia*, une pièce de théâtre, en 1888, et *Johnelle* en 1891. Il fit tout cela sans mentionner ses poésies et ses nombreuses études scientifiques et sociales. Mercier consacra ses dernières années à la sauvegarde de la culture créole en

Louisiane, s'opposant à la politique monoculturaliste anglophone qui menaçait la langue française depuis la guerre civile.

La Curée

Ils tournent, ils tournent dans l'air,
Les corbeaux au gosier vorace,
Ainsi qu'une trombe qui passe,
Toute noire dans un ciel clair.

Ils montent, ils plongent, ils crient,
Vainqueurs de la rage du vent ;
Il semble, en leurs ébats, qu'ils rient
Disant : « En avant ! en avant ! »

Ah ! pour eux aujourd'hui c'est fête,
Grande fête et régal sans fin ;
Leur Providence leur apprête
Un banquet digne de leur faim.

Dans les vallons et dans la plaine,
Des troupeaux d'hommes furieux,
Par une tempête de haine
Lancés, s'exterminent entre eux.

Le canon gronde, la mitraille
Fauche des bataillons entiers ;
Des corps morts, sanglante semaille,
Jonchent les champs et les sentiers.

Ils hurlent dans les bois, ils sortent,
Les loups, les loups aux crocs aigus,
Comme les flots que les vents portent
Et jettent sur les rocs pointus.

Affamés, ardents, innombrables,
 Ils bondissent de tous côtés,
 Montrant leurs dents insatiables
 Et leurs yeux aux rouges clartés.

Hourra ! pour eux, loups, quelle aubaine !
 L'homme, leur ennemi puissant,
 Leur sert une chair fraîche et saine,
 Et de grandes mares de sang.

« Nous arrivons comme un nuage,
 « Nous aussi, mouches aux corps verts :
 « À nous une part du carnage ;
 « Après nous, mangeront les vers. »

« Corbeaux, loups, mouches, vers, ensemble,
 « Chacun dans sa langue, chantons !
 « Chantons le jour qui nous rassemble ;
 « Buvons, suçons, déchiquetons. »

« Quarante mille hommes par terre :
 « Pour nous quel splendide festin !
 « Pendant une semaine entière,
 « Nous reviendrons chaque matin. »

« Race convoiteuse et méchante,
 « Race humaine, race de sots,
 « Ton goût du meurtre nous enchante ;
 « Tu nous sers de mets par monceaux. »

Ils tournent, tournent dans l'espace,
 Les noirs corbeaux au bec rapace.
 Ils hurlent les loups affamés,
 Les loups aux grands yeux enflammés.

« Preste ! accourons comme un nuage,
 « Nous aussi, mouches aux corps verts ;
 « À nous une part du carnage :
 « La fin de l'orgie à vous, vers ! »

« L'homme naquit pour tuer l'homme :
« – La gloire ! – ainsi cela se nomme.
« Corbeaux, loups, mouches, vers rampants,
« Tant mieux ! vivons à ses dépens. »

L'Homme – l'Araignée

L'Homme

Le jour approche de sa fin ;
Les bras croisés, dans ma boutique,
J'attends vainement la pratique ;
Je suis sans argent, et j'ai faim.

L'Araignée

Au ciel brillait encor l'étoile,
Lorsque je tendis mon filet.
Pas un moucheron sur ma toile ;
Déjà la nuit, jeûne complet.

L'Homme

Si cette vile araignée
Était un plus gros animal,
Vite elle serait empoignée,
Et je m'en ferai un régal.

L'Araignée

Si j'avais un corps gigantesque,
Ce bipède blême et grotesque,
Faute de mieux, par moi mangé,
Calmerait mon ventre enragé.

L'Homme

Si j'osais traverser la rue,
 Je volerais cette chair crue
 Qui vient d'être accrochée au clou,
 Et fuirais au loin comme un loup.
 Mais à travers la crépuscule,
 Un homme aux épaules d'Hercule
 Fixe sur moi son œil cruel ;
 C'est mon ennemi naturel,
 Mon créancier, la bête fauve
 Partout présente où je me sauve
 Comme un tigre il me saisirait,
 Et, furieux, m'étranglerait.

L'Araignée

Si je sortais de ma retraite ?
 Si je m'aventurais, en quête
 D'un insecte endormi ? Mais non,
 La guêpe au terrible aiguillon
 Est là qui voltige et me guette.
 Enfonçant son dard dans ma tête,
 Elle injecterait dans mon corps,
 Pour en engourdir les ressorts,
 Un venin subtil et rapide ;
 Puis, aux crocs de sa bouche avide
 M'attachant, elle me mettrait
 Dans le trou profond et secret
 Où bientôt ses petits vont naître ;
 Je serais là pour les repaître.

L'Homme

Mourir de faim vaut encor mieux
 Que d'être étranglé par ce gueux.

L'Araignée

Mourons faite de nourriture,
Plutôt que d'être une pâte.

Charles-Oscar Dugué (1824-1872)

C.-O. Dugué, comme tout autre jeune Créole privilégié de son époque, passa une bonne partie de sa jeunesse en France où il étudia tout d'abord à Clermont Ferrand, en Auvergne, avant de s'installer au Collège Saint-Louis à Paris. Alors qu'il était écolier, il commença à écrire de la poésie, et reçut l'éloge de Chateaubriand à propos de son art.

À l'âge de 25 ans, Dugué revint à la Nouvelle-Orléans où il exerça la profession de juriste et sortit son premier recueil de poésie intitulé *Essais Poétiques*, en 1847. Ses poésies romantiques chantent le paysage louisianais et la nature exotique et sauvage de cette région.

Il reste deux pièces de théâtre de Dugué basées sur l'histoire louisianaise et américaine : *Mila : ou La Mort de La Salle*, et *Le Cygne : ou Mingo*, un drame amérindien. Sa dernière publication fut un poème épique, *Homo*, écrit en 1872 ; il mourut la même année à Paris.

David WILLIAMS.

À une étoile tombante

Pourquoi ne pas rester au ciel,
Astre à la blonde chevelure ?
Pourquoi du palais éternel
Exiler ta lumière pure ?

Viens-tu, céleste messager,
 Ici nous porter l'espérance ?
 Viens-tu, dis-moi, pour soulager
 Quelqu'âme en proie à la souffrance ?

Ou bien ton radieux séjour
 A-t-il pour toi perdu ses charmes ?
 Serait-ce un malheureux amour ?
 Les astres versent-ils des larmes ?

De nous, dis, pourquoi t'approcher ?
 Ici-bas si tu viens chercher
 L'amour, qu'au ciel on te refuse,
 Ah ! remonte ! ton cœur s'abuse !...

1840.

Désenchantement

À Mrs. ***

À peine ai-je compté ma dix-neuvième neige,
 Et déjà de la vie un noir dégoût m'assiège !
 Cet âge où l'espérance épanouit les cœurs,
 Où l'âme erre sans cesse en des palais de fleurs,
 Et, comme un papillon, effleurant toute chose,
 Dans ses mille désirs jamais ne se repose ;
 Où l'avenir encore apparaît à vos yeux
 Comme un prisme éclatant qui reflète les cieux,
 Cet âge fortuné que chante votre lyre,
 À peine ai-je connu le bonheur qu'il inspire...
 Tous vos rêves dorés je ne les rêve pas :
 Vous demandez des jours, j'appelle le trépas !
 Dès longtemps de mon cœur j'ai banni l'espérance ;
 Je m'éveille et m'endors au sein de la souffrance.
 Comme vous, autrefois, j'avais dans l'avenir
 Cette félicité qui ne doit pas finir;

Mais j'ai vu se ternir le beau ciel de ma vie,
De mes illusions la coupe s'est tarie...
Jouissez des présents que vous donne le ciel,
Amis, pressez longtemps votre coupe de miel ;
Pour moi, qui des douleurs ai vidé le calice,
Puissent finir mes jours avec mon long supplice !

1840.

Souvenirs de la Louisiane

Revenez, souvenirs de mon enfance ;
Revenez, souvenirs, faites couler mes pleurs !
Revenez, temps de joie et de pure innocence,
Temps chéris où mon âme ignorait les douleurs !

Forêts qui, me prêtant vos purs et frais ombrages,
Sur mon front balanciez votre dôme mouvant ;
Beaux lacs où se peignaient ces sublimes images ;
Ondes que soulevait, ou caressait le vent !

Canals où les coursiers errant dans les savanes
Aimaient à laver l'or de leurs crins onduleux ;
Champs où de l'Indien s'élevaient les cabanes ;
Mais que balançait le zéphyr amoureux !

Jasmins blancs embaumés, lianes des tonnelles,
Dont la brise semait la feuille au sein de l'eau ;
Bassins où les oiseaux venaient baigner leurs ailes ;
Puits profond qu'ombrageait ce vieux saule si beau !

Lilas où les essaims d'abeilles bourdonnantes
Entre les rameaux bleus venaient chercher le miel ;
Figuiers qui me portiez sur vos branches tremblantes,
D'où tombaient au matin les gouttes d'eau du ciel !

Paisibles habitants de ces toits de verdure ;
 Papillons azurés, oiseaux-mouches de feu ;
 Will-poor-will dont la voix si plaintive murmure
 À l'oranger sans fleur comme un long chant d'adieu !

Immenses pacaniers dont l'ombre tutélaire
 S'étendait sur nos toits, de vieux lichen vêtus ;
 Plaqueminiers jumeaux, de fruits jonchant la terre,
 Arbres que l'ouragan a peut-être abattus !

Chênes verts orageux, où l'antique corneille,
 Balancée à tout vent dans le vague des cieux,
 Appelle la tempête et sans crainte sommeille,
 Ainsi qu'un vieux nocher, des flots insoucieux !

Cypres retentissant sous les coups de la hache,
 Où la voix des échos répondait à ma voix !
 Vastes magnolias où le socco s'attache ;
 Orchestre harmonieux des ondes et des bois !

Revenez, souvenirs de mon enfance ;
 Revenez, souvenirs, faites couler mes pleurs !
 Revenez, temps de joie et de pure innocence,
 Temps chéris où mon âme ignorait les douleurs !

1840.

Souvenirs du désert

Ô belle Louisiane, ô vastes cyprières,
 Où m'égarai jadis des courses solitaires ;
 Où j'allais, tout enfant, ainsi qu'en un saint lieu,
 Ouïr, déjà rêveur, la grande voix de Dieu !
 Où j'écoutais, ravi, de vagues harmonies ;
 Où je m'entretenais avec de doux Génies !
 Ô mon ciel d'Occident, d'où tombait autrefois
 La poésie en pleurs dans les blonds lis des bois !

Rivages résonnant de doux échos ! Vieux fleuve,
 Où mon cœur desséché de loin encor s'abreuve,
 Où du Chactas encor j'entends le chant lointain !
 Ô charmante patrie, ô sol américain,
 Éden de mon enfance, ô pays des Sauvages,
 De toi, dans mon exil, j'ai gardé mille images :
 Je revois tes lauriers, et tes grands chênes verts,
 Et tes îlots flottants, de longs roseaux couverts ;
 Je revois l'horizon, avec ses teintes vives
 D'argent, de pourpre et d'or illuminant les rives ;
 Je revois, réfléchi dans les beaux lacs dormants,
 Le fantôme allongé de tant d'arbres géants...
 Mais pour mon cœur ému quelle touchante scène !
 Voici, là, sur la mousse, une jeune Indienne,
 Tendre fleur des déserts, que l'orage et les vents
 N'ont point flétrie encor de leurs souffles brûlants.
 D'un peuple vierge encore intéressant usage !
 À son oreille pend la perle du rivage ;
 Des plumes de héron, couronnant sa beauté,
 Mélangeant sa douceur d'une noble fierté ;
 Sur son sein demi nu, comme une étoile brille,
 Aux derniers feux du jour, une blanche coquille ;
 Et ses doigts diligents tressent, en latanier,
 Pour voiler son beau corps, un chaste tablier !...
 Sur la natte de jonc, parmi les fleurs, sommeille
 Un enfant nouveau-né que sa tendresse veille ;
 Le rouge cardinal, le colibri d'azur
 Voltigent à l'entour, dans un air frais et pur ;
 Sur le front de l'enfant un érable à fleur blanche,
 Ainsi qu'un éventail, laisse flotter sa branche ;
 Et le souffle du soir, jouant dans ses cheveux,
 Semble murmurer ces mots harmonieux :
 Dors, dors, charmant enfant, dors paisible en ta couche ;
 Aux lèvres du jasmin je préfère ta bouche !

À M***

Ami, pourquoi pencher ton front sur ta poitrine ?
 Pourquoi dans le passé sans cesse regarder ?
 Pourquoi donc contempler une sombre ruine
 Et faire de tes yeux tant de pleurs déborder ?

N'as-tu pas dans ton ciel d'autre étoile qui brille ?
 N'as-tu plus dans ton cœur de place pour l'espoir ?
 Et vas-tu donc laisser ta jeune nef qui sille,
 Toujours, toujours flotter sur cet océan noir !

Eh ! quand il serait vrai que ton étoile éteinte
 T'ait fait perdre un instant ta route sur les flots,
 N'est-il pas dans la vie, ami, quelqu'île sainte
 Où l'on peut aborder pour goûter le repos ?

Courage donc ! là-bas, derrière cette brume
 Qui dans ses sombres plis enveloppe tes mâts,
 Une terre fleurie, au milieu de l'écume,
 S'élève et t'offre un port, sous de plus doux climats ;

Là tu retrouveras dans la voûte azurée
 L'astre aujourd'hui caché par un nuage obscur,
 Et tu pourras poursuivre une route assurée,
 Sur des flots toujours bleus, sous un ciel toujours pur.

1841.

Le Génie des savanes

Sombre Michasippi, vieux fleuve des Sauvages,
 J'aime le bruit des vents la nuit sur tes rivages !
 À l'heure où le « soleil qui marche dans la nuit »,
 Sombre et triste flambeau, dans les nuages luit ;
 À l'heure où le Chactas, que son eau de feu soûle,

Dans sa couverte au bord de ton onde se roule,
 Pour dormir jusqu'au jour dans ses rêves de sang ;
 À l'heure où le chien hurle et fait peur au passant
 Attardé dans la nuit, et que dans les ténèbres
 L'enfant croit voir passer des fantômes funèbres ;
 Solitaire, attristé, je viens, près de ton bord,
 M'asseoir, le cœur pensif, sur quelque vieux tronc mort,
 Et souvent de tes flots la profonde harmonie
 Prolonge jusqu'au jour mon étrange insomnie.

Là, mainte fois, en proie à de vagues douleurs,
 Dans le calme des nuits j'ai répandu des pleurs...
 Et j'ai vu m'apparaître un mystique Génie,
 Dont la forme pour moi restait indéfinie,
 Car à mes yeux troublés tout à coup se voilant,
 Il fuyait dans la plaine, en long vêtement blanc.
 J'ignorais dans quel but il hantait ce rivage,
 Et sur quoi s'exerçait sa puissance sauvage ;
 Mais je l'aimais d'instinct, et sans savoir pourquoi.
 Jamais sa bouche encor n'avait parlé pour moi ;
 Mais hier, l'âme triste, ainsi que d'habitude,
 J'étais venu rêver avec la solitude...

Il s'avança vers moi : « Poète, me dit-il,
 « Que viens-tu faire ici ? quel manitou subtil
 « Et perfide, abusant de ton âme qui souffre,
 « Te pousse, chaque soir, si proche de ce gouffre ?
 « J'ai lu dans ta pensée et sais que ton esprit
 « D'un désespoir amer, éternel se nourrit ;
 « Je sais que chez les morts sont de belles amantes,
 « Je sais que sous les eaux il est de doux esprits,
 « Amoureux, invitant les cœurs de fiel nourris,
 « À venir avec eux, sous leurs rideaux humides,
 « Sommeiller mollement dans leurs couches perfides ;
 « Je sais qu'un vague instinct attire incessamment
 « Près du flot qui gémit les âmes en tourment,
 « Et je sais qu'autrefois un fils de la « Peau Blanche »,
 « Pauvre oiseau par le vent jeté loin de sa branche,
 « Venait rêver ainsi, chaque soir, près des eaux,

« Pour écouter le bruit du vent dans les roseaux ;
 « Je sais qu'un sombre enfant de la mélancolie
 « Abandonna jadis sa Bretagne chérie,
 « Pour venir consulter le grand Michasippi !
 « Et je sais qu'une nuit, sur la rive assoupi,
 « Il rêva de jeter son corps, matière immonde,
 « Dans le tombeau des morts qui dorment sous cette onde ;
 « Et je sais que, semblable à ce frère en douleur,
 « Tu viens voir couler l'eau, poussé par le malheur,
 « Et que tu voudrais bien, comme lui, sous la lame
 « Jeter ton corps souffrant, pour délivrer ton âme ! »

« Mais, barde, écoute-moi : ne viens plus seul ainsi
 « Rêver au bord des flots... Fuis plutôt loin d'ici...
 « Viens plutôt avec moi ; j'ai de molles lianes,
 « J'ai de légers hamacs de fleurs dans les savanes...
 « Viens, et n'imité pas le rêveur d'autrefois.
 « Qui laissait, pour les flots, Céluta dans les bois.
 « Je ne veux plus te voir écoutant sur les rives
 « Le soupir enivrant de ces vagues plaintives ;
 « Ne t'abandonne plus à leur philtre enchanteur ;
 « Les manitous boiraient tout le sang de ton cœur ;
 « Ils prennent et le corps et l'âme, et leur victime
 « Souffre éternellement avec eux dans l'abîme ! »

En achevant ces mots, il me prit par la main,
 Il entraîna mes pas loin du fleuve, et soudain
 La blanche vision, à mes yeux disparue,
 Me laissa seul au fond de la savane nue.

1844.

Albert Delpit (1849-1893)

Ayant quitté la France pour ouvrir un magasin de tabac à la Nouvelle-Orléans, Adrien Delpit ne tarda pas à s'éprendre d'une jeune Créole qui lui donna deux enfants, Albert et Édouard. Madame Delpit emmena ses fils en France très souvent, et, à quinze ans, Albert passa son baccalauréat à Bordeaux. Rêvant d'une carrière littéraire qu'il savait impossible en Louisiane, le jeune Delpit fut néanmoins contraint par ses parents de rentrer aux États-Unis où il devait travailler dans la boutique familiale.

La carrière littéraire de Delpit s'ouvrit lorsqu'il abandonna définitivement la Louisiane en 1868, année où le *D'Artagnan*, journal d'Alexandre Dumas édité par Alfred Mercier, publia, le 22 mars, son poème « L'Ami », signé de son pseudonyme Marc-André Delpit. La poésie de Delpit chante souvent le peuple et les déshérités de la terre, mais, malheureusement, le poète et romancier ne possédait ni le pouvoir narratif de Flaubert ni l'ironie incisive de Maupassant.

Pendant la guerre franco-allemande, il se battit pour la France, et il reçut la Légion d'honneur le trois août 1871. En 1872, il écrivit son premier recueil de poésies, *Invasion*, que la guerre lui a inspiré. Par la suite, il écrivit des pièces de théâtre telles que *Robert Pradel* et *Le Fils de Coralie*, ainsi que plusieurs romans qui eurent du succès. Sa comédie *Passionnement*, jouée à l'Odéon en 1891, fut un échec total, et, se sentant humilié par ce désastre, il sombra dans les narcotiques pour échapper à son malheur et mourut à l'âge de quarante-quatre ans, le 5 janvier 1893.

Rachel RYAN.

L'Ami

C'est le soir. Le ciel sombre a des reflets de bistre ;
 Le vent siffle à travers les arbres dépouillés,
 Et, comme un glas de mort, passe lent et sinistre,
 Faisant gémir les gonds des vieux tombeaux rouillés.

Quatre corps sont auprès d'une fosse noirâtre :
 Le prêtre, le bedeau, le croque-mort, un chien.
 Le bedeau pense à voir une pièce au théâtre,
 Le prêtre pense à Dieu, le croque-mort, à rien.

Le cercueil est mauvais, car la denrée est chère,
 Et quand le mort est pauvre on ne fait pas crédit.
 On le descend ; sur lui, l'on jette un peu de terre ;
 Un signe de croix ; puis, on s'en va : Tout est dit.

Ils étaient venus quatre, ils s'en vont trois. Peut-être
 Quelqu'un est-il resté sur le tombeau chrétien.
 Non ; je vois le bedeau, le croque-mort, le prêtre...
 Et l'ami qui resta, pleurant, ce fut le chien.

La Mort et l'Amour

Après avoir fini le monde,
 Voyant l'homme souffrir, un jour
 Dieu fut pris de pitié profonde :
 Il créa la Mort et l'Amour.

« Allez, consolez les misères,
 « Soyez remède à tous les maux,
 « Dit-il. J'ai fait de vous deux frères :
 « L'Amour et la mort sont jumeaux ! »

Et marchant l'un auprès de l'autre,
 Ils allèrent en liberté,
 Accomplissant l'œuvre d'apôtre,
 Qu'espérait d'eux l'humanité.

Pour guérir le monde où nous sommes,
 Faisant leur éternel chemin,
 Ils allaient à travers les hommes,
 Tenant leurs carquois à la main,

D'où les flèches sortaient sans cesse,
Ne frappant jamais au hasard :
Donnant l'Amour à la jeunesse,
Apportant la mort au vieillard.

Or, par un soir d'été superbe,
Se sentant fatigués tous deux,
Séduits par la fraîcheur de l'herbe,
Qui montait vivace autour d'eux,

Bercés par la brise qui pleure
Le front tourné vers l'Orient,
L'Amour et la Mort pour une heure,
S'endormirent en souriant.

Le temps passait. La lune blanche
Éclairait leurs traits radieux.
Un chêne avait courbé sa branche,
Pour en couvrir les jeunes dieux ;

Et leurs carquois, dans l'herbe sombre,
Semblaient plus lumineux encore ;
Comme des vers luisants sans nombre,
Y scintillaient les flèches d'or.

Tout à coup, dans cette nuit pleine
De parfums âcres et charmeurs,
Un lion rugit dans la plaine,
À quelques pas des deux dormeurs.

Ils s'éveillent troublés, et vite
Remuant leurs carquois, ils vont
S'apprêter à prendre la fuite
Dans les sentiers du bois profond...

Mais l'effroi les tient, leur main tremble,
Les armes tombent de leurs doigts,
Voilà que se mêlent ensemble
Les flèches d'or des deux carquois.

Comment pouvoir les reconnaître ?
 Elles se ressemblaient si bien,
 Qu'en les regardant, chaque maître
 Ne sut pas distinguer son bien ;

Lors faisant chaque part égale,
 Ils les partagèrent entre eux...
 – C'était donc une loi fatale
 Que l'homme ne fût pas heureux.

Car, depuis, notre vie est faite
 Selon les caprices du sort,
 Et les flèches que l'Amour jette,
 Hélas ! donnent souvent la Mort !

George Dessommes (1855-1932)

Comme d'autres familles riches de l'avant guerre, les Dessommes déménagèrent à Paris pour donner à leur fils une meilleure éducation. George suivit des cours au lycée Louis-le-Grand, où il était un étudiant doué. Âgé alors de 15 ans, soit en 1870, il retourna avec sa famille à la Nouvelle-Orléans où il débuta sa carrière comme poète et écrivain ; trois ans plus tard, il commença à écrire pour le journal néo-orléanais, le *Carillon*. Lorsqu'il était en quête de son identité artistique, il signait ses premiers poèmes de ses initiales G..D. ; plus tard, il finit par se servir de son nom complet. Entre les années 1870 et 1876 – année où il devint membre de l'Athénée louisianais – Dessommes publia une vingtaine de poèmes dans le *Carillon*. Après 1876, le poète contribuait régulièrement à la revue de cette nouvelle société, les *Comptes-rendus de l'Athénée louisianais*. Dans les meilleurs poèmes de Dessommes, on peut discerner des échos de Baudelaire, des poètes parnassiens et même de Rimbaud. En 1888, Dessommes publia son premier et unique roman, *Tante*

Cydette, créant ainsi un portrait fidèle de la société créole en déclin à la Nouvelle-Orléans à la fin du XIX^e siècle.

Pourtant le poète écrivait de moins en moins. En 1894, la mort de son ami, Alfred Mercier, le grand écrivain créole dont Dessommes célèbre la vie dans son dernier poème, « À la mémoire de D^r Alfred Mercier », marqua la fin de sa carrière littéraire. Dessommes se tourna ensuite vers l'industrie cotonnière à laquelle il consacra le reste de sa vie.

Un recueil de ses poésies, *Vendanges*, fut publié par les *Cahiers du Tintamarre* en 2007.

Margaret E. MAHONEY.

La Vie

A man's life is no more than to say one.
SHAKESPEARE.

Quelques soulèvements de notre sein ; un rêve ;
Un soupir ; et souvent, très souvent, dans nos yeux,
Même aux instants de joie, un pleur mystérieux ;
Et le soleil descend ; déjà le jour s'achève,
Ne laissant à plus d'un qu'un morne souvenir
Ou de profonds regrets pour les jours à venir !
Et quelques jours ainsi font bientôt une année ;
Puis les ans font courber notre tête fanée,
S'amoncelant toujours ! – jusqu'à l'heureux instant
Où l'âme s'échappant de sa prison charnelle,
S'envole à son berceau qu'elle regrettait tant,
– Les cieux ! – pour y trouver l'espérance éternelle :
C'est la vie ! Ô mon cœur, bien douce en est la fin !

Compagnons, qui suivez avec moi le chemin,
Regardez l'horizon ! Ne tournez pas la tête :
Derrière sont les pleurs. Mais devant nous enfin
Nous trouverons le monde où nous attend la fête.

Le 4 avril 1875.

Coucher de soleil

Le soleil s'est couché majestueusement :
 Mais son éblouissant manteau de pourpre traîne
 Encore sur le lac dont la surface sereine
 En réfléchit au loin chaque rayonnement.

Et pourtant, astre-roi, ce resplendissement,
 C'est ta mort ; car voici la nuit, sinistre reine
 Qui soudain envahit ton radieux domaine,
 Et de son deuil va tout couvrir en un moment.

– Ô Consolation ! finir ainsi la vie
 Dans toute la splendeur de sa gloire ! – Pour moi,
 Je donne ma jeunesse et tout ce qu'elle envie ;

Je donne aussi l'amour, ses transports, son émoi,
 Ses voluptés, avec son ivresse profonde
 Pour mourir de la sorte en aveuglant le monde !

Mai 1877.

Afternoon

Canal Street est couvert de monde, les toilettes
 Des femmes, qui gaîment nous font sous leurs voilettes
 Un sourire en façon de salut amical,
 Resplendissent. Partout le soleil tropical
 Met ses blancs chatoiements de diamant liquide.
 La maison de *dry goods* là-bas au loin liquide
 Annonçant de fameux *bargains* en nouveautés.
 Or Miss Grace et Miss Jane, hors des Variétés
 Où Baret a joué Hamlet en matinée,
 S'échappent, et pour mieux terminer la journée
 S'en vont dévaliser le magasin du coin.
 – Puis, comme l'on demeure *uptown* là-bas, très loin,

On prend le *streetcar*, mais pas avant que Charlie,
Le roi du jour, le beau des beaux et la folie
De tout le monde ait fait prendre à ses deux oda-
lisques chez Bonnacaze, un verre de soda.

Juillet 1885.

Regrets !

Bercé par plus d'un heureux songe,
Dans ce monde l'homme est jeté,
C'est sous le manteau du mensonge
Qu'il épelle la vérité,
La réalité qu'il repousse
N'apparaît qu'au jour du départ,
À chaque cheveu gris qui pousse
C'est une illusion qui part !

Aux lueurs du bronze qui gronde,
De l'honneur j'eus le noble élan
Et pour la conquête du monde
Je trouvais notre aigle trop lent.
Le laurier, ma main le repousse,
De trop de sang il but sa part.
À chaque cheveu gris qui pousse
C'est une illusion qui part !

L'homme puissant me semblait juste,
Afin d'honorer le pouvoir,
Je disais : l'Éternel ajuste
Et la puissance et le savoir ;
Non, le sot qu'aux emplois l'on pousse
Du pain du savant fait sa part,
À chaque cheveu gris qui pousse
C'est une illusion qui part !

Assis au foyer domestique,
 Près d'un fils que j'aimais toujours,
 Je m'étais dit : paralytique,
 C'est un bâton pour mes vieux jours ;
 Déjà l'âge au tombeau me pousse
 Et d'un souris j'attends ma part...
 À chaque cheveu gris qui pousse
 C'est une illusion qui part !

De ma lèvre écartant l'absinthe,
 Au jour d'un chagrin ulcéré,
 Je m'étais dit : l'amitié sainte
 Aura du miel tout préparé ;
 Du malheur je sens la secousse
 Et l'amitié raille à l'écart,
 À chaque cheveu gris qui pousse
 C'est une illusion qui part !

Sans regret pour la joie absente,
 Heureux des bonheurs apparents,
 Courbons-nous sous la main puissante
 Qui sème les globes errants ;

L'existence eut été plus douce
 Si l'erreur n'eut pas eu sa part,
 À chaque cheveu gris qui pousse
 C'est une illusion qui part !

Le 7 décembre 1873.

Ô grands bois

Ô grands bois, que depuis bien des siècles passés
 L'homme n'a pas souillés de profanes vestiges,
 Fleurs, dont sauvagement s'entrelacent les tiges
 Sous l'ombrage béni des sentiers non tracés ;

Vols d'oiseaux, enivrés de lumière et d'air libre ;
Les rouges cardinaux avec les brunes moqueurs,
Mêlant de l'aube au soir leurs hymnes et leurs chœurs
À la chanson des flots qui dans le lointain vibre ;

Clairières et berceaux inconnus, où nos pas
Ne sont espionnés ni suivis de personne
Cependant que là-bas l'heure fatale sonne,
Mais dans ces profondeurs sourdes ne s'entend pas ;

Nous vous aimons !... forêt, nous aimons tes ramures,
Ta verdure ondoiyante et tes buissons touffus
Où le vent fait vibrer en mille accents confus
L'hymne qu'à l'unisson de nos cœurs tu murmures !

Car ta voix garde encore son antique fierté ;
Et comme dans notre âme, ici, tout depuis l'herbe
Tout depuis l'humble fleur jusqu'au chêne superbe,
Tout répète : jeunesse, amour et liberté !

Janvier 1892.

L'Orage

I

Les nuages, du fond du ciel, montent en foule,
Comme un épais réseau que lentement déroule
Sur le monde maudit quelque démon vengeur.
Auprès du lac pourtant, je demeure songeur
À voir grandir l'orage auquel ma fantaisie
Prête un mystérieux aspect de poésie.

Cet amas de vapeurs jusqu'au zénith s'étend ;
Il s'arrête ; il grossit en silence... Il attend
Le sinistre renfort des orageuses nues,
Vers lui de tous les points de l'horizon venues.

Cependant, regardez ! leur masse lentement
 S'élargit à travers l'azur du firmament.
 Elle gagne, du Nord au Sud, et bientôt forme
 Sur le lac et les bois tremblants une arche énorme.
 – Ta horde est prête, alors invincible ouragan !
 Et les vents, à ton gré, destructeur arrogant,
 Vont la précipiter à travers les espaces !
 Alors, que tout se courbe et cède quand tu passes,
 Car déjà les échos lointains ont apporté
 Une sourde clameur qui semble en vérité
 Les cris tumultueux de barbares en quête
 Du pays envié qui sera leur conquête.

II

Cependant, à l'entour, tout est silencieux.
 Sombre attente ! les bois et les flots restent mornes,
 Et l'on n'entend plus rien sur l'horizon sans bornes
 Que le bruit étouffé du tumulte des cieux.

Le lac blêmit : on sent frissonner quelques vagues
 Sous son calme farouche et trompeur, comme si
 Du combat qui bientôt va se livrer ici,
 Par instants lui venaient des pressentiments vagues.

Les géants des forêts aux vieux fronts chevelus
 Laissent tomber leurs bras et taisent leurs murmures,
 Le chêne paternel a fermé ses ramures
 Sur ses hôtes joyeux qui ne babillent plus.

Mais le pin, mâle et fier, superbement se dresse
 Comme un de ces héros des siècles fabuleux,
 Secouant dans les airs son panache orgueilleux
 Pour qui les aquilons ne sont qu'une caresse.

Avec calme il attend la lutte, ce géant !
 Il sait que la fureur des vents est passagère ;
 Qu'elle soit donc ce soir infernale ou légère,
 Un instant suffira pour la mettre à néant.

Puis, nous le verrons, lui, vainqueur de la tempête,
Au sein du libre azur et dans les splendeurs d'or,
Que jette en chatoyant l'astre de Messidor,
Relever tout à coup royalement la tête ;

Cependant qu'ayant bien reconnu son enfant,
Le soleil, dont les feux créateurs l'ont fait naître,
Pour le glorifier s'empressera de mettre
Un bandeau d'émeraude à son front triomphant.

III

Mais un coup de tonnerre éclate ; tout s'élançe,
Tout se déchaîne à ce signal ;
Et voici que bientôt, au plus profond silence,
Succède un fracas infernal.

Le lac se gonfle, et pousse un grondement sauvage.
Par la pluie et les vents fouetté,
Il écume, il bondit en mordant le rivage,
Comme un esclave révolté.

Mais, comment terrasser ce maître insaisissable,
L'orage aux bonds tumultueux !
Le flot bientôt retombe en mourant sur le sable,
Lassé d'efforts infructueux.

Les arbres, cependant raffermissant leur crête
En héroïques combattants,
Luttent contre le vent dont cette audace arrête
La rage au moins pour quelque temps.

Mais après un moment d'anxiété profonde,
Quand lâchement se sont ligués
Les souffles destructeurs des quatre points du monde
Contre ces géants fatigués,

Ils cèdent, mais non pas comme une horde lâche
Domptée au premier coup reçu ;

Voyez-les fièrement relever, sans relâche,
Leur front lassé mais non vaincu.

Les pins surtout, tes fils orgueilleux et sublimes,
Ô forêt, sont exaspérés
De sentir souffleter ainsi leurs vierges cimes,
Et luttent en désespérés.

Pareil à des titans échevelés, il semble
Qu'ils brûlent de recommencer
La guerre d'un passé sacrilège, et qu'ensemble
Sur le ciel ils vont s'élancer.

Mais, hélas ! non... toujours des chaînes, et s'ils viennent
Un instant à les oublier,
La réalité fait bientôt qu'ils se souviennent
En les obligeant à plier.

Ah ! ce combat maudit auquel sont condamnées
Les forêts pour l'éternité,
Aussi bien que l'essaim d'âmes prédestinées
Qui souffrent dans l'humanité !

Ne feras-tu jamais, ô Nature, ô Nature !
Finir ce combat inégal,
Au vent livré par l'arbre, et que la créature
Engage contre l'Idéal ?...

Calmez-vous donc, ô pins ! demeurez insensibles
À tous les souffles arrogants !
Par ce moyen-là seul vous serez invincibles
Et braverez les ouragans.

Il le sait bien, allez ! il le sait le vieux chêne,
Là-bas comme un sphinx accroupi ;
Malgré l'effort du vent qui sur lui se déchaîne,
Dans sa force il reste assoupi.

On dirait, à le voir, un géant, qui regarde,
 Les bras croisés, l'œil dédaigneux,
 Bondir ses assaillants, mais par pitié se garde
 D'accepter leurs défis hargneux.

Son front hautain et ses gigantesques ramures
 Cèdent parfois au vent vainqueur ;
 Mais même alors l'écho de ses vagues murmures
 Semble un ricanement moqueur.

Car il sent par degrés faiblir la sombre rage
 De tous les souffles déchainés,
 Que par sa résistance enfin il décourage
 Après mille assauts acharnés.

Et demain, (songe-t-il peut-être) quand l'aurore
 Nous rapportera sa clarté ;
 Demain, quand la nature aura repris encore
 Son calme et ses splendeurs d'été ;

Ces combats s'oublieront ainsi qu'un mauvais rêve,
 Tandis qu'au ciel resplendira
 L'éblouissant azur, et qu'au loin sur la grève
 Le vent matinal chantera.

IV

Or cependant que la tempête
 Donne cette effroyable fête
 Aux noirs antans ;
 Restons, mignonne, en ta chambrette,
 Sans que notre âme s'inquiète,
 Du mauvais temps.

Car j'ai bien fermé notre porte ;
 Et le vent dont la rage emporte
 Les pins brisés,
 Aussi bien que la feuille morte,

Nous laisse, et cela seul importe,
Nos doux baisers.

Le 1^{er} mars 1882.

Un soir au Jackson Square

Je ne sais vraiment quel préjugé nous a fait
Désertier le Jackson square. C'est en effet
L'unique endroit en ville où l'exilé ressent
Un peu l'illusion de la patrie absente.
Tandis que chaque jour notre vieille cité
Perd son dernier reflet d'originalité,
Dans son mélange avec la race anglo-saxonne,
Seul, ce coin de verdure, où jamais ne résonne
Aujourd'hui que l'accent d'un langage étranger,
À son charme natif n'a rien voulu changer.
– Allez errer parfois dans l'ombre des allées
De coquillages blancs soigneusement sablées :
Le velours des gazons, les quinconces, les ifs,
La coupe régulière et digne des massifs,
Les bancs rangés à l'ombre autour des platebandes,
Les moineaux francs, menant leurs folles sarabandes
Dans tous les coins fleuris de ce joli jardin,
Tout vous rappellera notre France, et soudain
Vous y croirez revoir, parmi vos rêveries,
Comme en miniature, amis, les Tuileries.

C'est pour y retrouver ce souvenir vivant
De jours lointains, mais plus heureux, que bien souvent
Dans ce square tranquille et frais je me promène.
Les gueux, depuis longtemps, en ont fait leur domaine ;
Non pas les turbulents voyous, sans feu ni lieu
Qui vautrent sans pudeur leur paresse, au milieu
De la corruption cynique de leurs vices ;
Mais de durs travailleurs, calmes et peu novices
En cet art de souffrir, qu'on nomme Pauvreté

Aussi vieux que le monde et que l'Humanité.
 Du matin jusqu'au soir, d'une main assidue,
 Sans un murmure, ils ont rempli leur tâche ardue.
 Ce n'est pas toujours gai, certes ; ils aimeraient bien
 Flâner aussi parfois ; mais le pain quotidien,
 Il faut que chaque jour il soit gagné, sans faute,
 Pour le foyer chéri, dont le souvenir ôte
 Soudain à leur esprit calmé toute rancœur.
 Aussi, comme au logis ils reviennent, le cœur
 Fier et joyeux, après la tâche terminée.
 Pour oublier alors cette rude journée,
 Ses dégoûts, ses chagrins, ses labeurs étouffants,
 On va, jusqu'à la nuit, errer à l'aventure.
 On est là tout à fait chez soi, – car la nature,
 Dans sa magnificence, est comme un paradis
 Où tous peuvent trouver une place ; et tandis
 Que le calme se fait dans l'ombre des charmilles,
 La paix revient au cœur des pères de familles ;
 Puis lorsque du logis on reprend le chemin,
 Chacun se sent plus fort pour travailler demain.

Je suis assez bourgeois, croyez-vous, pour me plaire
 À ce tableau touchant du plaisir populaire,
 Et l'autre soir encor, j'étais, après dîner,
 Venu, tout seul, parmi ces gueux, me promener.

Tout en laissant renaître au fond de ma pensée
 Le rêve d'une joie encore ineffacée
 Par dix ans de labeur et de déceptions,
 Je confondais, parmi les chères visions
 Des souvenirs, ce gai jardin plein de murmures,
 Les jeux d'enfants, les bruits confus sous les ramures,
 Et tous ces promeneurs qui devant moi passaient.
 Que de types divers tour à tour paraissaient
 Pour se perdre bientôt dans la foule !

Un ménage

D'ouvriers, se troublant fort peu du voisinage
 D'un ivrogne braillard aux propos insolents ;

Quelque nègre, tout fier dans ses pantalons blancs,
 Tournant dans ses gros doigts de superbes breloques,
 Tandis que des gamins se pâmaient dans leurs loques
 En singeant le milord africain ; puis c'étaient
 Deux ou trois bons vivants très lancés qui chantaient,
 Ou bien l'essaim bavard d'ouvrières, en quête
 De galants, et, ma foi, – vous savez – la conquête
 Du cœur est douce autant qu'aisée, au mois de Mai,
 Lorsque dans la fraîcheur de l'espace embaumé,
 Le printemps répand sa pure, sa chaude haleine
 Qui fait germer tous les désirs dont l'âme est pleine.

Cependant au milieu des promeneurs joyeux,
 D'autres passaient, muets et seuls, de pauvres vieux,
 Flétris par la misère et l'exil, sans familles,
 Mal vêtus, mais gardant encor sous leurs guenilles
 La dignité des jours meilleurs, morts sans retour.
 Ce sont de vieux Français ; ils font vingt fois le tour
 Du jardin, le regard noyé de rêverie,
 Heureux de retrouver vaguement la patrie
 Dans ces illusions d'un lointain souvenir.
 Pauvres gens ! tout à l'heure il faudra revenir
 À la réalité sinistre de la vie ;
 Mais dans votre âme, au spleen quelques instants ravie,
 – Au fond du gîte obscur où vous vous abritez –
 Pour cette nuit, malgré la faim, vous emportez
 Un éclair d'allégresse, un rayon d'espérance,
 Ce rêve inoubliable et sacré de la France.

Une mendiante au front blême, aux yeux hagards,
 Tout en haillons, soudain vint frapper mes regards,
 Et détourner le cours de mes pensers. Sa face
 Conservait ce reflet de beauté que n'efface
 Jamais, sur certains fronts de fille, le baiser
 Insolent et brutal par le vice posé.

Mais le renoncement d'impuissance suprême
 À tout espoir humain, l'abandon de soi-même
 Sur ce visage éteint, mais doux encor, mettait

Une hébétude morne et vile, qu'il était
 Sinistre de trouver dans ces grands yeux moroses.
 Elle vendait des fleurs, quelques bouquets de roses,
 Des jasmins à demi fanés, que les passants
 Refusaient d'acheter avec des mots blessants.
 Mais elle restait là, dolente, et, sans entendre
 Les quolibets méchants, continuait à tendre
 Son petit panier mal garni – c'était navrant
 De la voir s'arrêter devant un groupe, ouvrant
 Stupidement les yeux, à ses éclats de rire...
 Mais une expression impossible à décrire
 Sur son front hébété tout à coup vint briller.
 Ce fut un éclair, mais je vis se réveiller
 En un instant, au fond de ces yeux morts, la flamme
 Qui fait dans les plus vils éclater encor l'âme.
 La femme s'avança d'un pas précipité
 Vers un homme fumant sur un banc écarté.
 Tout cela m'intriguait, et je me sentis naître
 La curiosité soudaine de connaître
 La fin de l'aventure. Il faisait presque nuit,
 Et dans l'ombre, je pus me rapprocher sans bruit
 Du groupe que formaient ces deux inconnus.

L'homme

Semblait être un de ces bellâtres, qu'on renomme
 Au fond des cabarets, bouges, tripots honteux,
 Pour leurs airs fanfarons et leurs succès douteux
 Parmi l'essaim grouillant des beautés interlopes.
 Étala sur son banc, gavé, cuvant ses chopes,
 Il fumait, et toisait les femmes, en soufflant
 La fumée à leur nez d'un air très insolent.

« Monsieur, achetez-moi des roses, je vous prie »,
 Dit la fille, tendant sa corbeille fleurie,
 Et d'un ton ironique et sourd qui m'étonna,
 Le bellâtre, avec un hoquet, se retourna
 Vers elle, et lui jetant aux yeux une bouffée
 De tabac qui la fit reculer, étouffée.
 « Ça des roses, – malheur ! dit-il, – mais tes bouquets,

« La fille, ont dû servir à frotter les parquets.
 « Ta marchandise et toi, vous êtes trop fanées ! »

« – Tu n’aurais pas dit ça, pendant les trois années
 « Où je t’ai vu pleurer souvent à mes genoux »,
 S’écria tout à coup la femme ; et près de nous
 Comme il passait alors du monde, elle fit taire
 Cette fureur soudaine ; et puis, avec mystère
 Se rapprochant de l’homme, elle lui dit tout bas
 Des mots incohérents que je n’entendis pas.
 Le bellâtre, ennuyé d’un esclandre indigeste
 Après dîner sans doute, avait parfois un geste
 D’impatience, mais il ne pouvait parler,
 Et fumant avec rage essayait de filer.
 La lâcheté du vice éclatait sur sa face.
 Et, quand il s’esquiva, honteux, la tête basse,
 Mâchonnant son cigare et le blasphème aux dents,
 La fille le retint, et, dans ses yeux ardents,
 Je vis luire l’éclair de haine des damnées,
 Comme elle ricanait : « Oui, mes fleurs sont fanées !
 « Mais telles qu’elles sont, autrefois tu serais
 « Venu les demander à genoux !... Tu n’aurais
 « Jamais cru trop payer, – souviens-t-en donc, infâme –
 « La moindre fleur, flétrie aux doigts de cette femme
 « Que tu perdis et veux insulter à présent ! »

Je n’oublierai jamais le mépris écrasant
 Ni l’accent de dégoût et de désespérance
 Que je sentis vibrer dans ce cri de souffrance.
 Ce fut soudainement une évocation
 D’un monde d’infamie et de corruption.
 Je vis la pauvre enfant du peuple, confiante
 Et pure encor, livrant son âme inconsciente
 Aux pièges d’un amour séducteur. J’entendis
 Les promesses sans fin et les serments maudits
 Qui font si bien faiblir les âmes dans la lutte,
 Et j’eus la vision sinistre de la chute,
 Dans tout l’enivrement des désirs assouvis.
 Mais ces passions-là sont fatales. Je vis

Le réveil dans la honte, et les jours de détresse
 Succédant sans répit à ces rêves d'ivresse.
 Puis l'abandon ; la foi qui meurt et se débat
 Dans les tentations d'un suprême combat :
 Enfin la chute, au fond de la vie infernale
 Des bouges, – cette histoire aujourd'hui trop banale
 Pour qu'on perde son temps à s'en inquiéter.

Ces pensers cependant avaient su m'attrister,
 Et comme en m'en allant, je vis la pauvre fille
 Dans l'ombre, tristement accoudée à la grille,
 Oubliant son panier qui glissait de ses mains,
 J'achetai deux ou trois roses et des jasmins
 Bien jaunis, bien fanés ; mais – vous pouvez m'en croire –
 L'aimée, à qui j'ai dit cette navrante histoire,
 Pour m'excuser d'offrir un si vilain bouquet,
 L'a mis dans son vase en cristal le plus coquet,
 Et, tout en lui versant un peu d'eau fraîche et claire :
 « Les plus brillantes fleurs ne pouvaient mieux me plaire,
 « Car celles-ci, dit-elle avec émotion,
 « Ont le parfum sacré d'une bonne action. »

Juin 1880.

Léona Queyrouze (1861-1938)

Connue de son nom de plume masculin, Constant Beauvais, Léona Queyrouze, naquit en 1861 à la Nouvelle-Orléans. Sa mère Clara Tertou était une Créole de Saint-Martinville tandis que son père Léon Queyrouze était un riche importateur français côtoyant le milieu intellectuel néo-orléanais de l'époque.

Élevée dans une maison à fort accent littéraire, Léona fut encouragée par son père à apprendre et à s'inventer. C'est ainsi qu'elle réussit des études de grec, latin, algèbre, et musique. Participant souvent aux conversations des écrivains et penseurs

qui fréquentaient la maison familiale, elle gagna le sobriquet de « la petite M^{me} de Staël ».

À l'âge de 15 ans, les Queyrouze envoyèrent Léona en France pour une année, afin de parfaire son français. Là-bas, Léona fit la connaissance de Lafcadio Hearne et ce dernier l'encouragea à écrire et à publier ses œuvres. Elle signa sa première publication du nom de Constant Beauvais, inspirée sans doute de son grand-père, Arnaud Beauvais, gouverneur de Louisiane de 1829-1830.

À l'âge de dix-neuf ans, Léona publia son « Étude sur Racine » dans les *Comptes-rendus de l'Athénée louisianais*. Quatre ans plus tard, elle choqua la bonne société de la ville et devint la première jeune femme créole à prononcer un discours, « Indulgence », en public en Louisiane.

Grande admiratrice d'Émile Zola, elle lui écrivit une lettre au sujet de l'Affaire Dreyfus, accompagnée de quelques-unes de ses poésies. Zola y répondit. Dès cette époque ses amis lui donnèrent affectueusement le sobriquet de *Nana*, ce qui horrifia la communauté profondément catholique de la Nouvelle-Orléans.

La poésie de Queyrouze, à l'instar de l'école symboliste de Baudelaire, Verlaine et Mallarmé, cherche à révéler l'invisible caché dans le visible, à pénétrer l'inconnu, et à évoquer le mystère de l'intouchable afin d'arriver à une compréhension sublime du monde.

Charity SCHUBERT.

Le Désir

Gran duol mi presse al cor.
DANTE. *Inferno*..

Perchè cantando il duol si disacerba.
PETRARCA.

Un baiser que jamais la lèvre ne saisit,
Une étoile attirant le papillon caprice,
Jusqu'à ce que son vol se lasse et s'alourdisse
Un appel insensé que l'écho nous redit ;

Une ombre qui fait signe et dans l'ombre s'enfuit ;
 Fantôme que l'on nomme Idéal, Béatrice ;
 Espérance enlacée au regret, précipice
 Où flottent Paolo, Francesca dans leur nuit :

Ô désir ! monstre ailé, phalène sidérale !
 Ô démon qui nous tends une toile infernale
 Où l'insecte, la fleur, l'homme vient expirer :

Que de genoux meurtris, que de mains étendues !
 Que l'homme est malheureux, vivant pour t'adorer,
 Et quels soleils naîtront de nos larmes perdues.

Le 1^{er} mars 1885.

Vision

À Armand Mercier

Par un matin d'avril à l'heure où tout palpite,
 Que la nature émue en un frisson s'agite,
 Souriant au réveil sous son manteau d'azur,
 Et que l'âme des fleurs s'exhale dans l'air pur,
 J'errais, le front courbé, l'âme lasse et meurtrie,
 Suivant vers le passé ma morne rêverie,
 Et je sentais en moi le blasphème gronder
 Et tout un océan de mépris déborder ;
 Et je songeais toujours, quand des fleurs et de l'herbe
 Surgit devant mes pas comme une blanche gerbe
 Faite de larges fleurs étoilant le gazon :

C'était un cimetière.

Étrange floraison !

Un rayon pâle et doux qui dorait un vieil arbre,
 Mettait une auréole au front d'un saint de marbre ;
 Le zéphyr, en passant, réveillait les rameaux,
 Courbant sous son baiser la fleur des blancs tombeaux.
 Et dans ma sombre nuit tout à coup vint à luire

Un peu de cet azur qui semblait me sourire.
 Le blasphème impuissant se heurtait à la mort ;
 Sereine elle disait : « Silence ! ici tout dort. »
 Un charme amer et doux me retint immobile ;
 Haletant, j'écoutais comme il faisait tranquille,
 Mystérieuse étreinte où la mort frissonnant,
 Troublée en son repos par ce jour rayonnant,
 Se réchauffait, livide, aux amours printanières.
 L'air vibrat, tout chargé de baisers, de prières ;
 À l'autel de la Mort, la vie en triomphant
 Secouait sur le monde un flambeau dévorant.
 Je sentis ma douleur s'envoler de mon âme,
 Comme un oiseau funèbre effrayé de la flamme ;
 J'oubliai ces longs jours noirs de doute et d'horreur,
 Où seul, désespéré, maudissant son erreur,
 Pleurant l'illusion si trompeuse et si belle,
 L'homme déçu toujours, confiant et fidèle,
 S'affaisse dans la lutte, accablé, tout sanglant,
 Le cœur plein de débris, et l'âme de néant.
 Je n'étais plus qu'un marbre au regard immuable,
 Fixé sur l'invisible, et du froid ineffable.
 De ces gardiens des morts mon être s'engourdit,
 Pénétré doucement d'un sommeil de granit !
 Je vis avec l'esprit se presser dans l'espace
 Le semis fécondant des âmes que Dieu chasse
 Dans le nouveau sillon, germes de l'avenir,
 Fragments de l'infini.
 Puis vint le Souvenir,
 Vision du Passé, dont le masque est étrange :
 Extase et cauchemar, souriant profil d'ange
 À la paupière humide, et soudain grimaçant,
 Haineux, sombre et tragique.
 Un chaos menaçant
 Fait d'éclairs et de nuit, de choses innommées,
 Envahit l'horizon, larmes inanimées,
 Informes et dormant au sein de l'avenir
 Jusqu'à l'éclosion qui doit les réunir.
 Une puissante main dans l'espace étendue

Tenait un arc immense, et, de loin entendue,
Une voix cria l'heure, et la flèche vola :
C'était l'arc du Destin.

Mon esprit se troubla,
Étreint par l'invisible, à cette voix profonde
Tombant dans l'infini comme un écho qui gronde.
Je ne vis pas peser nos sombres passions,
Et je n'entendis pas le cris des nations.
Comme un torrent gonflé, débordant sur la plaine,
Ravage la moisson, l'espoir de tant de peine,
Et, brutal, la mutile aux cailloux de son lit,
Ainsi le Temps rapide abat, brise et détruit
Les projets mûrissants, l'idéal, l'espérance,
Et roule dans son cours la joie et la souffrance,
Les peuples éperdus, broyés en tourbillon
Jusqu'à l'éternité.

L'orgueil, l'ambition,
Le fracas des plaisirs, tout s'éteint et tout passe,
Indistinctes vapeurs s'effaçant dans l'espace.

Le 19 mars 1887.

Sonnet – Sous son premier baiser...

Sous son premier baiser le printemps qui s'éveille
Fait du sein de l'hiver s'épanouir la fleur ;
Ranimant la Nature à sa lèvre vermeille,
Il lui rend de nouveau la vie et la chaleur.

Dans sa coupe embaumée il distille à l'abeille
Un parfum qu'elle change en divine liqueur ;
Versant l'ardente sève aux doux fruits de la treille
Qui fait veiller l'amour et dormir la douleur.

Sous ton beau front blanchi l'éternelle jeunesse
 Palpite, et le printemps et toute sa tendresse,
 Et l'art te garde encor ses plus chaudes lueurs.

Toujours t'aime la muse, amoureuse immortelle ;
 Quand s'incline ton front, ce n'est pas sous les pleurs,
 Mais c'est pour écouter cette amante fidèle.

Le 1^{er} nov. 1886.

Allégorie – Pensée d'un Créole

Du vieux tronc desséché les rameaux sont détruits.
 Ils n'avaient plus ni fleurs, ni frondaison, ni fruits.
 Autour du flanc stérile une liane avide
 Enroule ses anneaux, et par cent lèvres vide
 La source de sa vie. Et déjà sur son front,
 L'arbre spectre a senti, comme un vivant affront
 Éclore et resplendir une fleur étrangère
 Qui se balance aux vents, parasite et légère.

La Nouvelle-Orléans, mai 1891.

Sonnet – À mon amie Magda Turpin

À mon amie Magda Turpin

Hier je te pleurais, aujourd'hui je te chante.
 As-tu senti mes pleurs sur ton front endormi ?
 Entendras-tu ma voix ? Ton cœur a-t-il frémi
 Quand ta mère écoutait, sans souffle et suppliante,

S'il palpait encor ? – De ton âme vaillante
 Les accents des aimés, la dent de l'ennemi,

Ne feront plus jaillir l'étincelle. Parmi
Les obscurs au-delà, ton ombre trébuchante

A vu se lever l'aube à laquelle se fond
L'humaine passion ; telle en l'azur profond,
L'étoile se dissout aux rayons de l'aurore.

Tes yeux se sont fermés comme se clôt la fleur
Sous un soleil brûlant mais là-bas, météore
Resplendit ton regard plus haut que la douleur.

Le 21 juin 1891.

Fantôme d'Occident

À Lafcadio Hearn au Japon

Le chrysanthème d'or au ciel s'épanouit
La Nuit a, sur son flanc, dénoué sans contrainte
Sa zone de mystère ; et, d'une étrange étreinte,
Le croissant grêle tient, sous sa griffe qui luit,

Le spectre de la Lune, et s'apprête sans bruit
À jouer à la paume avec sa face éteinte.
– Un fantôme lointain, vague ainsi qu'une plainte,
Tout à coup a passé, vois, il s'évanouit.

Il vient de ce pays où la Nuit blonde et pure
Jamais entièrement ne défait sa ceinture ;
Où dans l'azur fleurit, comme un blanc magnolia,

La Lune éclore auprès des tremblantes étoiles
Aux prunelles en pleurs ; où l'ombre d'Ophélie
Dans le fleuve profond semble traîner ses voiles.

Le 23 déc. 1894.

Sonnet – Sous un souffle d’amour...

Ad Incognitam

Sous un souffle d’amour jamais tu n’as frêmi,
 Ô ma lyre ! Et pourtant, sous les saules du Rêve
 Tu restes suspendue en attente sans trêve.
 – J’ai pris l’or de l’étoile à l’espace endormi,

Et le nimbe d’argent glissé du front blêmi
 De l’aube. J’en ai fait une corde, à la sève
 Des hauts cèdres trempés, et d’où le chant s’élève.
 Non ! la corde sans voix n’a pas même gémi...

J’aurais dû te forger du métal de la terre,
 Plutôt que de te voir ainsi toujours te taire,
 Sereine sous la foudre, insensible au rayon

Qui promène sur toi son archet de lumière
 Sous lequel a vibré le bronze de Memnon,
 Et dormant ton sommeil de Valkyrie altière.

Le 23 déc. 1894.

Les Exilés français en Louisiane

Parmi les exilés français on trouve des poètes tels que Stephen Bernard, Émilie Evershed, Alexandre Barde, Charles Testut, Joseph Déjacque, François Tujague, et Joseph Maltrait. Tous quittèrent la France pour la Louisiane où ils passèrent la plupart de leurs vies. Ceux qui arrivèrent avant 1845 firent partie de la culture éblouissante et sophistiquée qui caractérisait la vie des gens privilégiés de la Nouvelle-Orléans d'avant-guerre et ne questionnèrent jamais la structure de cette société. Leur statut leur donna de nombreuses opportunités pour écrire – que ce soit sur des thèmes positifs ou négatifs – sous le drapeau du Romantisme et parfois, du Réalisme. Ce premier groupe d'écrivains comprend Stephen Bernard, Émilie Evershed, et Alexandre Barde. Ces trois écrivains ne peuvent être appelés « écrivains radicaux » du fait des thèmes dits « romantiques » qu'ils choisissaient pour leurs écrits.

Joseph Déjacque, François Tujague, Charles Testut, et Joseph Maltrait faisaient partie d'un deuxième groupe d'écrivains qui arriva en Louisiane à un moment caractérisé par l'instabilité politique et culturelle et l'imminence de la guerre allait bientôt balayer toutes les structures sociales qui avaient dominé la vie louisianaise depuis plus d'un siècle. Plus extrêmes que ceux du premier groupe, plusieurs de ces écrivains avaient des idées controversées qu'ils ne manquaient pas d'insérer dans leurs écrits. Ils se distinguaient donc des autres écrivains de l'époque et de la région puisqu'en immigrant en Louisiane, ils amenèrent avec eux des idées plus modernes et radicales à contre courant, c'est-à-dire contraires aux idées reçues et aux mœurs conservatrices de la majorité des Créoles blancs et riches de la Nouvelle-Orléans. Ils prônèrent des thèmes politiques et radicaux : l'abolition de l'esclavage, l'équité des races, l'aspiration à une république

clairement démocratique, et le suffrage universel. Beaucoup aidèrent à la réconciliation des races et au progrès social. Exposés à l'esclavage, ils s'élevèrent contre cette injustice dès que l'opportunité de s'exprimer se présenta. Ils publièrent leurs écrits sous la forme de romans, d'essais, et de journaux qui entrèrent en circulation dès les années 1840, et qui devinrent plus répandus après 1865. Souvent mal reçus par les Louisianais, les plus acharnés représentaient un exutoire de l'expression sociale et artistique de leur temps, malgré le fait que la littérature visait un but constructif.

Margaret E. MAHONEY.

Stephen Bernard (1792-1872)

Originaire de La Rochelle où il passa sa jeunesse avant d'entrer dans la marine française, Stephen Bernard n'arriva aux États-Unis qu'en 1823. De La Rochelle il alla à Boston, s'arrêta un moment à la Nouvelle-Orléans, et s'établit, en 1848, à St-Martinville pour diriger un pensionnat. Après la guerre de Sécession, il s'installa à Shreveport où il enseigna pendant quelques années et d'où il envoyait de temps en temps ses poèmes aux revues néo-orléanaises telles que la *Renaissance louisianaise* et les *Comptes-rendus de l'Athénée louisianais*. Au crépuscule de sa vie, il retourna à la Nouvelle-Orléans, travaillant comme directeur d'une école privée pour garçons. Il y mourut en 1872. Pour Bernard, la poésie était plutôt un passe-temps qu'un métier ; il laissa une poignée de fables et de poèmes d'occasion qui témoignent d'une éloquence simple et gracieuse. Au lieu d'appartenir à une école littéraire, sa poésie reflète son désir de participer à la vie intellectuelle de la communauté francophone de la Louisiane.

Elizabeth C. LYLES.

Distribution septennale de la vie de l'homme

Les sept premiers printemps... cette aube de la vie
 D'une faible clarté d'innocence est suivie ;
 Mais l'homme à quatorze ans, dans son cœur virginal,
 Du feu des passions sent déjà le signal :
 À sa majorité, vingt-et-un ans le même ;
 Mais ce n'est qu'à vingt-huit que sa force est certaine :
 Jusqu'à trente-cinq, le feu de l'âge heureux
 Pétille et se consume en désirs furieux :
 Quand vient quarante-deux, cet âge à l'œil limpide,
 Que la sagesse éclaire et que l'intérêt guide ;
 Et puis quarante-neuf, qui doublant son ardeur,
 Et de crainte et d'espoir fait palpiter son cœur :
 Mais à cinquante-six, froide raison commence,
 Pesant passé, futur, dans la même balance ;
 Puis vient soixante-trois, qui détend les ressorts
 De son esprit malingre et de son faible corps...
 L'homme, à soixante-dix, jette un œil sur la route ;
 De fatigue, il s'arrête : il tremble, il pense, il doute...
 Et voudrait qu'un bon ange, en lui tendant la main,
 Vint l'aider, sur le champ, à sortir du chemin !...

Émilie Evershed (1800-1879)

Fille d'un professeur, Émilie Gabrielle Poullant de Gelbois vit le jour à Nantes en 1800. En 1817, elle épousa un Louisianais, Jean Louis Pierre Guesdon à Tours et bientôt le jeune couple quitta la France afin de s'établir à la Nouvelle-Orléans où elle donna naissance, le 9 avril 1818, à sa première fille, Émiliana. Abandonnée par son mari, à l'âge de 21 ans, elle épousa un professeur anglais, Thomas Evershed. Trois mois après la naissance de leur deuxième enfant, le 4 juillet 1824, M. Evershed mourut de la fièvre jaune. Sans mari ni argent, elle fit tout ce qui

était en son pouvoir pour élever ses enfants, enseignant le français, la musique, l'art, et d'autres langues. Plus tard, elle dirigea une pension.

Sa plume fut très influencée par les expériences qui troublèrent sa vie. Son roman en prose, *Églantine ou le secret*, et ses *Essais poétiques* furent publiés la même année, en 1843. Trois ans plus tard, elle signa ses *Esquisses poétiques*. « Le Laurier rose » fut publié le 1^{er} août 1847 dans la *Revue Louisianaise*. En 1850, Samuel Locke, le mari d'Émiliana, finança la dernière œuvre d'Émilie Evershed, *Une couronne blanche*, écrite sous forme de roman poétique. Ses poésies poivrèrent les journaux néo-orléanais pendant presque un demi siècle.

Dans le poème, « Le Laurier rose », Evershed se sert d'un vocabulaire fleuri et très descriptif. Si le lecteur, de nos jours trouve, que sa poésie manque parfois de vitalité, pendant sa vie, elle était tenue en haute estime par des écrivains sérieux tels que Victor Hugo qui, selon Tinker, gardait un exemplaire d'*Une couronne blanche* dans sa bibliothèque à Guernesey. Elle mourut le 18 janvier 1879.

Helen-Frances SANDERS.

Le Laurier rose

Le vent soufflait sous un ciel noir,
 Quand de ses souvenirs un soir
 Une vieille femme, qu'on pense
 De race indienne, me dit
 Que de loin dans sa souvenance
 Datait la légende qui suit :

« Quand la Louisiane espagnole,
 Sommeillait sous la brise molle ;
 Quand les souples forêts pliaient
 Sous les mille fleurs des lianes,
 Que les zéphyr au loin portaient
 Les fraîches senteurs des savanes ;

« Lorsque sous les bords escarpés
 Du fleuve géant, loin groupés
 On voyait légers, pleins de force
 Des Indiens, jeunes et vieux,
 Sur leurs légers canots d'écorce
 Glisser sur les flots onduleux ;

« Quand pointait parfois une voile,
 Les yeux sur cette blanche toile
 La demandaient à l'Océan,
 Dont alors il était avare.
 Chacun se rendait d'un élan
 Pour fêter l'événement rare.

« Quand la ville aux rares maisons,
 Dont on voyait les blancs pignons
 Parmi de verts et frais ombrages ;
 Et quand des fragments de tribus
 Alors pittoresques, sauvages,
 Dormaient sous ces arbres touffus ;

« Et lorsque de petites îles
 Sur le fleuve aux ondes tranquilles
 Flottaient en bouquets animés
 D'insectes aux ailes de gaze,
 Où des vers luisans enflammés
 Brillaient de reflets de topaze ;

« Et lorsque les Opelousas,
 Ainsi que les Attakapas,
 Campagnes aux vastes prairies,
 N'offraient en ces antiques temps,
 Sur leurs rives toutes fleuries,
 Que quelques rares habitans,

« Un petit lac en miniature
 S'offrait au sein de la verdure :
 On le nommait Catahoulou.
 Ses bords aux fleurs toutes vermeilles

Encadraient ce joli bijou
Comme autant de fraîches corbeilles.

« Près de la ville de Saint-Martin
Et près d'un tortueux chemin
Peut-être le voit-on encore ;
Pays aux fleurs, aux magnolias,
Que le brillant soleil colore.
Là vivaient lors de fiers Chactas.

« Et lorsque la foi primitive,
Là, des chrétiens était naïve,
Alors il s'élevait parfois
Une petite église
Dont le frêle clocher en bois
Laisait partout jouer la brise.

« Et lorsqu'on prenait le pays
Des pauvres parias, jadis ;
Près de ce lac, une famille
Chérissant le nom espagnol
Élevait une jeune fille
Née indienne sur ce sol ;

« Mais elle savait que son père
Était blanc, car sa pauvre mère
Parlait à chaque instant du jour,
Dans ses tristesses, dans ses larmes,
De cet homme, son seul amour,
Brave soldat mort sous les armes.

« Aïta, c'est là qu'il rêvait,
Auprès des fleurs qu'il cultivait.
Regarde bien ce laurier rose ;
Sous son ombre il te caressait ;
Te préférant à toute chose,
Et sous ses baisers te berçait !
« Et dans son sonore langage

Au bord du lac, sur le rivage,
 Ce beau laurier était le lieu
 Où, dès qu'allait poindre l'aurore,
 Chaque jour il priait son Dieu,
 Voulant aussi que je l'adore.

« Mais nos lois, pauvres Indiens,
 Défendent le Dieu des chrétiens,
 Hélas ! quand dans sa foi brûlante,
 Comme un rayon qui respandit,
 Son front brillait – j'étais tremblante,
 Et priais notre Grand Esprit !

« Je conjurais les regards sombres,
 Craignant des noirs esprits, les ombres
 De s'éloigner de lui, de toi ;
 Quand sur cette terre indienne,
 Vers cette croix, sa vive foi,
 Voulait te faire une chrétienne.

« Mon Aïta, ne dors jamais
 Sous ce laurier rose, si frais ;
 On dit qu'il donne la folie
 Par des songes trop décevans ;
 N'y reste jamais assoupie
 Te laissant bercer par les vents.

« Parfois je m'y suis reposée,
 Quand la terre était embrasée,
 Vers le lac, je croyais te voir
 Comme une ombre froide et livide,
 T'agitant dans le désespoir,
 Ta voix s'éteignant dans le vide !

« Mon Aïta, crois-en ma voix,
 Évite avec soin cette croix
 Où je te vois comme affaissée...
 Car notre tribu te verrait,

Dans l'orgueil de sa foi blessée,
Peut-être elle nous trahirait. »

Aïta, la perle indienne,
Belle, indifférente, un peu vaine,
Sans rien entendre alors disait
Tout bas, son unique prière
Que l'écho parfois redisait,
Mêlée au doux nom de son père.

D'un pied léger, vers le matin,
Au village de Saint-Martin,
Du fond d'une petite église
Que des chants sacrés remplissaient,
Aïta se montrait surprise
Aux yeux des chrétiennes qui passaient.

« La perle indienne est bien belle,
Mais on la dit bien cruelle »,
Allaient disant les jeunes gens :
Sans rien entendre, la pauvrete
Disait dans son cœur les saints chants,
Pour emporter dans sa retraite.

De retour, la fleur du désert,
Était insensible au concert
De cette nature sauvage ;
Et son cœur sous une autre loi,
Caressait dans l'air une image...
Qu'embellissait encor sa foi.

Un soir, elle s'était assise
Devant la porte de l'église ;
Quand, dans ses plus blancs vêtements,
Apparaît un jeune et beau prêtre :
Aïta, de ses bras tremblants,
Voudrait retenir ce bel être !

Quand alors un calme regard
 Tombe sur elle, par hasard,
 Et soudain comme un trait qui vole,
 Ce regard pénètre son cœur,
 Doux, comme la voix qui console,
 Parlant bas, d'un futur bonheur !

Aïta, toute à son pensée,
 Emporte, en son âme oppressée
 L'image et le regard serein...
 Puis au désert, sa voix tremblante
 L'appelle, et sur la croix soudain
 Pose en pleurs sa tête charmante !

L'ignorante enfant des déserts,
 Ne prévoyait point les revers
 Qu'elle accumulait sur sa tête :
 Car, vers cette croix, Hidelgo,
 Entendant comme un chant de fête,
 De prière, dit par l'écho ;

Hidelgo, le sombre sauvage,
 D'Aïta reconnaît l'image
 Que le beau lac lui réfléchit !
 Il l'aimait ! – et sa main perfide
 En évoquant le Grand Esprit,
 Agitait son fer homicide.

Aïta pressait sur son cœur
 Sans voir le sauvage, la fleur
 À l'autel de la vierge, prise :
 « Ô fleur cueillie un jour, par lui !
 Puisse ici t'effleurant la brise
 Lui porter mes pleurs, mon ennui !...

« Et puisse aussi, mon brave père,
 Qui m'apprit ma seule prière,
 M'inspirer si ma vive foi,
 Doit un jour me faire connaître

De ce chrétien, et si je doi
Rendre sensible ce bel être ! »

Sa voix gémissante à l'écho
Torturait le cœur d'Hidalgo
Qui, tout plein de sa fureur sombre
Faisant de son crime un devoir
Quand le désert s'emplissait d'ombre
S'avavançait doucement le soir...

Le *laurier rose*, dès l'aurore,
Montrait sans vie, et belle encore
Aïta, l'enfant des déserts,
Sur la croix, où sa jeune tête
Penchait vers le lac aux flots verts,
Comme la fleur sous la tempête !

Alexandre Barde (1811?-1863)

Alexandre Barde naquit vers 1811, en France où, jeune homme, il exerça le métier de journaliste à Paris. Contraint de s'exiler à cause de son activisme républicain, Barde n'arriva à la Nouvelle-Orléans qu'en 1842, année où la fièvre jaune dévasta la ville. Forcé par ce fléau à quitter la ville, le journaliste se déplaça à St-Martinville en 1844. De retour à la Nouvelle-Orléans en 1845 il commença à publier de nombreux articles, poèmes et feuilletons dans les journaux principaux de la ville : *Le Courrier de la Louisiane*, *La Revue Louisianaise*, et *Le Meschacébé*, signant du pseudonyme Flavien de las Duêmes les romans feuilletons « Deux Duels... pour rire », « Entre onze heures et minuit », « Un suicide à la Fausse Rivière » et « À bord du K... ». En 1847, Barde devint directeur du *Créole* et, la même année, acheta un deuxième journal à Marksville dans la paroisse des Avoyelles : *Le Villageois*. Malheureusement le journal ne prospéra pas. En 1861, Barde écrivit son *Histoire des Comités de Vigilance aux Attakapas*,

œuvre qualifiée à l'époque d'*explosive*, puisqu'il y expose les actes et les gestes peu honnêtes de plusieurs familles louisianaises importantes.

En Louisiane il fut considéré comme un poète important, et les journaux de son pays adoptif continuèrent à publier ses poésies longtemps après sa mort. La mort, la guerre, les malheurs sur terre résonnent à travers sa poésie, créant ainsi un portrait réaliste du quotidien souvent difficile des Louisianais de cette époque.

Alexandre Barde mourut à Moreauville en novembre 1863.

Stuart W. MCMAHEN.

Les Morts

À Madame B.G.

Comme on en voit dans les danses macabres,
Des spectres bleus passaient le casque au front ;
Leurs doigts sanglants creusaient avec leurs sabres
Dans notre Sud un tombeau bien profond.
Ils préparaient la couche funéraire
À nos fils morts au milieu des éclairs.
Là dormiront les os blancs de ton père...
Hélas ! les cieux redeviendront-ils clairs ?

Lorsque la Mort le couvrit de son voile,
Ce fut pour toi, blonde sœur d'Ariel,
Ce qu'eût été le coucher d'une étoile
Qui se serait éteinte dans ton ciel.
Lorsqu'il tomba, foudroyé sur sa route,
Aïeule, mère et sœurs, fronts doux et chers,
En expirant, il vous baisa sans doute...
Hélas, les cieux redeviendront-ils clairs ?

Cette terre où tant de lèvres closes
Ne sentent plus le souffle boréal,
Avril conduit à la Fête des Roses
Toutes les fleurs, filles de Floréal.

Fleurs qui brodez les tombes isolées,
 Aux saints martyrs, sous les frais tertres verts,
 Parlez des sœurs, des mères désolées !
 Hélas ! les cieus redeviendront-ils clairs ?

Sous l'ouragan des boulets et des balles,
 Que de héros non acclamés encor
 Se sont couchés dans nos plaines fatales,
 Comme les blés au vent de Messidor.
 Ô doux pays ! aux flots de tes grands fleuves
 Mêle tes pleurs... tes pleurs les plus amers,
 Et ceint ton front du long voile des veuves !
 Hélas, les cieus redeviendront-ils clairs ?

Si sur ce sol où des souffles barbares
 Ont tant éteint de splendides flambeaux,
 Dieu s'écriait : « Levez-vous, ô Lazares,
 « Sortez vivants du fond de vos tombeaux ! »
 Nos morts aimés lui répondraient peut-être :
 « La terre est rouge et saigne sous ses fers :
 « Serait-ce, hélas ! un bienfait de renaître
 « Tant que les cieus ne seront pas plus clairs ? »

La Fièvre jaune

I

Quand le bourreau paraît avec sa faux qui tue,
 En voyant à ses pieds une tête abattue,
 Un corps vivant encor, se tordre pantelant,
 La foule passe et dit : « Œil pour œil, dent pour dent !
 « C'était un assassin – et la sainte Justice
 « À qui prit une vie inflige le supplice. »
 Et puis se dispersant aux quatre vents du ciel,
 Ceux qui, chaîne vivante, entouraient ton autel,
 Ô Justice ! s'en vont où le cœur les appelle ;
 Les uns vont se brûler aux yeux de quelque belle ;

Ceux que l'amour de l'or a mordus, comme un ver
 Mord le cœur d'une fleur, jettent au tapis vert
 Sterling frappés à Londres, aigles aux reflets fauves ;
 Les autres vont salir le satin des alcôves,
 Et l'ouvrier pensif, aux bras forts et nerveux,
 L'émotion au cœur, la sueur aux cheveux,
 Raconte à son foyer, où la frayeur est grande,
 Le drame du matin qui deviendra légende.

C'était un assassin. Le sanglant couperet
 A fauché cette tête en vertu d'un arrêt.
 Se glissant dans la nuit ainsi qu'une couleuvre,
 Il avait *supprimé* ce passant – ce chef-d'œuvre
 De Dieu – cet inconnu pacifique et vermeil
 Qui ne lui volait pas même un peu de soleil.
 Avant que son couteau fût lavé dans le fleuve,
 Il avait rencontré les sbires de la veuve ;
 Et le bravo saisi par le bras justicier
 A présenté sa tête au triangle d'acier.
 Oh ! ce bandit, il fut méchant ! il fut féroce !
 Qu'il soit maudit ! maudit jusqu'au fond de sa fosse,
 Et que le passant voie, autour de son tombeau,
 Son spectre se tordant sous la main du bourreau !
 Que l'enfer entrouvrant la porte que vit Dante,
 Le jette vif encore dans la chaudière ardente !
 Qu'il y grince des dents, noir, horrible, hideux !
 C'était un assassin ! un scélérat !

II

Mais eux !

Tous ces beaux jeunes gens qui portaient sur la face
 Ce bistre italien qu'aucun soleil n'efface,
 Ce bistre des pays où croit l'orange d'or ;
 Et les bruns descendants du Cid Campéador
 Qui, nouveaux Boabdiles, aux échos de la ville
 Murmuraient vos doux noms, ô Grenade et Séville !
 Et mes frères de France où règne un nom déteint,
 Où jadis, Liberté, ton culte trois fois saint,

Ouvrant l'ère nouvelle aux grandes épopées,
 Fit jaillir au soleil des millions d'épées
 Et lançant dans le ciel l'hymne des Marseillais,
 Écrivit une histoire aux magiques feuillets ;
 Ceux qui t'aiment toujours et te nomment auguste,
 France, mère sacrée au bras toujours robuste,
 Toi qui saisis un jour, dans tes jeux de lion,
 Le monde – et le jetas à ton Napoléon !
 Et ceux dont le berceau fut fouetté par la neige,
 Et l'Anglais aux yeux bleus que son île protège,
 Cette île que Byron, en vers étincelants,
 Nommaît un lac d'azur peuplé de cygnes blancs !
 Toute cette beauté ! cette fleur ! cette sève !
 Et tous ces avenir, encore ébauche et rêve !
 Tous ces enfants ouvrant leurs ailes au ciel bleu,
 Pour les tuer ainsi, qu'avaient-ils fait, mon Dieu ?

III

Et ces adolescents livrés au minotaure,
 Grenades s'entrouvrant à leur première aurore,
 Lèvres pleines de chants, cœurs débordant d'amour,
 Lis nés de l'aube, et morts avant la fin du jour !
 Et toutes ces beautés aux dures chairs de neige,
 Vierges de Raphaël et vierges du Corrège,
 Ces anges espagnols souples comme un bouleau,
 Tant auréolisés par le vieux Murillo,
 Et les sœurs de Mignon, aux chairs marmoréennes,
 Roses comme le sang qui coule dans leurs veines,
 Belles à damner Faust, à convertir Satan,
 Qu'ont-elles fait, mon Dieu ! pour leur dire : « Va-t-en !
 « Va-t-en, ange de chair, fait de pâte divine,
 « Va, fille de Florence, ou brune contadine,
 « Dont les aïeux couchés au sépulcre profond,
 « Ont coudoyé Virgile ou Tacite... ou Néron !
 « Allez, les miss de lait de New-York et de Londres !
 « Pareilles aux métaux qu'un volcan ferait fondre
 « Et qui mettrait en bloc dans la flamme-élément
 « Le platine, le strass, l'or et le diamant,

« Allez filles de France, allez filles, étranges,
 « Riches, comme Cora – pures comme les anges, –
 « Fières comme Judith, – ou comme le démon
 « Aux phosphoriques yeux illuminant le front !
 « Vous qui, dans les salons, rayonnantes et belles,
 « Courbiez les hommes forts comme des roseaux frêles,
 « Ô vous, qui dans ce siècle où tout va chancelant,
 « Rien qu'en levant en l'air vos doigts de marbre blanc,
 « Pourriez rouvrir encor notre fournaise antique
 « Et marier la France avec la République,
 « Allez, strass, diamant, dans le même charnier,
 « Attendre le clairon du Jugement dernier. »

IV

Ô crachats de la Mort ! ô sombres ironies !
 Lorsque sur tant de lits planaient tant d'agonies,
 Ces mourants condamnés, marqués du sceau fatal,
 Sans doute ils auront vu le village natal,
 Dessiner dans le ciel, comme dans un mirage,
 La fontaine d'eau vive et la lande sauvage,
 Et l'église et sa cloche aux mondes étoilés
 Jetant ses angélus en carillons ailés,
 Et dans ce firmament où ruisselle la flamme,
 Quelque étoile prenant une forme de femme,
 De celle dont la lèvre, et les yeux et le front
 Avaient fait résonner leur cœur comme un clairon,
 Et dans l'heureux village, assise à sa fenêtre,
 La mère aux cheveux blancs qui souriait peut-être,
 Et rêvait que son fils reverrait le pays,
 Riche comme un sultan des *Mille et une Nuits* !
 Et comme ils adoraient la vision suprême,
 S'étant éteints, hélas ! en murmurant : Je t'aime !
 Ils auront béni Dieu, debout sur *l'autre seuil*,
 Qui leur avait masqué les clous de leur cercueil,
 Mes frères auront vu, sur leur couche isolée,
 Notre France passer dans l'ardente mêlée,
 Calme, fière, au milieu de ses fils combattants,
 Dans des bruits de clairons et de tambours battants ;

Elle allait, secouant des gerbes de tonnerres,
 Montrer à tous les yeux, dans les deux hémisphères,
 La Liberté, sa fille, ange toujours debout,
 Qui jaillit autrefois des éclairs du Dix-Août
 Et qui s'exile au ciel, sublime de tristesse,
 Quand un peuple se donne ainsi qu'une drôlesse...
 Et beaux comme Chénier, martyr de Thermidor,
 Ils sont morts, dans leur foi ! morts dans leur rêve d'or !

V

Chaude terre du Sud, que tant de soleil dore,
 Tombeau brodé de fleurs, pour que le Minotaure,
 Le monstre, de la Mort horrible pourvoyeur,
 Cesse de fatiguer les bras du fossoyeur,
 On implore la glace et l'hiver et la bise...
 La mort ! Ah ! c'est ailleurs un bravo de Venise,
 Un spadassin de Dieu dans le monde embusqué,
 Présent dans tous les lieux, invisible ou masqué,
 Qui poignarde impassible, et qui, sans qu'on le paie,
 Fait d'un homme un cadavre en ouvrant une plaie.

Mais l'horrible bravo, dur comme un diamant,
 N'égorgé pas en masse et marche lentement ;
 Il prend quelque Mignon d'une blancheur de cygne,
 Quelque artiste inspiré, ceint de pampre et de vigne,
 Qui tombe ivre de vers, d'amour, de liberté,
 Voyant Dieu s'affirmer dans un seul mot : *Beauté !*
 Un roi de quelque peuple, à la bride rebelle,
 Qui meurt, non de l'exil... mais de mort naturelle...
 Ou bien quelque vieillard, branlant à tous les vents,
 Oublié par la tombe au milieu des vivants !...
 Mais, ici le bravo fait du luxe – il massacre
 Comme feu Charles-Neuf, ceux que la gloire sacre,
 La jeune fille en fleurs, le vieillard, l'homme fort,
 Et l'époux, et l'épouse aux chastes rêves d'or
 Dont les baisers – oiseaux prenant déjà des ailes –
 Appelaient une enfant pendue à ses mamelles,
 Il prend le sang de tous et le verse en un bain

Comme dans sa Caprée un empereur romain ;
 Et quand il s'est repu de chair et qu'il est ivre,
 Torpe comme un boa, mais non lassé de vivre,
 Pour renaître, il descend à la tombe, – et s'endort
 Aux premiers vents glacés venus du pôle nord.

VI

Oh ! Si je gouvernais les sphères éternelles,
 Sur toi, pays aimé, j'aurais ouvert mes ailes,
 Et je t'aurais caché si bien à tous les yeux,
 Que nul de ces fléaux qui parcourent les cieus,
 Pareils aux noirs vautours s'abattant sur les havres,
 N'aurait pu faire ici sa moisson de cadavres ;
 Et que, nos morts, broyés par l'ouragan de feu,
 Verraient encor le ciel et le soleil de Dieu.
 Et toi, Vermillonville, ô bourgade vermeille !
 Qui débordais de fleurs ainsi qu'une corbeille,
 Toi qui sur tes maisons, si bruyantes le soir,
 Vis le monstre passer, traçant un signe noir,
 Et dans le champ qui boit tant de larmes sacrées,
 Vis tant de morts passer en files éplorées ;
 Toi qui vis mes amis combattre le fléau,
 Sauver tant de martyrs dévoués au tombeau,
 – Plus grands que les vainqueurs qui rougissent le globe –
Assistés d'une sœur dont je baise la robe,
 Toi qui gardes parmi tant de fronts abattus
 Toutes les amitiés et toutes les vertus ;
 Toi, dernier souvenir de mes fleurs disparues,
 Frais comme les lilas qui parfument tes rues,
 Oh ! Je t'aurais caché si bien que, quelque soir,
 Le Fléau sur ton ciel eût passé sans te voir.

Le 21 déc. 1867.

Réponse

Le soir, lorsqu'un palais visité par l'ivresse,
 Étoile de flambeaux la salle d'un festin,
 Et qu'un beau cavalier rayonnant de jeunesse,
 Jure, le front penché sur sa coupe de vin,
 L'œil vitreux, le cœur vide et des fleurs sur la tête,
 Qu'importe que, jetant sa couronne de fête,
 Un convive pâlisse à l'heure du dessert ;
 Que, sentant l'amertume à sa lèvre rougie,
 Il jette aux lambris d'or la coupe de l'orgie
 Pour se traîner dans le désert ?

Qu'importe qu'un soldat, méditant sous sa tente,
 Comme le moissonneur, debout avant le jour,
 Sous un mal inconnu baisse sa tête ardente
 Et ne réponde pas à l'appel du tambour ?
 Qu'importe qu'amoureux du flot clair des fontaines
 Et des vagues concerts qui chantent dans les plaines,
 Un voyageur s'en aille un bâton à la main,
 Et qu'un soleil d'été lui brûlant les épaules,
 Épuisé par la fièvre, il tombe sous les saules
 Qui font de l'ombre à son chemin ?

Qu'importe ?... car passant au galop dans l'arène,
 Plus d'un Samaritain, plus d'un pâle Judas
 Dit en heurtant du pied cette victime humaine :
 Encor une, Seigneur, que je ne connais pas !
 Judas passe... et maudit, le feu dans la poitrine,
 Voyant à l'horizon le soleil qui se décline,
 Le voyageur se lève... un rayon le conduit
 Au désert où la vie est calme comme un rêve,
 Où le sommeil est doux la nuit.

Là, comme dans un port, guidant sa voile errante,
 Il s'endort doucement à l'ombre d'un foyer ;
 Et des cieux entrouverts une voix consolante
 Se penche sur sa couche et lui dit d'oublier.

Car, n'est-ce pas, ami, que le monde est un antre,
 Que les rois d'Occident ont du sang jusqu'au ventre,
 Que l'homme porte au cœur un livide concert,
 Que la vie est hélas ! une amère ironie,
 Et que, s'il est au ciel une étoile bénie,
 Elle ne brille qu'au désert ?...

Le désert ! c'est le lieu profond, infranchissable,
 Où mille bruits divers tressaillent à la fois,
 Où toute brise chante en passant sur le sable,
 Où la nature parle avec toutes ses voix.
 Le désert ! c'est le ciel radieux et sans voiles,
 La tribune où l'on parle aux soleils, aux étoiles,
 L'asile où, retrouvant les jalons du passé,
 Le poète revoit, aux heures de tristesse,
 Le rameau du bonheur où percha sa jeunesse,
 Et que l'orage a renversé.

Là, quand devant Dieu seul, ami, je me recueille,
 Le soir, lorsque je rêve et que j'entends souvent
 Les chansons du moqueur éclater sous la feuille,
 Et la forêt bruire au murmure du vent ;
 Au milieu de ce bruit de feuilles remuées,
 Je regarde, et mon œil cherche dans les nuées
 L'étincelant reflet de quelque embrasement ;
 Au lieu de doux repos j'invoque la tempête,
 La tempête sauvage... et je n'ai sur ma tête
 Que silence et recueillement.

Non, je ne dresse pas un autel, dans mon âme,
 À cette paix profonde, à ces bruits sans échos :
 Mon cœur ne vibre point dans un sein blanc de femme
 Et mon bonheur, à moi, n'est point dans le repos.
 Eh ! qui pourrait dormir quand le tonnerre gronde,
 Lorsque l'ange du mal qui pèse sur le monde
 Fouette les nations de sa verge de fer,
 Lorsqu'on entend partout des plaintes inconnues,
 Et que, tous nous cherchons, en regardant les nues,
 Si Dieu descend dans un éclair ?

Oh ! l'on pouvait dormir avant ces jours de fièvre
 Où nos mâles ayeux, indignés et debout,
 Le mousquet à la main, et la rage à la lèvre,
 Coururent en chantant à l'assaut du dix Août !!
 Avant ces jours sanglants toute voix de poète,
 Résonnant au milieu d'une éternelle fête,
 Pouvait chanter la femme au teint blanc et vermeil,
 Les longs baisers d'amour, brûlant comme une flamme
 Et les regards ardents qui vont de l'âme à l'âme
 Comme les aigles au soleil !

Mais nous, jeunes lutteurs, nés d'une race sainte,
 Nous qui fûmes créés dans des jours de courroux,
 Qui, devant les feuillets de notre histoire éteinte,
 Comme devant l'autel, plions les deux genoux,
 Nous marchons soucieux, attendant que la guerre
 Fasse revoir encor aux peuples de la terre
 Une aurore écarlate, effroi de nos vieillards ;
 Car nos cœurs, tout gonflés de force et de jeunesse,
 Ont un amour ardent pour la grande déesse
 Qu'adorèrent les Montagnards.

Oh ! va, pour l'honorer, pour être digne d'elle,
 Il faut prendre sa part des luttes d'ici bas ;
 Il faut mettre une main dans sa main fraternelle
 Et suivre sa bannière au milieu des combats.
 Il faut, quand pour briser les anneaux de leur chaîne
 Les christs républicains descendent dans l'arène,
 Qu'un poète au cœur chaud les suive au premier rang,
 Et qu'il jette, en criant, dans ses strophes ailées,
 Les tocsins éclatant en sonores volées,
 Sur des villes rouges de sang.

Quand dans mes rêves d'or je vois la sainte fille,
 Et que je dis bien bas le nom de Liberté,
 Oh ! je suis fier alors comme un grand de Castille
 Et je porte en riant ma noble pauvreté !
 Et puis, lorsque tes chants pleins de notes divines,
 Sur mon rude chemin où croissent tant d'épines,

Volent, sylphes légers, dans le vague des cieux,
 Mon cœur, en écoutant leur lointaine allégresse,
 Me dit : c'est un ami dont la main te caresse
 Avec des vers harmonieux !

Charles Testut (1819-1892)

Charles Testut, journaliste, militant socialiste, écrivain poète rédigeant principalement en prose, était l'un des hommes les plus talentueux de Louisiane pendant le XIX^e siècle. En tant que médium et guérisseur, il était aussi adepte et pratiquant du spiritisme.

Testut naquit en France en 1819 et quitta son pays avant son vingtième anniversaire. Bien qu'il soit parti d'Europe à un jeune âge, ses actions et ses idées furent influencées par l'esprit français. Quand il arriva à New York en novembre 1839, il travailla à la publication d'un journal *L'Indicateur*. Le journal fut de courte durée, mais Testut en tira sa première expérience journalistique, et découvrit son amour pour l'écriture.

De New York il passa en Guadeloupe mais perdit sa fortune estimée à 85 000 francs dans le tremblement de terre qui dévasta la majorité de l'île. En 1843 il arriva avec sa famille à la Nouvelle-Orléans à bord du navire guadeloupéen, *le Schems*, afin de commencer une nouvelle vie. En quelques années il rebâtit sa fortune grâce à son rapide succès dans les affaires.

Il fonda plusieurs journaux, et écrivit quatre livres pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans. En 1849, Testut travailla à l'édition d'un album littéraire intitulé *Veillées Louisianaises*, composé de deux volumes, et contenant des romans sur des sujets louisianais. L'année suivante, il publia ses *Portraits littéraires*, dans lequel il examina la production littéraire de ses contemporains. De 1849 à 1851, période productive de sa vie, il écrit *Les Échos* et *Fleurs d'été*, œuvres poétiques. Toutes ses créations lui permirent de véhiculer ses convictions d'égalité et de justice sociale.

Son travail fut très influencé par le Romantisme, populaire en France à cette époque. Aussi ses expériences spirituelles ajoutèrent-elles à sa créativité une forte conviction religieuse quand le « spiritualisme », mouvement religieux et charismatique, commença à devenir populaire à la Nouvelle-Orléans vers 1854. La même année il publia ses *Manifestations spirituelles*, comptes-rendus des communications qu'il avait en tant que médium avec les esprits d'hommes célèbres.

Le sommet de sa carrière fut atteint en 1858 à New-York, quand il renouvela son style littéraire en écrivant *Le Vieux Salomon*, roman antiesclavagiste, que beaucoup considèrent comme étant plus émouvant et plus impressionnant que l'*Uncle Tom's Cabin* de Harriett Beacher Stowe. Craignant des réactions violentes de la part des blancs du Sud, Testut ne le publia qu'en 1871, six années après que l'esclavage fut aboli aux États-Unis. Il est possible qu'il fût contraint de quitter la Louisiane avec sa famille à cause de ses fortes idées politiques.

En 1871, il repartit pour la Nouvelle-Orléans, où il passa le reste de sa vie. En avril, Testut fonda un journal appelé *L'Équité* qui se proclama « journal du progrès universel ». L'hebdomadaire ne dura que neuf mois, à cause des opinions socialistes considérées scandaleuses qui caractérisaient les penseurs libéraux. *L'Équité* imprima *Le Vieux Salomon* de Testut, les comptes-rendus de la Commune de Paris, et des lettres de ses contemporains, tels que Victor Hugo, Louis Blanc et Karl Marx. Les idées socialistes et anti-*Jim Crow* de ses romans et de ses poésies étant extrêmement choquantes à la majorité de ses lecteurs et à l'Église catholique de la Nouvelle-Orléans, la mort de *L'Équité* était inévitable.

Vers la fin de sa vie il s'essaya encore au journalisme avec très peu de succès. En 1890, par exemple, l'éditeur des *Comptes-rendus de l'Athénée louisianais* rejeta un article de Testut en disant que ce qu'il avait proposé était « une œuvre sénile qui manquait de cohésion ».

Testut inventa également une machine utilisant de fortes lumières brillantes précédant la découverte des rayons X et aurait pu révolutionner le monde de la médecine. Malheureusement, il ne persévéra pas et son invention ne fut jamais reconnue. Testut

mourut pauvre, dépressif et seul en 1892 dans une petite chambre de la Nouvelle-Orléans.

Billy PRITCHARD.

Le Convoi du pauvre

À M. Émile Ribereau

Le jour s'éteint, et l'eau tombe glacée ;
 Le char des morts marche silencieux ;
 Tout paraît sombre, et la foule pressée
 Passe rapidement en détournant les yeux...

Quel est celui qui s'en va solitaire,
 Dans la charrette aux lugubres couleurs ?
 Quel est son nom ? C'est quelque prolétaire
 Dont l'Éternel a fini les douleurs...

Il a passé sans que jamais la foule
 Ait seulement su s'il avait un nom...
 Dans le désert ainsi passe et s'écoule
 Le filet d'eau modeste et sans renom...

Le voyageur s'est rafraîchi peut-être
 À cette source errante, au fond des bois ;
 Mais pourrait-il encor la reconnaître
 S'il la voyait une seconde fois ?

Ô pauvre ! va... l'Éternelle Justice
 Sait mieux que nous le pourquoi d'ici-bas...
 La vie est courte et court le sacrifice ;
 Le monde est vil ; ne le regrette pas !

Ah ! si tes yeux avaient une étincelle
 Qui pût encor regarder un moment,
 Tu sourirais : car un ami fidèle
 Derrière toi s'avance tristement...

Ton pauvre chien ! l'enfant de ta misère,
La tête basse et les yeux abattus,
Malgré le froid, à ta halte dernière
Te suit encor, quand déjà tu n'es plus !

Quand tu seras dans la fosse commune,
Non loin de là, faible il se couchera ;
Et puis bientôt quelque corbeau nocturne
Sur ses débris sanglants se perchera !

La Langue française en Louisiane

Ne laissons pas mourir, dans notre Louisiane,
Cette langue de la clarté
Universelle un jour, – qui, légère ou sultane,
Chante si bien la liberté !

Car elle est le tocsin des peuples qu'on opprime ;
De la science le flambeau ;
La patrie en danger, elle tonne, sublime,
Avec Danton et Mirabeau !

Elle entr'ouvre les cieux aux chants de Lamartine,
Sur nos revers répand des fleurs,
Et verse dans nos cœurs la promesse divine
D'un séjour qui n'a pas de pleurs...

Douce lyre d'amour, mâle clairon de guerre,
Austère apôtre du devoir,
Ses accents, tour à tour, roulent comme un tonnerre
Ou caressent comme un espoir...

Verbe sacré de nos familles,
Elle chante aux petits enfants,
Dit l'amour pur aux jeunes filles,
Offre aux vieillards des soins touchants !
En nos foyers qu'elle réside,

Et que sa morale préside
 Aux tendres contrats de nos cœurs...
 Aimons notre vaillante mère.
 Écoutons sa voix, même austère,
 Qui ne veut qu'honnêtes bonheurs !

Conservons la langue immortelle,
 Charme des cœurs, des sens, des yeux,
 Qui, toujours claire et toujours belle,
 Parle à la terre et chante aux cieux !
 Luttons, luttons pour qu'elle vive
 Sur cette chère et noble rive
 Où nos pères ont travaillé...
 Défendons, défendons encore
 L'idiome doux et sonore
 Que leurs lèvres ont bégayé !

Legs sacré de la vieille France,
 Tu fus le chant de nos berceaux ;
 Soit le but de notre espérance,
 Et parle encor sur nos tombeaux !
 Que ta beauté, ton harmonie,
 Que ton universel génie,
 Régnant un jour sur l'univers,
 Répandent la paix en ce monde...
 Et dans la mer la plus profonde
 À jamais engouffrent nos fers !

Le 25 mars 1876.

À M. A. Barde

Poète, à nos pauvres rivages
 As-tu dit adieu sans retour ;
 As-tu vers de riants bocages
 Porté tes pénates d'un jour ?
 Vas-tu, dans l'ombre et le silence,

Écouter la molle cadence
Des longs échos mystérieux ;
Vas-tu rêver, quand le jour tombe,
Au secret profond d'une tombe,
Au secret consolant des cieux !...

Vas-tu, vers les cités bruyantes,
Dans les orchestres des plaisirs,
Noyer aux notes scintillantes
Les rêves de tes doux loisirs ?
Vas-tu, voyageur intrépide,
Des feux de la zone torride,
Affronter les glaces des mers...
Vas-tu chercher de rive en rive
Le but unique où tout arrive,
Et des cités et des déserts !..

Lutteur à la puissante haleine,
LaisSES-tu déjà le champ-clos ;
Après les rixes de l'arène,
Cherches-tu les dangers des flots ?...
Vas-tu sous des ciels plus prospères,
Las des politiques chimères,
Oublier tes chants de vainqueur,
Et chercher à tes rêveries
Des pentes vertes et fleuries,
Des échos plus doux à ton cœur ?

Es-tu fatigué des tempêtes
Que font gronder tous les partis,
Et de ces insultantes fêtes
Aux grands noms de l'urne sortis ?
Es-tu las de tous ces outrages,
De ces haines et de ces rages
Qui viennent rider tant de fronts,
Lorsque la faveur populaire
A jeté son *oui* tutélaire
Au milieu de cris et d'affronts !...

Ou bien, le vent de l'infortune
 Comme moi, t'a-t-il exilé ;
 Du malheur la voix importune
 Loin de nous t'a-t-elle appelé ?...
 Cherches-tu, mon pauvre poète,
 Un plus doux abri pour ta tête,
 Pour ton cœur un plus doux repos ;
 Comme l'esquif après l'orage
 Cherche dans l'anse du rivage
 Une place à l'abri des flots ?...

Va ! laisse reposer ta lyre
 À la source ombreuse des bois ;
 Laisse tomber tout ce délire
 Dont tu t'enivras tant de fois.
 Dans le silence tout s'épure ;
 Ta voix nous reviendra plus pure
 Et tes chants plus harmonieux !...
 Noble enfant de la poésie,
 Tu nous donneras l'ambroisie ;
 Ton vol sera plus près des cieux !...

Et si le malheur t'accompagne,
 À chaque détour du chemin,
 Poète, une douce compagne
 Sera là pour prendre ta main !
 Tu le sais, elle est toujours belle,
 L'amour en ses yeux étincelle
 Comme une douce volupté...
 C'est une sœur, c'est une mère ;
 Sa voix n'est pas une chimère ;
 Son nom dans nos cœurs est porté !

Quand ses chants en douce rosée
 Viennent tomber sur notre cœur,
 Dans notre pauvre âme brisée
 Se glisse un rayon de bonheur ;
 Le chagrin fuit et l'espérance
 Plus radieuse se balance,

Comme l'étoile au front des cieux ;
 Nos regards quittent cette terre
 Vaste égout de toute misère
 Où toujours des pleurs sont aux yeux !...

Poésie ! oh ! ton nom magique
 Est un rayon qui vient de Dieu ;
 C'est une céleste musique,
 C'est à la terre un doux adieu !...
 C'est le baume de nos souffrances,
 L'étoile de nos espérances
 Qui toujours brille à l'horizon...
 Toute autre joie est mensongère,
 Toute jouissance, passagère,
 Tout autre bonheur, un poison !

Qu'importe au poète qui chante
 Le bruit qui se fait sous ses pas ?
 Et les fracas de la tourmente,
 Son esprit ne les entend pas !...
 En vain les rages de l'envie
 Viennent se ruer sur sa vie
 Comme les flots sur le rocher ;
 En vain le malheur le déchire ;
 En vain la misère en délire
 Sur l'abîme va le pencher...

Comme l'arche, dans la tempête,
 Monte, monte au sommet des flots,
 Jette au vent l'onde de sa tête
 Et sa voix d'échos en échos ;
 Ainsi, dans ce monde d'orages,
 Le poète, au front des nuages
 Monte, sur l'aile des transports ;
 Son ange l'appelle : il s'élance,
 Radieux comme l'espérance,
 Et l'écho redit ses accords !...

Joseph Déjacque (1821-1864)

Joseph Déjacque était un penseur socialiste dont la carrière littéraire et radicale marqua la France et les États-Unis au XIX^e siècle. En tant que poète, il défendait la cause des pauvres et des gens sans voix, et ses écrits révolutionnaires soutenaient la lutte contre les gouvernements oppressifs.

Déjacque naquit en France en 1821, mais fut exilé à cause de sa participation aux émeutes de Paris en 1853. Il vagabonda entre Londres, Jersey, la Nouvelle-Orléans, et New York avant de rentrer en France où il mourut, fou et sans le sou en 1864.

Arrêté à Paris pour ses *Lazaréennes : fables et poésies sociales*, Déjacque réédita son recueil et le publia à la Nouvelle-Orléans en 1857. L'année suivante, il quitta la Louisiane, sachant qu'il y serait impossible de trouver une maison d'édition qui accepte d'imprimer son *Humanisphère : Utopie anarchique*. Bientôt, il s'installa à New York où il fonda le premier journal anarchiste et communiste des États-Unis : *Le Libertaire, Journal du Mouvement Social* et dans lequel il publia une lettre à P.-J. Proudhon, où il créa le mot « libertaire », tout en combattant les idées chauvines de Proudhon. *De l'Être humain mâle et femelle : Lettre à P.-J. Proudhon* montre la conviction de Déjacque que les femmes et les hommes sont égaux. Le féminisme n'était pas la seule cause radicale de Déjacque qui soutenait aussi la cause des prolétaires, refusant d'accepter l'esclavage des ouvriers et écrivant de nombreux articles abolitionnistes.

Bien que Déjacque restât peu de temps à la Nouvelle-Orléans, sa contribution au développement de la littérature louisianaise fut considérable. On peut distinguer son influence non pas parmi les Créoles blancs qui formaient les classes supérieures et dont la vie était relativement aisée, mais plutôt parmi les Créoles de couleur qui se préparaient pour la lutte afin de conquérir leurs droits sociaux et qui étaient en train de se créer une base intellectuelle et théorique qui soutiendrait leur cause.

L'Huître et la Perle

Fable

Loin de l'enivrement et l'éclat des fêtes,
 Au fond du livide Océan,
Une perle dormait à l'abri des tempêtes :
Une Huître et sa coquille étaient tout son roman.

 Que de femmes aussi, que de perles,
Dans la société, ce gouffre amer et sombre,
Et loin des purs rayons d'un amour libre et doux,
Sont captives au sein de l'immonde coquille
 Qu'on nomme la famille,
Et n'ont pour horizon qu'une huître, leur époux !

La Nouvelle-Orléans, janvier 1857.

Le Carancro et le Tireur à la cible

 Sur les bords du Mississipi,
Un fauve carancro se tenait accroupi,
Digérant à loisir un morceau de charogne.
 Un natif de la Gascogne,
Le fusil sur l'épaule, et coiffe de travers,
Cheminaut sur la rive en cherchant une cible.
Il aperçoit bientôt l'animal impossible,
L'ajuste, et vous lui troue avec du plomb les chairs.
 – Savez-vous bien, lui dit un Créole,
Que vous vous exposez à coucher en prison :
Les vautours sont ici rois en toute saison.
La police et la loi les traitent en idole.
 Ils ont le monopole

De voler à leur guise et de vivre en repus.
Étranger ! de quel droit leur tirez-vous dessus ?...

Tous les mauvais instincts sont gras du privilège
Qu'ils tiennent des gouvernements.
Dans la rue ou les *polls*, sur leur banc ou leur siège,
Combien de carancros la justice protège !
Combien de fauves garnements !...

La Nouvelle-Orléans, 1857.

Le Chasseur

Dans une forêt d'Amérique,
À travers les vieux troncs, les herbes, les roseaux,
Les lianes tressant leurs fantasques réseaux,
Les pins vêtus de mousse, indigène tunique ;
Les bayous, cours vaseux, flux de fétidité,
Les sols tremblants, tumeurs dont la croûte suppure.
Tous les goitreux aspects d'une agreste nature
Folle de sève et d'âpreté :
Enfin, un beau matin, par un soleil d'été,
Un chasseur poursuivait des oiseaux de passage
Mais tous, à son approche, avec un cri sauvage,
S'envolaient, et fuyaient loin des coups du chasseur.
C'est que notre héros (bâtard d'un saint Pasteur
Et naturel des grandes villes)
Élevé par son précepteur
Dans la crainte des Dieux ainsi que des reptiles,
Serpents et crocodiles,
À chacun de ses pas, sur ce terrain rugueux,
Frisonnait, des pieds à la tête,
D'irriter dans son trou quelque sinistre bête.
Aussi regardait-il plus à terre qu'aux cieux...
Il n'avait rien tué, bien qu'il eût en prodigue
Épuisé sa poudre et son plomb.
Errant à l'aventure et traînant le talon,

Perdu dans la pinière... accablé de fatigue,
Il se laisse à la fin tomber tout de son long,
 Implorant Dieu ! la sainte Vierge !
 Promettant à Marie un cierge
Si, par miracle, il peut retrouver son chemin...
Mais la Vierge fut sourde, et sourd fut Dieu, le Père,
C'en est fait du chasseur. Or, la Bible à la main,
Au pied d'un pacanier il mourut en prière.
Les vautours, les corbeaux en firent leur festin.
– Priez, dévots, priez pour le pauvre crétin...

Il eut pu se sauver, – moins lâche et moins stupide.
 En prenant le soleil pour guide !

Ainsi le Prolétaire, – infortuné chasseur,
Poursuivant ce gibier qu'on nomme le Bonheur,
Oiseau qui fuit l'outil de son aile farouche –
Est distrait de son but, et tremble à chaque pas
De provoquer du pied, lovés sous quelques souche,
Ces êtres venimeux, froids, gluants, au front bas,
Il trébuche en sa marche, et, – pris de lassitude,
Sans vivres, sans boussole, effrayé de son sort,
Égaré dans le monde, hostile solitude, –
Il cède au désespoir, perd sa droite attitude,
Et s'abandonne en proie aux ongles du *plus fort*...

Avec le cœur rempli d'un moins lâche égoïsme,
Et l'esprit moins tremblant devant l'Autorité,
Avec un peu de nerf et de lucidité
Il pourrait se tirer de son morne ilotisme
– N'a-t-il pas pour soleil l'ardent Socialisme !

La Nouvelle-Orléans, 1857.

Voile au vent !

Au delà du gouffre qui gronde
Loin de l'écume de nos mœurs,
L'esprit signale un Nouveau-Monde.
Le monde des libres penseurs...

Voile au vent ! fils de la pensée,
Marcheurs dont l'âme est le grément
Voile au vent, et flamme hissée !
– L'idéal... c'est le mouvement !

J'aime à contempler les étoiles,
En dépit des flots irrités.
J'aime à braver, sous toutes voiles,
Les vents, les électricités.

J'aime à voir briller l'utopie
Au-dessus des civilisés.
J'aime à heurter, frondeur impie,
Les éléments crétinisés.

J'aime à veiller, – spectre ou vigie, –
La nuit sur le gaillard-d'avant,
L'*écoute* dans la glauque orgie,
Et l'*amure* au plus près du vent.

Au bruit de la houle marine,
Au roulis parfois un peu dur,
J'aime du fond de ma cabine,
Rêver de soleil et d'azur.

Fi ! des calmes, faces muettes,
Masques des louches trahisons,
J'aime mieux les franches tempêtes
Illuminant les horizons.

Par les tempêtes ou les calmes
Quand le péril est sur le pont,

Honte à qui dédaigne les palmes
Que l'audace offre au cœur, au front !

Dévier de la droite ligne,
Mollir en face du danger,
Ou virer de bord, chose indigne...
L'esclave seul peut y songer !

Honte à qui cule, et prend, en *sage*,
Des ris aux huniers de son cœur :
Honte à qui fuit devant l'orage...
C'est à l'orage d'avoir peur !

Au delà du gouffre qui gronde,
Loin de l'écume des mœurs,
L'esprit signale un Nouveau-Monde,
Le monde des libres penseurs.

Voile au vent ! fils de la pensée,
Marcheurs dont l'âme est le grément
Voile au vent, et flamme hissée !
– L'idéal... c'est le mouvement.

La Nouvelle-Orléans, 1857.

François Tujague (1836-1896)

Né en 1836, François Tujague émigra de France en Louisiane en 1841. Écrivain prolifique, Tujague publia dans la plupart des journaux de langue française de son temps en Louisiane et aux États-Unis, y compris la *Renaissance Louisianaise*, les *Comptes rendus de l'Athénée louisianais*, l'*Estafette*, le *Meschacébé*, l'*Observateur louisianais*, le *Courrier des États-Unis*, et le plus ancien journal de la Nouvelle-Orléans, l'*Abeille de la Nouvelle-Orléans*. Tujague, en tant qu'écrivain, était aussi un défenseur important de la langue

française en Louisiane. Pendant de longues années, vice-président de l'Athénée louisianais, il suggéra de donner des médailles aux élèves des écoles où l'on enseignait le français. Dans son « Utilité des langues vivantes », Tujague réclama l'enseignement des langues, surtout le français pour les citoyens de la Louisiane. Dans ce pamphlet, il exprima sa foi en les Louisianais, disant :

Croire que dans un avenir plus ou moins rapproché, le français ne sera plus, en Louisiane, qu'un souvenir d'antan, c'est avoir, du bon sens des Louisianais, de leur esprit de prévoyance et de leur amour du progrès, une opinion erronée. C'est admettre que, seuls de tous les pères intelligents, ces hommes, cependant richement doués, sont encore à comprendre l'utilité pour leurs enfants, des langues vivantes, et particulièrement d'une idiome des plus répandus dans le monde. C'est supposer, enfin, qu'ils veulent de gaîté de cœur, rompre le dernier lien qui les rattache au beau pays de leurs ancêtres ; et cette hypothèse me paraît d'autant plus invraisemblable, que notre cause a pour elle le cœur des dames créoles et l'appui précieux de l'Athénée.

Défenseur constant des intérêts de l'ancienne colonie française et plus ancien membre de l'Athénée après les membres fondateurs, Tujague mourut le 27 septembre 1896 à la Nouvelle-Orléans. Un « touche-à-tout » littéraire, qui n'appartenait à aucune école, plutôt utopiste que réaliste, dans sa poésie, il se proclame contre la guerre qui avait écrasé l'ancien Sud et encourage la réconciliation nationale.

Stephen LIOY.

La Guerre

I

Un peuple florissait, jeune encor dans l'histoire,
Nourri quatre-vingt ans et de paix et de gloire,
Libre et grand, riche et fort, beau, puissant, redouté,
Il s'élançait, joyeux, vers la postérité.

Son or, de l'ancien monde appelait l'indigence ;
 Ses champs et ses maisons regorgeaient d'opulence ;
 Son pays, de trésors jonché de toute parte,
 Entourait d'espérance et l'industrie et l'art ;
 Fiers et grands, ses vaisseaux se groupaient sur les ondes...
 Son essor, pour tout dire, étonnait les deux mondes.

Tandis que sa puissance ornait d'un beau renom
 Son histoire et ses lois, sa bannière et son nom,
 Des sages, ses élus, dans l'arène publique,
 Au chemin du progrès guidaient la République,
 Comme une arche en leurs cœurs gardaient sa liberté...
 Mais d'un bonheur si long le sort fut irrité ;
 Le sort, ce dieu cruel, qui veut que l'homme lutte,
 Au sein du peuple heureux fit germer la dispute,
 Fit d'un tout si parfait deux partis ennemis,
 L'un de l'autre jaloux, et tous deux insoumis.

Alors, ce peuple ému, qu'aveugle sa colère,
 Tout près à s'égorger, jette son cri de guerre ;
 L'ordre cède au canon, le fer tranche les lois,
 Chacun croit se lever pour défendre ses droits.
 La paix s'envole aux cieus, l'air retentit d'alarmes ;
 On court, le canon tonne, on fuit, on crie : aux armes !
 Et brûlant de fureur, dans son égarement,
 Le peuple se sent pris d'un vaste embrasement.

II

Maintenant, regardez : – sur ce riche domaine,
 La ruine s'élève et la mort se promène :
 La famine et la guerre, avec leurs sombres faits,
 Ont remplacé partout l'abondance et la paix ;
 Les champs sont hérissés d'armes de sang trempées :
 Où germaient les moissons, se dressent les épées.
 La foudre des combats trouble ces bords heureux ;
 Les vapeurs du salpêtre obscurcissent les cieus.
 Le ravage s'étend des fécondes vallées,
 Des bois et des hameaux, aux villes désolées.

Dans sa marche de mort, la guerre au pied d'airain,
Broie, émeut, soumet tout à ses horreurs sans frein.

Peuple jadis si grand, jeune et belle victime,
Peuple, pour tant de maux, grand Dieu ! quel fut ton crime !
Le monde, en ta fureur, te regarde, interdit,
Sondes-tu l'avenir, ou bien es-tu maudit ?
Ta race a-t-elle au ciel fait monter quelque outrage ?
Peuple, ton nom grandit dans ton sombre courage ;
Tu deviens immortel ; mais, hélas ! tes malheurs,
Sans te donner d'espoir, t'ont valu trop de pleurs.
Où sont tes biens, où sont tes soldats, ta jeunesse,
Des gloires du pays, douce et chère promesse ?
La bataille les ronge, ou le mal te les prend :
Le fer, tout mutilés, chaque jour te les rend.
Les corps gisent épars, le sang rougit la terre ;
La sœur, le front voilé, pleure au tombeau du frère ;
L'amante perd l'amant ; par d'inutiles cris,
La mère au champ d'honneur redemande son fils ;
Le spectre de la mort, le deuil au front livide,
Glace, flétrit les cœurs, s'assoit au foyer vide,
Et, peuplant de regrets ces séjours du malheur,
Remplit la nation d'une immense douleur.

Scènes du désespoir, fuyez dans les ténèbres !
Nos yeux sont effrayés de vos tableaux funèbres.
Partez ! le ciel est noir, vous troublez l'avenir :
Fuyez ! n'existez plus que dans le souvenir.

Peuple, suspends tes coups, cette guerre est impie,
Parent contre parent, quelle aveugle furie !
L'humanité gémit, peuple, écoute sa voix :
Nul ne peut, sans forfait, se soustraire à ses lois.
L'ennemi, c'est ton sang. Quoique ardent de colère,
Soldat, ne tire pas : c'est peut-être ton père,
Ton frère ou ton ami : veux-tu donc percer leur sein ?
Sois brave, c'est ton droit, mais crains d'être assassin.
Si ta main, sans frémir, tient un fer homicide,
Ton cœur ne sent-il pas l'horreur du parricide ?...

Combattants, la raison vous conseille la paix ;
L'honneur n'exige plus de vos sanglants succès ;
Le progrès hait le sang ; l'ordre meurt par les guerres ;
L'humanité vous dit : hommes vous êtes frères !

Décembre 1862.

Joseph Maltrait (1865-1937)

Le Père Joseph A. Maltrait naquit le 30 novembre 1865 en France, à Finistre. Six ans après son ordination comme prêtre catholique à Quimper en 1890, il émigra en Louisiane et s'installa dans la paroisse Vermillion où il passa vingt-cinq ans. Il fonda la Holy Rosary Catholic Church dans le village de Cossinade avant de s'établir à l'église de Kaplan. Il retourna à Quimper en 1921 pour y finir ses jours. Il mourut le 20 mars 1937.

La production littéraire de Maltrait se limite à cinq poèmes publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée louisianais entre 1898 et 1899 : « Louis XIV et son siècle », « La Chatte et les Chatons », « Le Melon », « Ballade à l'horizon », et « Les Nez ». Sa valeur littéraire se manifeste surtout dans ses fables, genre très apprécié en Louisiane dans lequel Maltrait sut peindre la vie rurale et les mœurs du terroir louisianais avec une économie de mots surprenante.

Christy MELTON.

Le Melon

« Souvent notre méchanceté
N'est, tout bien compté,
Qu'une erreur grossière. »
Démonstrons cette vérité :
Un Créole avait une melonnière

Si belle et riche en fruits, que messieurs ses cochons
 N'étaient nourris que de melons.
 En faisant un matin sa tournée ordinaire,
 Il remarqua par terre
 Quelques morceaux d'écorce et des traces de pas.
 Le voilà dans tous ses états,
 Qui s'écrie : « Il faut qu'il périsse
 Le criminel qui vient, au mépris de la loi,
 Me faire l'injustice d'entrer la nuit chez moi
 Pour gaspiller mon bien ! » Alors, suivant l'usage,
 Il soupçonna quelqu'un du voisinage :
 « C'est ce nègre et ses négrillons »,
 Dit-il, « qui mangent mes melons ! »
 Et n'écoutant que sa colère,
 Il court de céans chez l'apothicaire
 Acheter du poison.
 (C'était, je crois, de la strychnine,)
 Dont il pique un melon
 De fort belle mine.
 Puis, il se retire en disant :
 « Mon gourmand de noiraud peut venir à présent :
 Je lui promets la plus belle colique. »
 Le voleur vint. Sur lui, le poison fut très fort ;
 Le faiseur de melons au jour le trouva mort.
 C'était son fils unique.

Le 1^{er} janvier 1899.

La Chatte et les Chatons

Enfants, écoutez l'histoire
 D'une chatte blanche et noire.
 Elle avait trois chatons
 Bien lutins, bien mignons,
 Sous un buffet, dans un coin de la salle,
 L'un gris, le second rouge, et le troisième noir.

La bonne mère, un soir,
Leur fit cette morale :
« Mes petits chats-chats,
« Je vous fais défense
« De griffer les petits rats-rats.
« Je sais qu'autrefois notre engeance,
« À coups de patte, à coups de dent,
« Les taquina... Mais à présent
« La guerre est finie.
« Plus de combats !
« La nation des Souris et des Rats
« Désormais sera notre amie.
« Ne versons plus le sang ; cet acte criminel
« Serait à l'avenir un gros péché mortel. »
À peine la chatte
Achevait ce discours, qu'un petit rat passa
Tout auprès du buffet. « Qu'est-ce que c'est que ça ? »
Dit-elle, en lui lançant la patte.

« Je le tiens, mes chatons ! Croquez ! Régalez-vous !
« N'allons pas nous priver pour messieurs les Hiboux
« D'une si bonne prise. »
Ils croquèrent le rat, et s'en trouvèrent bien.
Puis, quand il ne resta plus rien,
Le petit chat qui portait robe grise
S'écria, bouillant d'indignation :

« La vilaine action
« Que nous venons de faire. »
« Sans doute, cela n'est pas beau »,
Dit doucement la mère ;
« C'est une erreur ; j'ai pris ce rat pour un oiseau. »

Hélas ! Faut-il bien qu'on le dise ?
Souvent l'homme ainsi moralise.
Il moralise avant, il moralise après,
Et se trompant lui-même avec beaucoup de ruse,

Il agit au plus mal et se forge une excuse.
Il peut dire toujours : « Je n'ai pas fait exprès. »

Le 1^{er} sept. 1898.

Les Nez

J'ai lu, je ne sais où, qu'un brave Européen
Ayant perdu le nez dans une guerre,
Chercha le moyen
De s'en faire faire
Un postiche, en bois !
On en fabriqua pour lui plus de mille.
Le plus beau qu'il choisit, fut l'œuvre d'un Chinois
Menuisier fort habile.
L'Européen trouva ce nez si bien tourné
Et si bien proportionné,
Qu'il le préféra même à son nez véritable,
Qui, trop lancé, dit-on, l'empêchait d'être beau ;
Tandis qu'avec son nez nouveau,
Il se trouva soudain d'un visage adorable.
Reconnaissant, il donne au Chinois cent sous d'or.
Le Fils du Ciel se dit : « Puisque cela rapporte,
Il faut en faire encor ;
Si tous sont payés de la sorte,
Je serai riche en peu de temps.
Commençons ! » Manœuvrant le tour après la hache,
À fabriquer des nez le voilà qui s'attache.
En deux jours il en fit trois cents ;
Et quand, au bout de deux années,
Il eut en stock dans sa maison
Cent mille pifs, valant un monceau de guinées,
Il partit pour l'Europe avec sa cargaison.
À peine débarqué sur le gascon rivage,
Il se mit en devoir
D'étaler son ouvrage.

Bien vite il dut s'apercevoir
De sa bévue ! Il vit que dame la Nature
Ici comme là-bas, mit sur chaque figure
Un nez ! Ce petit ornement
Qui ne manque pas d'agrément
Quand il est bien moulé, de couleur blanche et rose,
Le mien m'a l'air un peu commun ;
Mais tel quel, j'en suis fier ! Car c'est si belle chose
D'en avoir un !
Ces nez-ci sont trop courts, ceux-là manquent de pente.
Tant pis ! Tant mieux ! Du sien que chacun se contente.
Devant les nez de bois, les Gascons, étonnés,
Pouffèrent de rire.
L'un même au Céleste osa dire :
« Prends garde de manquer de nez ! »

Le 1^{er} sept. 1898.

La Poésie engagée des Créoles de couleur

Aujourd'hui, en Louisiane, quand on parle des Créoles, on pense, le plus souvent, aux descendants des gens de couleur qui s'identifiaient comme tels vers la fin du XIX^e siècle. Pour comprendre cette idée, il suffit de lire la description de la population de couleur donnée par Rodolphe Desdunes dans *Nos hommes et notre histoire* :

Il y avait à cette époque trois classes d'hommes de couleur en Louisiane : les enfants du sol, ceux qui étaient originaires de la Martinique et ceux qui venaient de Saint-Domingue. Étant tous Créoles, ils vivaient toutefois en bons termes et s'unissaient en toute circonstance comme s'ils eussent été du même endroit et de la même famille.

De nos jours, l'association *LA Créole*, qui a pour but la recherche sur l'héritage créole en Louisiane, fait écho aux paroles de Desdunes :

There is evidence that both French and Spanish Colonial Louisiana identified all its people (white, black, and mixed), both free and enslaved, who were born in the new world of old world stock as Creole. That included the offspring of Europeans (predominantly French and Spanish), Africans, and a mixture of both that could also include Native American. Therefore, the descendants of all these people can claim Creole Heritage. LA Créole identifies the *gens de couleur*, or people of color, as the mixed-race descendants of those early colonial inhabitants of Louisiana who became a unique ethnic group.

En Louisiane moderne, donc, le mot « créole » est devenu presque interchangeable avec l'expression « créole de couleur » ; c'est-à-dire, la tournure « créole » se veut inclusive.

Pour bien comprendre l'utilité de l'expression « créole de couleur », on n'a qu'à jeter un coup d'œil au XIX^e siècle ; époque où l'inclusivité n'étant pas la règle du jour, les Créoles *de couleur*, tout comme les Noirs, étaient loin de jouir de l'égalité des droits. Si le lecteur moderne veut saisir l'importance de ce corpus littéraire, il faut l'examiner à travers le filtre des expériences que ces écrivains ont vécues.

Il est vrai que certains écrivains de couleur tels que Armand Lanusse et Camille Thierry n'étaient que des descendants lointains de familles créoles et auraient pu passer pour des Blancs s'ils l'avaient désiré. Néanmoins, ils étaient fiers de leur héritage créole et de ce fait, prônaient les principes d'égalité et de justice. Souvent riches et cultivés, ils possédaient parfois d'élégantes habitations et mêmes des esclaves. Rejetés par les Blancs et également par les Noirs, les Créoles de couleur burent profondément dans le calice du racisme. Une chose à noter dans les œuvres écrites par des Créoles de couleur : ces poètes et nouvellistes envisagèrent un avenir où tous les hommes seraient égaux et prédirent que l'esclavage arriverait à son terme plusieurs années avant la guerre de Sécession.

La présence des Créoles de couleur en Louisiane remonte aux premières années de la colonie quand les habitants français prirent des femmes africaines en mariage. Leur nombre augmenta considérablement suite à la Révolution haïtienne qui donna naissance à des vagues successives d'immigrants entre les années 1793 et 1809, lorsque, selon Caryn Cossé Bell, 3 102 hommes de couleur libres et 3 226 esclaves (dont bon nombre était certainement des Créoles de couleur) arrivèrent à la Nouvelle-Orléans. Le recensement de 1840 représenta l'apogée de la population créole de la Nouvelle-Orléans puisque la vaste majorité des 15 072 Noirs libres de la ville était en réalité composée de Créoles de couleur. À l'aube de la guerre de Sécession, pourtant, la ville ne comptait que 10 689 personnes de couleur libres. L'élite de cette population, ayant accès à une bonne éducation en France, subit l'influence de Victor Hugo,

Lamartine, Béranger, Dumas et Lamennais et on trouve de nombreuses références à ces écrivains dans les écrits créoles. Si la littérature d'avant guerre, représentée par Hippolyte Castra, Camille Thierry, Armand Lanusse et les poètes des *Cenelles*, n'attaque pas directement les injustices enracinées en Louisiane, c'est que le fait même d'être autre que blanc et d'écrire était un acte de haut engagement social à une époque où des lois strictes interdisaient la publication de toute œuvre pouvant potentiellement fomenter la révolte dans la population noire ou de couleur. En écrivant et en osant établir des écoles pour les enfants de couleur telles que l'*Institution Catholique des Orphelins Indigents*, ces intellectuels préparèrent le terrain pour le combat social d'après guerre.

On ne peut pas nier que la guerre de Sécession améliorât la condition des Noirs à travers le Sud. Pourtant, d'un certain point de vue, la guerre fut désastreuse pour les Créoles de couleur qui n'avaient plus les moyens de faire instruire leurs enfants en France. Plus tard, sous la Reconstruction, tout ce qui n'était pas blanc attirait la haine et le mépris de la majorité de la population blanche. Dans cette atmosphère hostile on doit reconnaître l'importance des immigrants français qui arrivèrent en Louisiane avec des idées souvent très opposées à celles des riches planteurs ruinés par la guerre : par exemple, dans un de ses contes, Armand Garreau osa décrire de « vieux Créoles [blancs] ignorants et orgueilleux, grossiers et cruels, dont le nombre, fort heureusement, diminue chaque jour », et, en 1858, *Le Vieux Salomon* de Charles Testut offre une analyse marxiste de l'esclavage et parle du prolétariat. D'autres, comme le socialiste Joseph Déjacque, furent expulsés de France après le coup d'état qui apporta Louis Napoléon au pouvoir en 1851. Une fois en Louisiane, Déjacque n'hésita pas à publier ses *Lazaréennes : fables et poésies sociales*, créant ainsi la littérature la plus radicale jamais vue dans l'ancienne colonie.

Si les poètes de couleur d'après guerre trouvèrent un cadre théorique et intellectuel pour leurs propres écrits dans le socialisme français, leur contribution la plus importante s'enracine, selon Clint Bruce, « dans l'analyse profonde et la réflexion originale de leur situation en-dehors des influences

françaises. En effet, la Révolution haïtienne, l'histoire des gens de couleur des États-Unis et des Antilles ainsi que leur propre expérience louisianaise furent d'une extrême importance pour Joanni Questy, Rodolphe Desdunes, Armand Lanusse, et tous les autres écrivains de couleur d'après guerre. Comme le montrent les travaux de Caryn Cossé Bell, leur pensée n'était pas qu'un décalque de l'idéologie républicaine française, mais une appropriation de certaines idées mises à l'épreuve du contexte louisianais, auquel ces idées furent adaptées pour répondre à des conditions sociales bien différentes de celles présentes en Europe. »

Il serait donc juste de parler d'une *École Créole de la Nouvelle-Orléans* comme l'un des premiers mouvements littéraires né entièrement de l'expérience américaine. Fondée par Armand Lanusse dont l'introduction aux *Cenelles* sert de manifeste, cette école se dotait de tout un ensemble d'auteurs dont la production littéraire montre des attributs communs, affichés dans des textes ayant valeur de programme profondément engagé dans la société néo-orléanaise du XIX^e siècle.

Allison AUSTIN, David WILLIAMS, Bryon LARSON.

Hippolyte Castra

L'histoire du poème d'Hippolyte Castra remonte aux premières années du XIX^e siècle et, plus précisément, en 1812, lorsque la guerre contre la Grande-Bretagne éclata. La bataille la plus importante de cette guerre était celle de la Nouvelle-Orléans de décembre de 1814 à janvier de 1815. Un élément important explicatif du succès des Américains contre les Anglais était que les Créoles de couleur se rallièrent sous le drapeau américain. À cette époque, il y avait environ huit mille hommes de couleur résidant à la Nouvelle-Orléans et le gouverneur louisianais, Claiborne, souffrait d'une pénurie de troupes blanches. Anticipant une invasion maritime par les Anglais, Claiborne et le général Andrew Jackson appelèrent les hommes de couleur à

s'insurger contre l'ennemi. Jackson rappela aux hommes de couleur leur service rendu à la Louisiane dans les crises précédentes et promit aux soldats de couleur le même traitement et la même récompense que ceux accordés aux soldats blancs.

Des centaines d'hommes de couleur répondirent à l'appel, et le général Jackson appela ces hommes les « fils de la liberté ». Pendant la bataille, les hommes de couleur combattirent vaillamment, et sur la plaine de Chalmette au sud de la ville, les troupes de couleur repoussèrent l'attaque de quelques 13 000 Anglais. Deux unités de couleur brisèrent l'ennemi au moment où il allait détruire la ligne de Jackson afin d'attaquer la ville. Après la bataille, le général Jackson félicita les troupes, mais refusa de leur accorder la pleine égalité qu'il leur avait promise. Bien que quelques Créoles de couleur ayant participé au combat reçurent une petite retraite du gouvernement américain, ils ne virent jamais l'accomplissement de la promesse du général Jackson et de Claiborne. En effet, sous la domination américaine, les lois répressives visant la population de couleur se multiplièrent et ces héros, qu'on avait fêtés avant la guerre, connurent la haine et le mépris de leurs concitoyens blancs. Hippolyte Castra était un de ces héros.

Selon Edward Larocque Tinker, Castra prit part à la bataille de la Nouvelle-Orléans. Cependant, les historiens déclarent qu'il est impossible d'identifier Castra parce que son nom ne fait partie ni des appels du Majeur Louis Daquin ni de ceux du Majeur Pierre Lacoste – les deux chefs des bataillons des hommes de couleur libres. Un dénommé « Hippolyte Lafargue » figure pourtant parmi les appels des bataillons noirs. Ainsi, il semble que Hippolyte Castra soit peut-être un nom de plume. Quelques-uns attribuent le poème de Castra à Nicol Riquet, un poète des *Cenelles*, mais le style des autres poèmes de Riquet ne ressemble aucunement au poème attribué à Castra.

Imprimé par Rodolphe Desdunes pour la première fois dans *Nos Hommes et Notre Histoire* (1911), le poème de Castra faisait partie des papiers de la famille Desdunes et ne fut probablement jamais imprimé. Ce poème puissant, qui aurait circulé de main en main, montre toute la profondeur de l'amertume ressentie par les

hommes de couleur après les promesses violées de Jackson et Claiborne.

Amanda Leigh RUSSELL.

La Campagne de 1814-1815

Je me souviens qu'un jour, dans mon enfance,
Un beau matin, ma mère, en soupirant,
Me dit : « Enfant, emblème d'innocence,
« Tu ne sais pas l'avenir qui t'attend.
« Sous ce beau ciel tu crois voir ta patrie :
« De ton erreur, reviens, mon tendre fils,
« Et crois surtout en ta mère chérie...
« Ici, tu n'es qu'un objet de mépris. »

Dix ans après, sur nos vastes frontières,
On entendit le canon des Anglais,
« Nous sommes tous nés du sang louisianais. »
À ces doux mots, en embrassant ma mère,
Je vous suivis en répétant vos cris,
Ne pensant pas, dans ma course guerrière,
Que je n'étais qu'un objet de mépris.

En arrivant sur le champ de bataille,
Je combattis comme un brave guerrier :
Ni les boulets non plus que la mitraille,
Jamais, jamais, ne purent m'effrayer.
Je me battis avec cette vaillance
Dans l'espoir seul de servir mon pays,
Ne pensant pas que pour ma récompense,
Je ne serais qu'un objet de mépris.

Après avoir remporté la victoire,
Dans ce terrible et glorieux combat,
Vous m'avez tous, dans vos coups, fait boire,
En m'appelant un valeureux soldat.
Moi, sans regret, avec un cœur sincère,

Hélas ! j'ai bu, vous croyant mes amis ;
 Ne pensant pas, dans ma joie éphémère,
 Que je n'étais qu'un objet de mépris.

Mais aujourd'hui tristement je soupire,
 Car j'aperçois en vous un changement ;
 Je ne vois plus ce gracieux sourire
 Qui se montrait, autrefois, si souvent,
 Avec éclat sur vos mielleuses bouches.
 Devenez-vous pour moi des ennemis ?...
 Ah ! je le vois dans vos regards farouches :
 Je ne suis plus qu'un objet de mépris.

Armand Lanusse (1812-1867)

Armand Lanusse vit le jour à la Nouvelle-Orléans où il passa la majorité de sa vie. On ne sait pas s'il fit ses études en France ou ailleurs, mais il est clair qu'il reçut une bonne éducation. Bien qu'il pût passer pour blanc, il resta attaché à son héritage de Créole de couleur, et l'illustra au cours de sa vie. Lanusse participa grandement au mouvement contre les injustices sociales de l'époque. En 1845, il édita un recueil de poèmes intitulé *Les Cenelles*, créant ainsi une anthologie regroupant dix-sept poètes de couleur. Pendant les années 1860, il écrivit de nombreux articles pour les journaux *La Tribune de la Nouvelle-Orléans* et *L'Union*, en faveur des intérêts de la population créole. Lanusse était persuadé que l'éducation était la clé pour l'amélioration des conditions des gens de couleur et il joua un rôle crucial dans l'établissement de *L'Institution Catholique des Orphelins Indigents* en 1848. Quatre ans plus tard, il prit la direction de l'école, où il enseigna les cours de mathématiques et d'hygiène. Il occupa cette position jusqu'à sa mort en 1867. Cette école jouait un rôle majeur dans la lutte pour les droits civils de la population de couleur néo-orléanaise dans la seconde moitié du XIX^e siècle, puisque toute l'intelligentsia créole et noire y a reçu sa formation.

On peut considérer Lanusse comme le chef d'une sorte d'école littéraire créole qui fleurit entre 1845 et 1900. Cette école qui prônait le suffrage et l'éducation universels, le libre arbitre, la liberté de réunion pacifique et la liberté de la presse, était ancrée dans le socialisme chrétien prôné par le philosophe français Félicien de Lamennais (1782-1854). Le bilan du mouvement était la création d'une littérature créole engagée qui atteignit son apogée avec le procès Plessy vs. Ferguson à la fin du siècle.

Byron LARSON.

Épigramme

« Vous ne voulez donc pas renoncer à Satan »,
Disait un bon pasteur à certaine bigote
Qui d'assez gros péchés, à chaque nouvel an,
Venait lui présenter l'interminable note.
« Je veux y renoncer, dit-elle, pour jamais ;
« Mais avant que la grâce en mon âme scintille,
« Pour m'ôter tout motif de pécher désormais,
« Que ne puis-je, pasteur...
– Quoi donc ?
– *Placer* ma fille ?... »

Un frère au tombeau de son frère

Bien loin de tes parents, sur la rive étrangère,
La Mort a sur ton front fait tournoyer sa faux ;
Et moi, je suis venu, dans ma douleur amère,
Demander à ces croix, ces saules, ces tombeaux :
Où repose mon frère ?...

C'est donc ici !... pleurons... qu'une larme sincère
Arrose le gazon qui couvre ton cercueil !...
Loin de moi, d'autres mains ont fermé ta paupière

Quand de la vie, hélas ! tu franchissais le seuil,
 Mon infortuné frère !...

À vingt-six ans, Numa, tu finis ta carrière !
 Mais tes nombreux amis toujours te pleureront.
 Au seul ressouvenir de ton franc caractère
 Crois-moi, longtemps encor leurs cœurs palperont...
 Dors en paix, mon bon frère !...

Non, je ne doute point de ce divin mystère :
 Nous devons tous au ciel, un jour, nous réunir.
 Tranquilles et contents auprès de notre mère.
 D'un bonheur éternel là nous pourrons jouir...
 Au revoir, mon cher frère !...

Le 25 septembre 1836.

Camille Thierry (1814-1875)

Né en octobre 1814 à la Nouvelle-Orléans, Camille Thierry fut un poète notable dans l'histoire littéraire de la Louisiane française. Ayant un père bordelais et une mère louisianaise octavonne, c'est-à-dire, ayant un arrière grand-parent noir, Camille Thierry eut beaucoup de difficultés à obtenir la publication de ses poèmes à la Nouvelle-Orléans, où la majorité des journaux, afin de ne pas échouer, devait surtout éviter l'étiquette « de couleur ». À part quelques poèmes publiés dans *L'Orléanais*, l'œuvre de Thierry fut révélée dans l'anthologie de poésie *Les Cenelles*, créé par des Créoles de couleur néo-orléanais et éditée par Armand Lanusse. Pour rectifier ce problème, Thierry partit pour la France où, en 1874, année précédant sa mort, il publia un recueil de poésies intitulé *Les Vagabondes*.

L'influence du romantisme français se manifeste dans la poésie de Thierry. Chez lui, l'historicisme allemand et le concept de l'artiste comme interprète de la nature invoquent une réponse

passionnée contre les injustices sociales et raciales qui caractérisaient la vie créole de la Nouvelle-Orléans.

Lisa GAME.

L'Incube

Je vais hâter ma mort ! – Une voix de l'enfer
 M'a dit : « Meurs ! ne crains pas la morsure du ver ;
 « Tu renaîtras incube, et celle qui t'outrage
 « Subira, chaque soir, ta volupté de rage ;
 « Chaque soir, tes soupirs, dans l'espace perdus,
 « De nul être jamais ne seront entendus ;
 « Chaque soir, tes baisers, enfants nés du mystère,
 « Lui feront soupirer quelques mots de la terre ;
 « Esprit voluptueux, chaque soir tu pourras
 « Sans trouble, sans danger, te pâmer dans ses bras !... »
 Oui ! l'espoir me sourit au delà de la tombe ;
 Femme, pour te punir, il faut que je succombe !...
 Incube insatiable, en mes brûlants transports,
 Sur ta couche j'irai, pour fatiguer ton corps,
 L'étreindre, l'épuiser, et lorsqu'il sera grêle,
 Qu'il n'aura plus de chair... ton époux, infidèle
 À ses serments, fuira, tout pâle de frayeur,
 Le chevet nuptial, en s'écriant : Horreur !!!...
 Mais moi j'y resterai, j'y resterai sans crainte,
 Car j'aime un cœur souffrant qui laisse aller sa plainte,
 Une femme qui n'a pour charmes que des os,
 À qui le malatrou jette un sale propos ;
 Car j'aime, en ma débauche, un estomac qui râle,
 Une voix qui s'éteint, une voix sépulcrale ;
 Car j'aime que la mort, pour le hideux tombeau,
 N'arrache qu'un squelette à mes mains de bourreau !!!...

Mariquita la Calentura

Quand tu passais près de l'école,
 N'est-il pas vrai que nous allions
 Courir après toi, pauvre folle,
 Pour te déchirer tes haillons ?
 N'est-il pas vrai que ta main pâle,
 Après une lutte inégale,
 Cherchait au courant des ruisseaux
 Tes vêtements mis en lambeaux ?...
 Oui, mon enfance vagabonde,
 Malgré tes malheurs en ce monde,
 Sans pitié te persécuta,
 Pauvre, pauvre Mariquita !...
 Que m'avais-tu fait, vieille femme ?...
 Avais-tu jeté dans mon âme
 Les tristesses de l'avenir ?
 M'avais-tu dit que mes journées
 Seraient de suite abandonnées
 Aux maux qui font le plus souffrir ?
 M'avais-tu parlé de l'orage
 Qui, jaloux de mon lendemain,
 M'enleva mon doux héritage,
 Ma part de fleurs sur le chemin ?...
 Tu parlais de l'amant fidèle,
 De l'Espagnol qui, chaque soir,
 Agrafait sa légère échelle
 Aux murs vieillis de ton manoir ;
 Lui qui, pour ta bouche sincère,
 Pour ta lèvre aux baisers brûlants,
 Semait de l'or sur la colère
 De ta duègne aux cheveux blancs !...
 À travers ta raison débile
 Tu revoyais encor Séville !!!
 Séville, qui, le soir venu,
 Écoute au loin les sérénades,
 Ouvre ses longues promenades
 Aux cœurs qui se parlent à nu !...

À travers tes jours de démente
 Tu revoyais ton existence
 Si fraîche et si riche d'amour,
 Tes nuits de guitare et de fêtes,
 Les diamants de tes conquêtes,
 Tous ces biens perdus sans retour !...
 Loin de ta chère Andalousie,
 À l'heure où se fermait ta vie
 Nul cœur n'a gémi sur ton sort !...
 La chouette des cyprières,
 Voltigeant sur les cimetières,
 Seule, te trouble dans la mort...

Eugène B...

Je suis le malheureux, le suicide Eugène,
 Qu'un reproche sanglant auprès de vous ramène ;
 Amis, que j'aime encor, pourquoi calomnier
 Celui pour qui vos cœurs devraient toujours prier ?...

Pourquoi donc dites-vous, quand j'ai commis le crime,
 Que mon pied n'était point sur les bords d'un abîme,
 Et que moi, jeune fou, me plaignant de mon sort,
 J'ai cru que le bonheur se trouvait dans la mort ?...

Cependant, moi sur qui vous lancez l'anathème,
 Ne vous ai-je pas dit en partant : Je vous aime !
 Dans ma lettre d'adieu j'ai répété vos noms,
 Et ma voix a jeté pour vous les derniers sons !...

Que vous ai-je donc fait ?... – J'erre dans la nuit sombre,
 Sans savoir en quel lieu Dieu placera mon ombre,
 Sans savoir si le ciel me restera fermé
 Toujours, et si de Dieu je ne suis plus aimé !...

Quand m'arrive parfois une douce prière,
 Quel cœur l'exhale, amis ?... c'est le cœur d'une mère !...

La pauvre femme, hélas ! ne fait point comme vous :
Pour son fils qui n'est plus, elle prie à genoux...

Ma mère n'a point dit, quand frappé de l'orage,
« L'arbre déraciné ne donnait plus d'ombrage,
« Ses rameaux sont épars, que faire de son tronc ?...
« Livrons-le sans regret au fer du bûcheron ! »

Oh ! soyez donc comme elle !... afin que ma pauvre âme
Puisse voir s'entrouvrir le ciel qu'elle réclame ;
Afin que le Très-Haut me dise : « Viens à moi...
« Ta faute est pardonnée, ils ont prié pour toi !... »

Le Suicide

La vie est un affreux rivage ;
On craint trop d'en quitter le bord :
Frêle esquif battu par l'orage,
Dois-je pâlir devant la mort ?...

Je viens presser tes mains. – Promise à la tempête,
Sous ses terribles coups doit se courber ma tête...
Éternité, néant, effroi des faibles cœurs,
Endormez aujourd'hui mes brûlantes douleurs !

Que ton sommeil est doux ! repose, tendre mère,
Demain révélera l'effroyable mystère !...
Moi par qui tes vieux jours devaient tant s'embellir,
Demain j'aurai vingt ans... demain je vais mourir !...

Une larme pourtant de ma paupière tombe ;
Ce n'est pas l'effroi que me cause la tombe.
Qui peut troubler ainsi ma débile raison,
Si ce n'est le regret de mourir sans pardon ?...

D'un sort trop rigoureux je deviens la victime !
Pitié pour moi, ma mère ! escorté de mon crime

J'apparaîtrai demain au tribunal de Dieu ;
Là ton fils va t'entendre ; adieu, ma mère, adieu !...

Amélie Girardot

Que me veux-tu ? un ange planait sur mon cœur,
et tu l'as effrayé... Viens donc, je te chanterai des
chansons que les esprits des cimetières m'ont
appries.

MATHURIN. *Bertram.*

À une jeune fille

Quand la chanson fraîche et naïve
Brusquement se laisse emporter
Dans la voix de quelque enfant vive
Ton cœur se tait pour l'écouter ;

Quand l'orgue éclate dans ta rue,
Ton âme, dormant jusqu'alors,
Se réveille et se jette nue
Au milieu de tous ses accords.

Puisque la chanson te fait vivre,
Puisque tu chéris toute voix,
À minuit voudrais-tu me suivre
Sur le chemin où sont les croix ?...

Cela ne tient qu'à toi d'entendre
Une âme qui chante ses maux ;
Pour écouter, il faut nous rendre
Là-bas où sont les vieux tombeaux.

C'est l'âme triste d'Amélie,
Qui demande, depuis quinze ans,
Aux bois, aux champs de sa patrie,
Une place pour ses os blancs.

Aux lieux où l'on a bu l'enfance
On aime à bâtir son tombeau,
Surtout lorsqu'on naquit en France
Et qu'on eut Paris pour berceau !...

Tandis que les tombes voisines
Montrent leurs fronts chargés de fleurs,
Sa tombe, couverte d'épines,
Se cache et demande nos pleurs.

Amélie était pourtant reine,
Reine au théâtre d'Orléans ;
Quand son pas mesurait la scène,
Nos fleurs couvraient ses pieds charmants !...

Aurais-tu peur d'un cimetière ?...
Les morts sont moins méchants que nous.
Suis-moi donc ; cède à ma prière ;
Amélie a des chants si doux !...

Jamais voix plus mélodieuse
N'a couru les chemins de l'air :
Tu seras pour mille ans heureuse,
Si tu viens lui ravir un air !...

Le Général Magloire d'Hoquincourt

Lorsque ton chapeau militaire,
Orné de quelques vieux rubans,
Descendait sur tes cheveux blancs,
En moi grandissait un mystère !...
J'interrogeais tes jours absents ;
Je me disais : « Qui sait ? cet homme
« Peut-être avait-il un royaume
« Là-bas, dans le sable africain !...
« Lui qui n'a pas une province,
« Peut-être était-il un grand prince,

« Prince à qui l'on baisait la main !... »
 Car tu me paraissais bien grave,
 Car tu n'avais rien de l'esclave,
 Quand tu t'es éloignais d'un affront !...
 Oui, quand s'éloignait ta personne,
 Toujours l'ombre d'une couronne
 Semblait descendre sur ton front !...
 Tu méprisais l'homme vulgaire ;
 Tu riais du pauvre Escarpin,
 Lorsqu'il s'armait de sa colère,
 À l'approche d'un seul gamin !...
 C'étaient des luttes à l'outrance,
 Des pleurs, de longs cris de vengeance,
 Des propos durs et dégoûtants,
 Dès qu'il rencontrait nos enfants !...
 J'ai déjà saisi ton histoire,
 Mon cœur a déjà pris ton nom ;
 Il faut me répondre, Magloire...
 Quel chagrin brisa ta raison ?...
 Était-ce un amour de jeunesse ?...
 Amour qui passa sur mon cœur
 Sans le troubler dans son ivresse,
 Sans l'écarter du vrai bonheur !...
 Parle ! – Était-ce un doux nom de femme
 Qui rendait folle ta pauvre âme,
 Qui l'abreuvait de tant d'ennuis ?
 Était-ce un démon dans tes nuits ?...
 Fatigué de notre Amérique,
 Désirais-tu revoir l'Afrique,
 Pays où le soleil est clair ?
 Désirais-tu revoir la plage ?
 Toucher encor le coquillage
 Que jette le flot de la mer ?...
 Pour te faire oublier tes peines,
 Voulais-tu ces étranges scènes
 Que l'Afrique goûte au désert ?...
 Voulais-tu voir dans les broussailles
 Un boa montrer ses écailles ?

Un tigre s'y mettre à couvert,
 Pour surprendre quelque gazelle
 Qui danse dans l'herbe nouvelle,
 Ou sur les chemins sablonneux ?...
 Voulais-tu risquer ta personne
 Sur la route où va la lionne ?...
 L'homme est bizarre dans ses vœux :
 Quel sort pouvait te rendre heureux !...

Aristide Mary (1823-1893)

Aristide Mary était un philanthrope bien connu en Louisiane au XIX^e siècle. Créole de couleur libre, son statut d'homme riche et puissant lui permit de s'impliquer libéralement dans la défense de causes importantes. On disait d'Aristide Mary qu'il accordait son aide sans questionner et qu'il le faisait pour l'amour du bien. Alors qu'il était généreux avec ceux qui étaient dans le besoin, il défendait les droits de l'homme en Louisiane et, en particulier, les droits des hommes de couleur.

Aristide Mary hérita sa fortune de son père, un Blanc qui lui légua de grands bâtiments dans la rue du Canal. Mary louait ces propriétés aux aristocrates créoles et blancs (avant et même après la guerre de Sécession) et utilisait les profits réalisés pour subvenir à ses actions bénévoles.

Avant les années 1870, la société privilégiée blanche ne reconnaissait pas les droits des hommes de couleur et Mary travaillait systématiquement à corriger ce manque d'égalité. Quand il revint de France où il avait vécu pendant des années pour s'échapper au racisme qui rongeaient le tissu social louisianais, il s'immergea dans la politique, s'opposant à P.B.S. Pinchback quand celui-ci soutint la création d'une université publique mais séparée pour les Créoles de couleur et les Noirs. En 1872 les rédacteurs de la *Tribune* réposèrent Aristide Mary au poste de gouverneur de l'état. Puisque la population blanche s'opposait violemment à cette candidature, une victoire paraissait bien peu

probable. Son nom dans les bulletins de vote pour la nomination du parti républicain était autant de défis jetés au visage des préjugés. Mary faillit remporter la nomination mais perdit d'une demi-douzaine des votes.

Mary rêvait d'établir un Comité des citoyens conçu d'après les théories sociales qui avaient soutenu la Révolution Française. Le but de ce comité était de promouvoir un système radical pour la Louisiane dans lequel les citoyens de couleur auraient accès aux mêmes droits civils que la majorité blanche. La création de ce comité fut le dernier acte politique de Mary avant sa mort. Il fut fondé à la Nouvelle-Orléans le 5 septembre 1891 par des gens aussi influents qu'Arthur Estèves, président, C. C. Antoine, vice-président et Rodolphe Desdunes, écrivain et philanthrope. En 1892 ce groupe, travaillant avec Rodolphe Desdunes et Homère Plessy dans le procès Plessy v. Ferguson, chercha à remettre en cause la constitutionnalité des lois Jim Crow dont le résultat était l'établissement de la doctrine « separate but equal » dans le secteur public.

Les efforts politiques de Mary lui attirèrent la haine de l'ancien régime des planteurs ruinés par la guerre de Sécession. Écrasé par le stress, hanté par l'idée d'être assassiné, et victime (selon Tinker) d'une femme peu scrupuleuse, Mary sombra dans la folie et se suicida le 15 mai, 1893, à l'âge de 70 ans.

Mary publia « Un martyr inconnu ! » dans le *Carillon* du 27 avril 1873. Ce poème, le seul signé de sa main, parut dans les pages d'un journal extrêmement hostile aux efforts de Mary, et semble préfigurer son propre martyr vingt ans plus tard.

Jennifer LANDRY.

Un martyr inconnu !

Sous les débris fumants d'un sinistre passé
 Où gisent des héros si chers à ma mémoire,
 Je retrouvai soudain le nom presque effacé
 D'un Apôtre de l'art ! inconnu dans l'histoire ;
 Qui, fier de son mandat, seul, sans pain, sans appui,

Combattit pour sa foi, n'ayant pas d'autres armes
 Qu'un pauvre violon gisant dans son étui.
 Vrai Martyr ! dont Dieu seul a pu compter les larmes.

C'était presque un enfant !... Il s'appelait... qu'importe...
 Carlo si vous voulez. Ses honnêtes parents
 Disaient qu'il gaspillait sa vie à tous les vents.
 Il était dans le monde entré par cette porte
 Bien vieille, dont les clous, soit qu'on entre ou qu'on sorte,
 De leur rouille égoïste accrochent les élans.

Il errait dans les bois !... mettant un soin extrême
 À s'isoler de tous, pour rêver sous les cieux !...
 Aussi le pauvre enfant n'était-il pas de ceux
 Que l'on reçoit partout, que l'on fête et qu'on aime,
 Qu'on applaudit sans cesse et que l'on suit des yeux.
 Jugez, on commençait à l'appeler : « Bohême !! »

Son père un jour lui dit : « Pour gagner de l'argent,
 « Je n'ai pas, quarante ans, vendu de la chandelle ;
 « Je n'ai pas, si longtemps, réalisé par elle
 « Pour n'avoir rien, plus tard, à mettre sous la dent,
 « Et passer, comme toi, pour être sans cervelle.
 « Comme je ne veux plus nourrir un fainéant,
 « Va-t-en ! souffre tout seul si cela peut te plaire ;
 « Mais tu regretteras le pain blanc de ton père.
 « Bon voyage ! et surtout ne me demande rien.
 « Tu veux être un artiste et seras un vaurien ! »

Carlo vint à Paris, ce foyer de lumière,
 Qui jette sur le monde un tel rayonnement,
 Que vers lui, chaque jour, quelque jeune imprudent
 S'achemine, ignorant, dans sa candeur première,
 Que ce qui brille ainsi doit être incendiaire,
 Et que Paris surtout est un miroir ardent.

Je ne vous dirai pas le journal de sa vie ;
 Quoi qu'il l'ait bien écrit, jour par jour, an par an ;
 Le passif et l'actif, la paresse ou l'élan

Les heures de délire où la raison dévie ;
 Les calices de fiel que lui versa l'envie ;
 Jusqu'au jour qui le vit déposer son bilan.

Pourtant je vous dirai que pendant dix années
 Il souffrit, mais lutta pour apprendre et savoir !
 Il eut la flamme au front et les mains obstinées ;
 Il se mura le cœur avec un mot : « Vouloir ! »
 Il fit taire sa faim avec un autre : « Espoir ! »
 Et nomma tout cela : « Misères Couronnées !! »

Car il allait toucher à son but glorieux,
 Il savait, à présent ! et dans ses mains habiles
 Parlait son violon ! il croyait tous les yeux
 Prêts à suivre ses doigts sur les cordes dociles ;
 Mais il avait compté sans tous les imbéciles,
 Tous les indifférents et tous les envieux.

C'est la nuit, il fait froid... quelle est cette mansarde
 Si vieille qu'elle oscille au vent qui la lézarde ?
 Une planche en pupitre adaptée au vieux mur,
 Une fenêtre ouvrant son œil vers un ciel pur,
 Pour le prier peut-être !... une table boiteuse,
 Puis son humble grabat, morne, silencieuse,
 L'ombre d'un être humain, hélas ! qui se débat
 Dans les derniers transports de son dernier combat !
 Et nul ne veille auprès du malheureux qui râle ?
 Mais s'il n'a plus de mère, où donc est le front pâle
 De son père ? Et pourquoi ce sombre isolement
 Autour de ce flambeau qui s'éteint lentement ?
 Dieu ! mais un violon masquant une crevasse
 Pend au mur ! si c'était ?... non, celui qui trépassé
 Ne peut être Carlo... nous verrions accourir
 Son père, ses amis, pour l'aider à mourir.
 Ses amis..., qui pourtant l'auraient pu secourir,
 Flairant certain emprunt, avaient su déguerpir !
 « Pourtant ne veux-tu pas vendre de la chandelle ?
 « Pourquoi tant t'obstiner ? monsieur le violoneux ! »
 Lui dit, vingt fois, son père. « Avec ma clientèle

« Je te trouverai femme et tu seras heureux,
 « Riche, honoré de tous ; et si tu deviens père
 « Tu béniras, crois-moi, mon conseil salutaire
 « En comptant tes écus ! – Tu refuses, l’ami ?
 « Allons, tu n’es qu’un sot ; vois, ton front est blêmi,
 « Ton regard languissant, ta lèvre palpitante ;
 « La fièvre de la faim, terrible, dévorante,
 « A creusé sur ta joue un horrible sillon ;
 « Allons viens ! prends mon bras, et sors du tourbillon
 « Où t’ont jeté jadis tes beaux rêves de gloire ;
 « Ton nom ne seras pas célébré dans l’histoire,
 « Mais tu seras un jour un bon gros commerçant,
 « Ce qui, mon bon ami, n’a rien d’avilissant.

– Non, répondit Carlo, tant qu’un souffle de vie
 « Animera mon cœur, je garderai l’espoir !
 « Et si je dois mourir sans pain et sans génie,
 « Je mourrai pour mon culte en faisant mon devoir !! »

Aussi, voilà pourquoi Carlo n’avait personne
 Autour de lui ! sans plainte il accepta ses maux !
 Je me trompe pourtant... Celle qui ne pardonne
 Jamais, était tout près ! La mort levait sa faux !
 Lorsque Carlo la vit, il se prit à sourire,
 Il avait tant souffert ! mais elle, sur son front
 Souffla ; sous cette haleine, un terrible délire
 S’empara du mourant ; comme sous un affront
 Tout son corps se crispa ! De son doigt de squelette
 La mort lui désignant le violon, disait :
 « Tu vois, je suis parée, allons, prends ta musette,
 « Joue encor !... que je sache à quoi cela servait ! »

Et Carlo se leva chancelant de sa couche
 Éperdu de vertige, arracha l’instrument,
 Les cheveux hérissés, les yeux hagards, la bouche
 Béante, mais sans voix ; ses doigts fébrilement
 Cherchèrent au clavier l’accord et l’harmonie ;
 Mais il n’entendit rien qu’un son lugubre et sourd,
 Le bois semblait aussi pleurer son agonie ;

Et ce bois, chose étrange, aussi pesait plus lourd.
 Il épaula ! L'archet, d'un seul coup frénétique
 Fit retentir un râle auquel des sifflements
 Semblèrent s'adresser en réponse ironique.
 Carlo brisa son luth... et tomba... Des serpents,
 Sortis de ce débris, dans le mur se glissèrent
 À l'endroit où pendait leur nid harmonieux.
 Ainsi l'homme et la lyre ensemble se brisèrent,
 Pour avoir réchauffé trop de serpents tous deux !

Et moi, je vous ai dit, en pleurant, cette histoire
 D'un Martyr inconnu, pour que vous sachiez tous,
 Ce qu'il est de sanglots dans le vin de la gloire,
 Et ce qu'ont dû souffrir tous les illustres fous !

Ah ! n'enviez jamais la mystique couronne
 Qui ne se fane pas sur un front frémissant ;
 Car s'il faut l'eau du ciel pour que la fleur rayonne,
 Il faut que le laurier soit arrosé de sang !

Et quand vous heurterez aux steppes de la vie,
 Haletant et bien las, un de ces voyageurs ;
 Que par tous vos regards sa marche soit suivie,
 Ouvrez-lui tous vos bras, ouvrez-lui tous vos cœurs !

L'hirondelle d'hiver, l'enfant de la Savoie,
 Sous notre ciel plus doux trouve du moins un nid ;
 Puis, il fait un métier, quand sa mère l'envoie,
 Et d'ailleurs, quand il part, toujours on le bénit.

Pauvre oisillon frileux, montant vers la lumière,
 L'artiste est seul au monde, et le jour de l'adieu,
 Il n'a pas, bien souvent, le baiser d'une mère,
 Pour lui dire : Enfant, pars, à la grâce de Dieu !!!

Auguste Populus (c.1825-1871)

Originaire de la Nouvelle-Orléans où il exerça le métier de maçon, Auguste Populus fut l'auteur de trois poèmes paraissant dans *Les Cenelles* en 1845 : « À mon ami P*** », « Acrostiche », et « Réponse à mon ami St-Pierre ». Puisque, selon Rodolphe Desdunes, Populus trépassa à l'âge de 46 ans, et que, selon Tinker, il publia des acrostiches dans la *Renaissance louisianaise* en 1869, nous pouvons dire qu'il naquit vers 1825.

Le poème, « À mon ami P*** », est plein de sève et jeunesse. Il s'agit d'une réponse très adroite à un ami « P*** » qui avait demandé l'avis du poète au sujet du mariage. Populus suggère de lire le premier et le troisième, puis le deuxième et le quatrième vers de chaque strophe pour découvrir un deuxième message caché dans le poème.

Rebecca GROVES.

À mon ami P***

Qui me demandait mon opinion sur le mariage

Dans les yeux d'une belle on peut lire aisément
 La vertu, la candeur, le tendre sentiment ;
 L'orgueil, la vanité, l'affreuse jalousie,
 Sont toujours étrangers à la femme jolie.

L'amant dans son ardeur ne sait pas deviner
 Le charme par lequel il se laisse enchaîner.
 Le tourment que l'amour à son âme destine
 Disparaît aussitôt qu'à son tour il domine.

Ah ! que l'homme a raison de s'estimer heureux
 Quand il a de l'hymen serré les chastes nœuds ;
 Si dans le célibat il parcourt sa carrière,
 La larme chaque jour vient mouiller sa paupière.

Deux poèmes anonymes

Toute anthologie de poésie louisianaise qui se veut compréhensive doit tenir compte des œuvres écrites par des inconnus ou anonymes. Souvent, la poésie la plus osée de cette époque naquit sous la plume de ces écrivains qui prirent de gros risques à exprimer leur pensée. Avant la guerre de Sécession, des lois sévères interdisaient la publication de toute œuvre pouvant causer de l'agitation parmi les Créoles de couleur, les Noirs libres, et les esclaves. Même après la guerre, il était dangereux de signer de son nom une œuvre controversée puisqu'elle attirerait la fureur des conservateurs réactionnaires qui étaient connus pour avoir donné la mort à de nombreux hommes qui prônaient la justice sociale. Malheureusement, il nous est souvent impossible de percer l'anonymat des individus engagés tels que L. de P., auteur du poème « La Guerre et l'Avenir ». « Le Triomphe des opprimés », qui manque d'attribution, célèbre les soldats du Corps d'Afrique, le premier régiment de l'armée américaine composé entièrement de gens de couleur.

La Guerre et l'Avenir

Dialogue entre un Américain et un Étranger

L'ÉTRANGER

Après vingt ans passés sur la terre africaine,
 Je revois donc encore la rive américaine.
 Mais que s'est-il passé ? Pourquoi, de tous côtés,
 Tant de fronts soucieux, de regards attristés !
 Ce ciel paraît chargé d'éclairs et de tonnerre.
 Pourquoi tous ces fossés, ces mortiers, ces canons,
 Et ces bruits de tambours, de cornets, de clairons ?
 Pourquoi ces officiers à la mine guerrière ?
 Pourquoi tous ces soldats sur une libre terre ;

Tous ces vaisseaux aux flancs de canons hérissés.
 Et ces fauves bateaux de fer tout cuirassés ?
 Et toi, Reine du Sud, si gaie et si brillante,
 Quand dansait dans ton port une forêt flottante,
 Où sont-ils ces vaisseaux par qui tous ces trésors,
 Des arts et du commerce arrivaient sur tes bords ?
 Et ces Léviathans à la gueule enflammée
 Mugissants et jetant des torrents de fumée
 Par leurs naseaux dressés ; sur les plantations,
 Pourquoi ne vont-ils plus se gorger de cotons ?

L'AMÉRICAIN

C'est que, sur un théâtre où s'agite la foule,
 Un grand drame depuis plus d'un an se déroule.
 Et ce vaste théâtre a pour voûte le ciel,
 Pour acteurs des soldats, pour lustre le soleil.
 Il a les champs de dix ou douze États pour scène,
 D'hommes un million dans cette immense arène
 Sont descendus déjà ; de nouveaux combattants
 Viennent pourtant toujours grossir encore leurs rangs.
 Quel effroyable choc, quand de rage enflammées
 Viennent à se heurter ces terribles armées.

L'ÉTRANGER

Mon Dieu ! c'est ce pays qui goûta de la paix
 Et de la liberté si longtemps les bienfaits,
 Lui que j'avais laissé si grand et si prospère,
 Que désole aujourd'hui cette effroyable guerre.
 Faut-il, hélas ! les voir se déchirer le sein,
 Ceux que semblait unir un si puissant lien.
 Eux, les fils de soldats qui, chers à la Victoire,
 Ensemble ont combattu pour se couvrir de gloire
 À Trenton, Bunker's Hill, Germantown, Lexington,
 À Princetown, Yorktown, guidés par Washington.
 J'aime à me rappeler cette époque critique.
 Alors on vit, bravant le lion britannique,
 Ce pays se dresser soudain, et ses enfants,

Soldats improvisés, abandonner leurs champs,
Et s'armer pour chasser leur oppresseur inique.
Puis ces nobles lutteurs au courage héroïque
Firent trembler bientôt cet ennemi puissant.
Le vieux monde observait ce spectacle imposant,
S'étonnant de l'audace, à ses yeux téméraire,
De ce peuple bravant l'arrogance insulaire.
La vieille Gaule alors vit ses fils valeureux
Offrir aux opprimées leur appui généreux.
Jeté dans le plateau, le sabre de la France
En faveur des colons fit pencher la balance.
Le superbe lion par la lutte épuisé,
En dépit de sa force, enfin fut terrassé,
Se laissa museler et rentra dans sa cage
Tout en grinçant les dents et rugissant de rage.
Ce peuple libre enfin dès lors put concevoir,
Du plus riche avenir le légitime espoir.
Ah ! depuis qu'il reçut, dans sa virile enfance,
Ce baptême de sang, de gloire et de souffrance,
Quel degré de puissance et de prospérité,
À l'ombre de la paix et de la liberté,
N'avait-il pas atteint ? Oh ! dans les temps antiques
Quel empire ou royaume ou quelles républiques,
Vit-on prendre jamais un si rapide essor !
Et pourtant ce pays devait grandir encore ;
C'est qu'on s'y reposait sous l'arbre au doux ombrage,
À ta tête superbe, au frais et vert feuillage,
Sous cet arbre depuis quatre-vingts ans planté,
Et qui, dans sa splendeur et dans sa majesté,
Devant rois et tyrans se dressait comme un spectre,
Prêt à leur arracher leur couronne et leur sceptre.
Qu'il était beau de voir des rivages lointains
Sous son ombre accourir tous ces fiers plébéiens
Fatigués de porter d'humiliantes chaînes,
Ou d'avoir à courber sous des lois inhumaines ;
Car à ces opprimés au cœur endolori
Cette terre offrait toujours un doux abri.
Mais le deuil suit souvent les plus joyeuses fêtes.

Voilà votre ciel pur troublé par les tempêtes.
 Avez-vous attiré le céleste courroux ?
 Quoi ! de si grands maux ont-ils fondu sur vous ?
 Pourquoi le ciel, pour lui faire expier quelques crimes,
 L'aurait-il donc plongé dans ces profonds abîmes,
 Ce peuple dont partout les autres nations
 Ne pouvaient qu'admirer les institutions ?

L'AMÉRICAIN

Ah ! ce pays serait république modèle,
 S'il avait en tous points voulu rester fidèle
 À ces droits proclamés avec solennité,
 Et si, tout en vantant si fort la liberté,
 Il n'eût pas malgré tout voulu la voir restreinte.

L'ÉTRANGER

Et comment a-t-il donc pu lui porter atteinte ?

L'AMÉRICAIN

Quoi ! vous le demandez, pourtant vous savez bien
 Quelle hideuse plaie il nourrit dans son sein.

L'ÉTRANGER

Ah ! vous voulez parler de la race africaine
 Qui gémit sous le poids de sa cruelle chaîne,
 Et que les châtiments, le fouet des commandeurs
 Contraignent sans relâche aux plus rudes labeurs.
 De ces êtres privés de tous les droits de l'homme,
 Qui, placés au niveau de nos bêtes de somme,
 Ne boivent qu'à la coupe amère des douleurs.
 Qui, labourant ces champs qu'arrosent leurs sueurs
 Ne peuvent cependant rien posséder au monde,
 Pas même un coin du sol que leur travail féconde.

L'AMÉRICAIN

Ah ! je commence à voir que nous nous rencontrons
 Par les élans du cœur, les aspirations :
 Votre raison vous crie, aussi que l'esclavage
 Et la liberté font un choquant assemblage.
 Mais vous pouvez ouvrir votre âme au doux espoir
 De voir bientôt briser les fers cruels du noir ;
 Car la destruction de toute servitude
 Doit être au moins le prix d'une lutte aussi rude.
 Dieu ne laissera pas la grande iniquité
 Étouffer le progrès, l'esprit de liberté
 Qui vont anéantir enfin le despotisme,
 Les préjugés de race, et le lâche égoïsme.
 Ne fixons pas des yeux troublés sur l'avenir :
 Notre sombre horizon doit bientôt s'éclaircir.
 Si dans ces temps d'épreuve il faut que ma patrie
 Se torde et se débâte, et saignante et meurtrie,
 Nous verrons se calmer ces agitations,
 Tous ces déchirements et ces convulsions :
 Nous verrons revenir la paix et l'harmonie :
 La grande nation doit être encore unie.
 Et lorsque de ces plis nous aurons effacé
 La tache qui blessait les yeux dans son passé,
 Notre noble bannière, exempte de souillure,
 Flottera dans les airs et glorieuse et pure.

Le 5 novembre 1862.

Le Triomphe des opprimés

« Pourquoi troubler notre terre bénie !
 Pourquoi tant d'intérêt à la race avilie
 Du nègre qui, pour nous, fertilise nos champs ?
 Lui seul doit travailler pour nous, pour nos enfants ;
 Tandis qu'à l'animal on donne sa pâture,

N'a-t-on pas satisfait à la loi de nature ? »
Nous disent les méchants.

Mais à ces oppresseurs une voix plus humaine,
Une voix qui flétrit et le fouet et la chaîne
Dit : « Ces noirs Africains qu'ici vous maudissez,
Ces esclaves soumis que vous avilissez,
Ne sont-ils pas aussi de Dieu l'œuvre sublime,
Des hommes vos égaux, qu'un noble cœur anime ?
Tous frères vous naissez. »

Et quand sonna l'appel de cette voix sacrée,
Les enfants courageux de la race outragée,
Se sont levés gaiement pour voler aux combats,
Vaincre leurs oppresseurs ou mourir en soldats :
Leurs bataillons nombreux et ardents à la gloire
Devant eux et toujours ont porté la victoire
Sans crainte de trépas.

La sainte Liberté, ce droit si cher à l'homme,
Ce droit qu'avec envie en tous lieux on renomme
Sera le prix sacré que vos travaux auront,
Le bien que vos enfants de vous hériteront :
Si vous tombez frappés au chemin de la gloire,
Et si vous succombez en cherchant la victoire,
Tous ils vous béniront.

Pour prix du sang versé, pour ces larmes amères
À la mémoire aimée et d'époux et de frères,
Oui, vous aurez conquis des droits à l'équité ;
Vous aurez votre rang parmi l'humanité.
La chaîne ni l'encan, broyés par vos batailles,
Ne viendront plus hideux déchirer vos entrailles,
Fils de la liberté.

Le 8 nov. 1864.

Adolphe Duhart (1830 - 1909)

Adolphe Duhart naquit à la Nouvelle-Orléans mais quitta la Louisiane pour aller en France où il fut élevé et reçut une bonne éducation. Quand il retourna à sa ville natale, il devint professeur à *L'Institution Catholique des Orphelins Indigents*, dirigée par son ami Joanni Questy ; Duhart le remplaça quelques années plus tard. En tant que poète, Duhart publia ses écrits dans *La Tribune de la Nouvelle-Orléans*, premier journal noir hebdomadaire aux États-Unis, sous le pseudonyme « Lélia D...t ». Pourquoi signa-t-il ses écrits du nom de sa fille Lélia ? Était-ce une simple preuve de son amour paternel ou acte féministe contre une société extrêmement chauvine dans laquelle aucune femme de couleur n'avait signé son nom à une œuvre littéraire ?

Les poèmes qui suivent furent publiés dans *La Tribune* : « Le 13 avril » le 25 avril 1865, « À une enfant » le 21 janvier 1866, et « Mon Trésor » le 3 juin 1866. La simple beauté et les thèmes universels de l'amour et de l'innocence de la jeunesse des deux derniers contrastent profondément avec le pathos émouvant de son hommage à Abraham Lincoln.

Addie DICKSON.

Le 13 avril

Le jour pâlit, expire. Et la lune sanglante
Éclaire à peine encore de sa lueur tremblante
Un ciel entouré de brouillards.
Tout se tait. C'est la nuit avec ses ailes sombres,
Couvrant comme un linceul la ville de ses ombres.
Tout disparaît à nos regards...

Tout à coup au milieu de ce triste silence,
Un bruit confus s'élève, une clameur s'élançait,
Parcourt les airs épouvantée.
Quel tumulte effrayant !... quelle voix lamentable...

Au meurtre !... à l'assassin !... ô crime épouvantable !...
Dit la foule de tous côtés.

Que s'était-il passé dans cette nuit profonde ?
Qui frappe ainsi de crainte et d'effroi tout ce monde
Tremblant de rage et de terreur ?
Dans tous les yeux l'on voit couler d'amères larmes.
Qui peut causer ces cris, ces plaintes, ces alarmes
Et ces frémissements d'horreur ?...

Le jour vint dissiper cette nuit de ténèbres...
Partout le canon gronde, et les cloches funèbres
Révèlent au peuple éperdu,
Brisé de désespoir et demandant vengeance,
Un horrible attentat, un crime affreux, immense.
Abraham Lincoln est perdu !

Assassiné, frappé par un traître... – Le lâche
Ne sentit pas l'horreur de cette infâme tâche.
Oh ! ce fut un triste réveil !...
Un deuil universel entoura l'Amérique ;
La Liberté pleura ce crime atroce, inique ;
Au ciel se cacha le soleil...

Il n'est plus ! mais son nom appartient à l'histoire.
Son nom environné de respects et de gloire,
Son nom à jamais vénéré
Ira, du Nord au Sud, apporter l'espérance
À celui qui, tombant de douleur, de souffrance,
Avait longtemps désespéré...

Pleurez incessamment... pleurez celui qui tombe,
Votre Libérateur descendu de la tombe,
Natifs, vous tous, cœurs pleins de foi !...
Oh ! pleurez celui dont la mort vous sépare,
Sur celui qui s'en vint, comme Christ à Lazare,
Vous dire : Esclave, lève-toi !

Il n'est plus. Mais sa chute a fait trembler la terre.
Il est tombé cet homme à l'esprit juste, austère,
Cet illustre Législateur.
Il n'est plus... Pleurons tous ce sublime génie
Qui, comme Washington, eut son heure bénie...
Pleurons le grand Libérateur.

Il n'est plus ! mais le peuple en pleurs qui l'examine
Dira dans l'avenir quels honneurs il destine
À celui qui vient de partir.
Et ce n'est pas à nous, faible et petit atome
Jeté par le Destin, à juger ce grand homme,
Régénérateur et martyr !

Le 25 avril 1865.

À une enfant

Tu me demandes, chère enfant,
Gracieuse et chaste Créole,
Un accord de ma lyre, un chant –
Qu'emportera trop tôt Éole –.

Mais si facile est ton bonheur,
Bonheur de joie et de lumière
Et si doux est ton petit cœur :
Comment repousser ta prière ?

Ne te hâte point de jouir,
Enfant, la vie est bien amère
Et ne peut longtemps éblouir,
Tant le bonheur est éphémère.

Hélas ! sur les ailes du Temps
Trop vite viennent les alarmes.
Chante encore, jouis du printemps ;
Laisse pour nous les tristes larmes

Oh ! laisse pour nous les regrets ;
 Garde encore ton insouciance,
 Les petits jeux, naïfs secrets
 De ta douce et pure innocence.

Ah ! que toujours dans tes beaux yeux,
 On lise la suave ivresse ;
 Que ton âme, miroir des cieus,
 Ne réfléchisse la tristesse.

Ma lyre, à ta prière, enfant
 Gracieuse et chaste Créole,
 Évoque du bonheur un chant
 Que ne puisse emporter Éole.

Le 21 janvier 1866.

Mon trésor

Canzone à M^{lle} L. A...y.

Si j'étais Dieu, tu verrais sous ta loi
 Trembler le monde et les séraphins mêmes,
 Et de l'enfer tu détruiras l'effroi.
 Oui, tu serais seule arbitre suprême !...
 Si j'étais Dieu, le ciel serait à toi !

Si j'étais roi, mes vassaux à genoux
 T'adoreraient, ô gracieuse reine !
 Et béniraient ton nom suave et doux.
 Si j'étais roi, ma belle souveraine,
 Dieu, dans son ciel, de toi serait jaloux !

Mais je ne suis, hélas ! ni Dieu, ni roi,
 Et je n'ai point de pouvoir ni couronne ;
 Et pourtant j'ai, dans mon cœur plein d'émoi,

Un doux trésor... eh bien ! je te le donne :
Ce doux trésor, c'est mon amour pour toi !

Le 3 juin 1866.

Pierre l'Hermitte

Le nom Pierre L'Hermitte remonte au Moyen-Âge pendant la première Croisade et appartenait à un moine qui joua un grand rôle comme prêtre et aussi chef d'une armée de Francs et d'Allemands. Cet homme, qui mourut en 1115, n'écrivit pas, bien sûr, « Au Père Chocarne ». L'auteur de ce poème se servit de ce nom de plume pour souligner le fait qu'en Louisiane la lutte contre le racisme était comme une Croisade. Le choix d'un tel pseudonyme, sa familiarité avec le Père Chocarne, et sa connaissance évidente de la Bible, suggèrent que l'auteur reçut une formation religieuse. Le Père Chocarne était en réalité un prêtre dominicain canadien qui arriva en Louisiane en 1866 afin de rencontrer le poète prêtre Adrien Rouquette. Il est donc possible que Pierre L'Hermitte soit le pseudonyme d'Adrien Rouquette à cause de son rapport avec le Père Chocarne et aussi ses liens avec la Cathédrale Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, où il avait été prêtre avant de démissionner à cause de ses idées ultra-libérales. *La Tribune* offrit « Au Père Chocarne » à ses lecteurs quelques jours après le deuxième anniversaire de l'assassinat d'Abraham Lincoln.

Rebecca SKELTON.

Au Père Chocarne

Mon Très Révérend Père,
 Un nègre obscur et méprisé,
 Écoutait enivré, la semaine dernière,
 Votre verbe irisé.
 Il sentait dans son être,
 Entrer comme un éclair de foi :
 Il allait rejeter son consolant « Peut-être »
 Et rembrasser la croix ;
 Mais cet homme, ce nègre, ô Révérend Père,
 Tandis qu'il se laissait emporter, éperdu,
 Au tumulte pompeux de votre accent austère,
 Détacha ses regards et son cœur de la chaire,
 Et le suprême appel qu'il avait entendu,
 Comme un soupir divin, adresser à son âme,
 Ne fut bientôt qu'une mourante flamme,
 Qu'un fugitif souvenir
 Que la réalité fit vite évanouir ;
 Car il se rappela que, même dans cette église,
 Les apôtres du Christ souffrent que l'on méprise
 Que l'on relègue, en certains bancs,
 Non pas de grands pêcheurs, non pas d'impurs tyrans,
 Mais bien de pauvres gens
 Dont le seul tort, dont le seul crime,
 Est d'avoir
 Le teint noir.
 Vous allez donc tonner contre cette injustice :
 Du temple Jésus-Christ sut chasser les marchands,
 À votre tour, chassez-en les méchants,
 Et ne paraissez pas en être complice.
 En pensant au poète obscur et méprisé
 Que captiva votre verbe irisé,
 Vous leur direz ô très Révérend Père,
 Qu'un blanc, qui ne veut pas qu'un nègre soit son frère,
 N'a plus le droit sacré d'appeler Dieu son père.

Le 16 avril 1867.

Camille Naudin

Camille Naudin était un homme de couleur libre dont l'identité réelle reste un mystère. James L. Cowan inclut trois poèmes signés de ce nom dans sa *Marseillaise noire et autres poèmes français des Créoles de couleur de la Nouvelle-Orléans (1862-1869)*. Néanmoins, dans son essai « Creole Poets on the Verge of a Nation », Caroline Senter remarque que Naudin était peut-être un nom de plume. Quel que soit son nom, il a été rendu célèbre pour sa nouvelle interprétation de la « Marseillaise », qui avait été écrit par Rouget de Lisle en 1792. Naudin publia sa propre version de cette chanson célèbre en 1867 dans la *Tribune de la Nouvelle-Orléans*, deux ans après la fin de la guerre de Sécession. Bien qu'il se servît de l'hymne de la Révolution Française comme point de départ, le message de la « Marseillaise noire » est moins violent que celui du texte originel. Le poème de Naudin implique des éléments religieux, tandis que l'hymne révolutionnaire français ne se dote d'aucune référence à Dieu. Une chanson du même titre dans le drame *Toussaint L'Ouverture* de Lamartine inspira sans doute Naudin, bien que le ton presque socialiste des paroles de la version louisianaise diffère profondément de celui du poète français :

Enfants des noirs, proscrits du monde,
 Pauvre chair changée en troupeau.
 Qui de vous-mêmes, race immonde,
 Portez le deuil sur votre peau !
 Relevez du sol votre tête,
 Osez retrouver en tout lieu
 Des femmes, des enfants, un Dieu :
 Le nom d'homme est votre conquête !

Il est important de noter que Naudin savait que son public connaissait la pièce de Lamartine puisqu'il inclut le démenti que : « Bien entendu qu'il n'y a que le titre [de la chanson de Lamartine] qui ressemble à mon poème ». Senter suggère que

Naudin l'ait inclus pour faire contraste entre la situation en France, en Haïti, et en Louisiane.

Parker JARNIGAN.

La Marseillaise noire

Chant de paix

Fils d'Africains ! Tristes victimes,
Qu'un joug absurde abrutissait.
De monstres oubliant les crimes,
Pensons à Jésus qui disait : (bis)
« Peuples, plus de sang, plus de guerre
« Qui font rougir l'humanité,
« Moi je suis la *Fraternité*,
« *Embrassez-vous*, vous êtes frères. »

Debout ! L'heure est venue, à chaque travailleur
Le pain (bis) qu'il a gagné, qu'importe sa couleur.

Assez longtemps ! le fouet infâme
De ses sillons nous a brisés,
Sans nom, sans patrie et sans âme ;
Assez de fers ! De honte, assez ! (bis)
Que dans une sainte alliance
Les Noirs et les Blancs confondus
À la mort des anciens abus,
Marchant tous pleins de confiance,
Debout ! L'heure est venue, à chaque travailleur
Le pain (bis) qu'il a gagné, qu'importe sa couleur.

Debout ! C'est l'heure solennelle !
Où sur le vieux monde écroulé
Le despotisme qui chancelle
Vient couronner la *Liberté*,
La discorde reprend sa pomme,
La raison humaine grandit ;
C'est l'intelligence et l'esprit

Et non plus la peau qui fait l'homme.
Debout ! L'heure est venue, à chaque travailleur
Le pain (bis) qu'il a gagné, qu'importe sa couleur.

Plus d'ombre ! partout la lumière,
C'est l'Évangile qui paraît ;
Le Blanc dit au Noir : « Mon frère »,
À jamais Caïn disparaît.
Debout ! L'heure est venue, à chaque travailleur
Le pain (bis) qu'il a gagné, qu'importe sa couleur.

Allons ! malgré votre race,
Hommes de couleur, unissez-vous ;
Car le soleil luit pour tous.
Que chaque peuple heureux, prospère,
Au fronton de l'humanité,
Grave ces mots : en toi j'espère,
Tu règneras, *Égalité*.

Le 17 juin 1867.

Victor E. Rillieux (1842-1895)

Né à la Nouvelle-Orléans à l'époque où l'esclavage et le racisme officiel infectaient les États-Unis, la vie de Victor Ernest Rillieux fut difficile. En dépit des circonstances, Rillieux, surmonta tous les obstacles pour devenir un écrivain louisianais notoire du XIX^e siècle. Étant donné la famille de Rillieux, on pourrait dire qu'il était destiné à avoir des talents exceptionnels et ainsi à avoir du succès. Victor E. Rillieux fait partie de la famille de Norbert Rillieux, l'homme qui inventa la machine agricole qui révolutionna la transformation du sucre.

Avant sa mort prématurée à la Nouvelle-Orléans le 5 décembre 1895, Rilleux était connu comme un poète fécond. Malheureusement il ne nous reste que sept poèmes de sa main

dont « Amour et Dévouement » est le plus célèbre. Il dédia cette œuvre à Ida B. Wells, une femme célèbre qui exposa le lynchage aux Européens et qui fut une des fondatrices de la NAACP. Parmi ses autres poèmes sont « Le Berceau et la Tombe », « Dernier Tribut », « Retour au Berceau Maudit », « Le Chant du Nautonier », « Le Timide », et « Une Larme ».

Mia REAMER.

Amour et Dévouement

À Miss Ida B. Wells

Tout pour l'humanité ! tout pour Dieu ! rien pour soi !
 Telle est, du dévouement, l'inextinguible foi !
 Pour calmer la blessure,
 Pour essuyer des pleurs, protéger l'orphelin,
 Étouffer l'injustice et braver l'assassin,
 Il faut une âme sûre !

Pour quelle noble cause, ô divine harmonie,
 À tes feux je viens retremper mon génie !
 Un bel ange des Cieux
 Parut à l'horizon ! Et sa race flétrie,
 Veut que ma faible plume en ce jour lui dédie
 Ce chant élogieux.

Jadis, en Béthulie, une vierge candide
 Comme toi, pour les siens devint fière, intrépide ;
 Et le nom de Judith
 Terrassant Holopherne, aux murs de la patrie,
 Arriva jusqu'à nous ! Et sa gloire infinie
 Brille encore au zénith.

Quelques siècles plus tard, au beau pays de France,
 Le peuple, en deuil, demande à Dieu sa délivrance :
 Jeanne d'Arc apparaîtrait !
 Vierge, elle est invincible, aux combats elle vole !

Du haut de son bûcher l'éternelle auréole
Lance un brillant attrait !

Mais toi, vierge au teint brun, au pays du Sauvage,
Par la voix, tu combats ! Puis, comme en un mirage,
Ton cœur, au premier rang
Fait briller le flambeau de la noble phalange
Sans laisser sur les sols qu'effleurent tes pas d'ange
Un long sillon de sang.

Oh ! jamais ! car ta race, abhorrant tous les crimes,
Des deux rôles, choisit le rôle des victimes
À celui des bandits
Dont les rifles, le lynch, le bûcher, la potence
Et les sombres forfaits sont par l'intolérance,
Dans tout le Sud bénits.

Parle donc ! Que l'élan de ton âme oppressée
Redise, sans détours, à l'Europe froissée,
L'horrible sort des tiens
Que la jeune Amérique, adepte au supplice,
Immole, chaque jour, au dieu de l'injustice !
Idole des païens !

Judith et Jeanne d'Arc illuminent ta route !
Déjà le White Cap s'émeut et te redoute ;
Mais pour son Ida Wells,
Un peuple valeureux, courbé par la souffrance,
Implore avec amour de la Toute-puissance
Les bienfaits éternels.

Une larme

À Aristide Mary

Le cœur, hélas ! brisé sous l'émoi qui l'opresse,
 Je viens, ma lyre en deuil,
 Répandre quelques pleurs, en ce jour de tristesse,
 Mary, sur ton cercueil.

En vain, pour honorer ta mémoire bénie
 Je veux des sons touchants ;
 Ma lyre se refuse, et, pour toute harmonie,
 M'offre de faux accents.

Dieu t'avait donné ; tu pouvais vivre en France
 Riche, heureux entre tous ;
 Mais à la voix des tiens, courbés sous la souffrance,
 Tu revins parmi nous.

Patriote avant tout ; rien, menace ou promesse
 D'odieux courtisans,
 De toi n'obtint jamais un moment de faiblesse
 Pour leurs indignes plans !

Sans cesse environné de traîtres, de parjures,
 Tu t'offrais au trépas !

La veuve et l'orphelin, en ton âme si pure
 Trouvaient pour le bonheur
 Et le gîte, et le pain et le mot qui rassure
 En donnant la ferveur.

Oh ! que tu savais bien, qu'il est des maux intenses
 Que calme un doux regard !
 De ces douleurs, enfin, qui s'envolent aux instances
 D'une âme y prenant part.

Étranger, méconnu par ta propre patrie,
 Tu sus l'aimer toujours !

Tu voulais, noble cœur, durant ta longue vie
 Mériter ses amours.

Beaux et saints dévouements qui, pour ton âme fière,
 Dans un monde meilleur
 Seront, malgré l'église, une sainte prière
 Aux yeux du Créateur !

Nous avons vu, pourtant – infâme sacrilège,
 Plus d'un suicidé
 Mourant de déshonneur, béni par le Saint-Siège
 En toute humilité !
 Non ! il ne brillait plus, ce [vrai] feu de génie
 Qui te faisait si beau ;
 Quand par l'âge vaincu, cédant à la folie,
 Tu devins ton bourreau !
 Dors en paix, dans ta tombe, hors de la Sainte Église,
 Magnanime martyr !
 Les pauvres, en grand nombre et ta race insoumise
 Gardent ton souvenir !

Le Timide

Musique de L.D.

Chaque jour, je la vois, charmante, gracieuse
 Au milieu de ses fleurs, sous l'oranger fleuri ;
 Mais quand de son doux chant la note harmonieuse
 Vient raviver les feux de mon cœur attendri,
 Pourquoi, timide, il faut qu'en mon ivresse extrême
 Je ne puisse jamais dire à celle que j'aime :
 Chante toujours,
 Ô mes amours !
 Chante, chante toujours.

Ravi, brûlant d'amour à ses côtés, j'admire
 Ses grâces, sa beauté, son regard enchanteur.
 Pourtant, quand de sa lèvre un suave sourire
 Comme un reflet du Ciel vient embraser mon cœur,
 Pourquoi, timide et faible, en mon extase même
 Je n'ose dire, hélas ! à la dive que j'aime :
 Souris toujours
 Ô mes amours !
 Souris, souris toujours.

Le soir dans son hamac, j'aime à la voir rêveuse,
 Oh ! quand elle murmure en un souffle amoureux
 Un nom, un tendre aveu qu'en mon âme joyeuse
 J'écoute avec amour comme un chant des cieux,
 Pourquoi, croyant, doutant, à ce moment suprême,
 Je ne puisse, oh ! mon Dieu, dire à l'ange que j'aime :
 Rêve toujours,
 Ô mes amours !
 Rêve, rêve toujours.

Pierre-Aristide Desdunes (1844-1918)

Le nom de Pierre-Aristide Desdunes sombra dans l'oubli pendant des années. Ce n'est qu'en février 2007 qu'il réapparut grâce à la famille Tureaud, qui donna ses manuscrits originaux à la Collection Historique de la Nouvelle-Orléans. Les travaux récents de Caryn Cossé Bell sur cette personnalité jettent un peu de lumière sur la vie de cet écrivain important.

Les recherches de Bell révèlent que Desdunes était le fils aîné d'Henriette Guillard et Pierre-Jérémie Desdunes – des gens de couleur néo-orléanais. Il s'engagea dans l'armée avec le 1^{er} régiment de la *Native Guard* de la Louisiane et il y resta jusqu'à la fin de la guerre de Sécession. Il se maria avec Louise Mathilde Denebourg en 1873 mais le couple n'eut jamais d'enfants. En 1880, Desdunes devint le directeur de L'Institut Catholique des Orphelins Indigents – le même institut où il reçut sa formation scolaire. Plusieurs anciens élèves de cette école et la famille Desdunes faisaient partie du cercle militant qui forma le Comité des Citoyens et intenta le procès Plessy vs. Ferguson en 1896. Rodolphe Desdunes, frère de Pierre-Aristide, écrivit *Nos Hommes et Notre Histoire*, une des premières études sur l'héritage créole en Louisiane.

Peut-être sans le savoir, Desdunes devint la voix des gens de couleur pendant la période de Jim Crow dans la Louisiane. Sa poésie est chargée d'une puissante critique sociale presque révolutionnaire. Il attaque sans pitié le racisme qui prévalait

pendant cette époque, mais il montre aussi un optimisme incomparable et l'espoir qu'un jour les gens de couleur ne souffriraient plus aux mains de leurs concitoyens. La poésie de Desdunes restera un précieux témoignage littéraire de la lutte contre l'injustice raciale aux États-Unis. Le poème « Les Pensées d'un esclave soldat », recopié par Desdunes dans ses cahiers, est, selon Clint Bruce, l'œuvre du poète haïtien Tertulien Guilbaud.

Elinora MADRID.

L'Idéal

Un soir d'avril et de soleil,
Quand j'étais petite, ma mère
Me dit une chanson amère
Qui, la nuit, troubla mon sommeil :

Idéal, toi qui nous exhortes
Celles qui croyaient au bonheur,
À l'amour, dans le déshonneur
Sont mortes.

Les fous, les redresseurs de torts
Ceux qui pourchassaient dans le monde
Le traite noir, le lâche immonde
Sont morts.

Qui dispensera ces escortes
De plaisirs, de dérisions ?
Les consolantes illusions
Sont mortes.

Plus d'amoureux, puisque les forts,
Les soldats, qu'un devoir enlève,
Les poètes, princes du rêve
Sont morts.

La nuit tranquille ouvre ses portes
Les jeunes héros glorieux

Sont morts ; les vierges aux doux yeux
Sont mortes.

Il fallait, sous le ciel vermeil,
Étrangler ma vie éphémère,
Quand j'étais petite, ma mère,
Ce soir d'avril et de soleil.

Les Pensées d'un esclave soldat

Pleurer lorsque tout rit, pleurer lorsque tout chante ;
Comprimer dans son cœur les grands, les fiers élans ;
Sentir toujours du fouet la morsure à ses flancs,
Sous la main du bourreau si froidement méchante.

Pleurer en étouffant jusqu'au moindre sanglot,
Car du maître la joie en fut empoisonnée :
De l'esclave africain telle est la destinée
Et – je m'en souviens bien – tel fut aussi mon lot !

Alors que tout reedit la chanson de la vie,
Lui, chante à demi voix le refrain de la mort ;
Être dégradé, rien – ni vertu ni remord –
N'élève plus la voix dans son âme asservie.

Qu'est-ce pour lui, mourir, lui qui meurt tant de fois
En un jour ? Dans sa femme aux durs labeurs rêvée
Dont le sein fécondé, sous la rude corvée
Voit tomber son doux fruit non nourri par les mois !

Dans sa fille qu'il voit, sous ses yeux avilie,
Perdre aux baisers impurs sa native couleur,
Son sourire divin, comme une exquise fleur,
Sous le souffle brutal, chiffonnée et pâlie !

Jamais la douce voix de la fraternité
Ne vient d'un mot d'espoir consoler sa tristesse ;

Pour lui n'existe point cette suave ivresse,
Ces longs ravissements de la paternité !

Le Seigneur me tira, comme autrefois Moïse,
De ces bas-fonds impurs où l'esclave croupit ;
Et j'ai pour mission, dans son cœur assoupi,
D'éveiller ces vertus dont la flamme électrise !

Se peut-il que, du bruit des chaînes que l'on rive,
Résonne toujours l'écho dans nos vallons en fleurs ?
Se peut-il que, devant un destin gros de pleurs,
Mon esprit flotte, ainsi qu'un navire en dérive ?

Rangez-vous sous mon bras, nobles fils de l'Afrique !
Dites, si vous voyez pâlir notre flambeau :
« Non, ce n'est qu'une éclipse : il renaîtra plus beau. »
Oh ! je sais que grande est leur force numérique,

Grande aussi leur valeur ! Les farouches guerriers
Qui savent à les suivre obliger la victoire,
Sans doute, en s'éloignant des rives de la Loire,
À leur patrie ont dit : « Tressez-nous des lauriers ! »

Pourtant je ne crains point, en leur livrant bataille,
De hâter pour les Noirs l'heure du talion,
D'opposer ma poitrine à ces cœurs de lion,
À ces soldats géants de mesurer ma taille !

J'ai foi dans mon étoile, et je serai vainqueur.
Quand le péril lui jette un défi gros d'orages,
L'homme dont le cœur passe en hauteur les outrages,
Voit sa taille grandir au niveau de son cœur...

Malheur à qui s'avance en nos gorges profondes !
Dans mes vastes projets j'ai pour complice... Dieu !...
Et je sens bouillonner, dans mes veines en fer,
Ce pouvoir créateur qui fait surgir des mondes !

Ressentiment d'un être sans patrie !

Rêve

Sur une place où les âmes républicaines
 Quelques fois vont puiser des émotions,
 Tandis qu'un gros bourgeois naïf et curieux,
 Devant mon front de bronze, écarquillant les yeux,
 Pour me montrer tirait discrètement la manche
 À sa femme fière en sa robe du dimanche.
 Voici qui me plongeait dans mon ravissement :
 Divin sous les splendeurs calmes du firmament
 D'où, l'azure s'en allant, ruisselait la crinière
 Fauve du grand Lion ; son immense paupière
 D'airain semblait alors mélancoliquement
 Promener, parmi le vaste fourmillement
 De la foule dont il est le terrible emblème,
 Un regard débordant de tendresse suprême.
 Or, joyeuse, une mère était debout devant
 Le monument, tenant par la main son enfant,
 Jeune marmot de sept ans rigoureux et rose.
 Et l'enfant, curieux de savoir toute chose,
 Montrait les bas-reliefs avec son doigt charmant,
 Et disait : « Qu'est-ce que tout cela, maman ? »

Et ce sont tes penseurs dont mûrissent les gerbes
 Dans les sillons du monde, et ces héros imberbes,
 Dont tes bardes, ô France, ont célébré les noms ;
 Ceux-là qui, sous le feu meurtrier des canons
 De ton Quatre-vingt-neuf épandant les semences,
 S'en allaient par l'Europe – ô célestes démenes !
 Tous ceux qui de leur sang généreux ont tracé,
 Sur le livre à jamais glorieux du passé,
 Ces dates dont chacune a vu naître un prodige,
 Et que nul fier penseur ne fixe sans vertige ;
 Tous ces vaillants tribuns, dont les virils accents
 Firent jadis trembler les despotes puissants,
 Que tourmente en leurs nuits le sort des prolétaires ;

Ce sont tous ces lutteurs magnanimes du Droit
 Et de la Liberté qu'avec son petit doigt
 L'enfant montrait alors ! oui toute ton histoire,
 France éternellement grande, et toute ta gloire !
 Dans son langage ému, doux et mélodieux,
 La mère interprétait ces groupes radieux,
 Et simplement, versait dans cette âme chérie
 L'orgueil du nom français, l'amour de la Patrie !
 Et c'est pourquoi, Français, des grands peuples puissants
 Seuls, je crois, vous avez des héros de douze ans !...

Et mon pays à moi !...

Hélas que mon pays eût mieux connu sa tâche,
 Et qu'on l'eût accomplie avec un cœur moins lâche,
 Si, pour lire à l'enfant l'histoire des aïeux,
 La mère avait là-bas ouvert devant ses yeux
 Ces grands livres de bronze ou de marbre ou de pierre !
 Nul n'estime le fils qui rougit de son père ;
 Nul n'estime le peuple ingrat qui dans l'oubli
 Profond laisse dormir ceux qui l'ont ennobli !
 Courage ô délaissé ! émancipe ton âme
 Des funestes liens dont la spirale infâme
 Vers le ciel azuré gêne encor ton essor !
 Secoue, ô chrysalide, en un suprême effort,
 Comme tu fis tes fers dans les temps héroïques,
 Le stupide haillon des préjugés sataniques !

Élégie

L'angélus sonne au loin et déjà le jour fuit ;
 Les troupeaux ont quitté les champs de pâturage ;
 Le laboureur en paix se retire au village,
 Et moi, je reste seul, tout seul avec la nuit !...

Déjà le crépuscule est morne et ténébreux ;
 L'air est enveloppé dans un profond silence,

Et l'on n'entend au loin que les chants amoureux
Du berger qui soupire en pleurant l'inconstance !...

Près de la vieille tour, qu'ombragent ces ormeaux,
Le hibou par ses cris, seul, se plaint à la lune
Dont la clarté limpide errant sur ces créneaux
Affaiblit son empire en ces temps de fortune !...

Plus loin, près de ces ifs, de ces saules courbés,
Sont des tombeaux épars ; et l'herbe qui les couvre
Sert de marbre et de bronze à ces héros tombés,
Toujours grands même après que le cercueil s'entrouvre !

Ni la brise embaumée au parfum séduisant,
Ni l'oiseau du printemps qui gazouille et sautille,
Le noble chant du coq, le cor au son bruyant,
Ne les éveilleront dans leur couche tranquille !...

Ils ne reverront plus leurs antiques foyers :
Pour eux, plus de plaisir, plus d'épouse si chère,
Plus d'enfants qui le soir enverraient les baisers
Qu'au retour du travail leur prodiguait un père !...

Tout l'orgueil des hérauts, tout ce pouvoir si beau,
La force et la beauté, l'innocence et la grâce,
Tout se trouve emporté ! Oh ! ici-bas s'efface !
Le chemin de la gloire est celui du tombeau !...

Et vous, riches du monde : éloignez tout mépris,
S'il ne s'élève ici quelques beaux mausolées
Que sont tous ces amas et d'or et de lambris,
Si l'anathème est gravé sur vos trophées !...

Que peut une statue élevée à la Mort ?...
Que peut encore l'Honneur sur la froide poussière ?
La Flatterie, alors, n'est que pure chimère...
Oh ! rien ne peut briser les ouvrages du sort !

Peut-être ici repose un cœur abandonné,
Un cœur ami du ciel et brûlant de sa flamme
Qui, pauvre dans ce monde, eût, en mourant, donné
Pour tout legs une lyre et les feux de son âme !...

Comme le pur émail dans l'abîme des flots,
Comme la douce fleur au bois épanouie,
La vertu dans ce monde est souvent enfouie...
Tout, même l'innocence ici-bas a ses maux !...

Peut-être ici repose un Ibsen, un Milton,
Un Cromwell innocent des pleurs de sa partie...
Mais qu'importe leur gloire ! Ils sont passés sans nom,
Et pour nous leur mémoire est à jamais flétrie !...

Pour eux, loin du tumulte et du bruit des combats,
Instruits dans les vertus, leur plus riche héritage,
Ce vallon fut toujours un brillant apanage,
Car l'or n'eut à leurs yeux que d'impuissants appas !

N'allez pas insulter à ces froids ossements !...
Mais lisez avant tout, gravé sur cette pierre,
Ce vers grossier qui semble implorer du passant
Un soupir, une larme, un regret à la terre !...

Tout cœur qui s'éteint est dans un autre cœur ;
Toute âme qui s'enfuit repose en une autre âme,
Et dans nos cendres brûle une secrète flamme,
Car la nature est là, pleurant sur nos douleurs

La Poésie d'expression créole

La poésie louisianaise francophone trouve peut-être son expression la plus riche dans le corpus d'ouvrages écrits en créole au XIX^e siècle. Difficilement abordable pour le lecteur moyen de nos jours, à cette époque-là, tout francophone né en Louisiane pouvait comprendre et parler facilement le créole.

Le créole louisianais est né d'un mélange du français, de l'espagnol, des langues africaines et amérindiennes, et de la compréhension et prononciation de ces mêmes langues par les esclaves africains vivant en Amérique. La langue facilitait la formation d'une nouvelle identité, et devint finalement une expression extérieure d'une culture sous-jacente et défavorisée. La plupart des créolophones louisianais étaient soit des esclaves soit des individus venant de milieux économiques et sociaux peu prospères. Par conséquent, ce groupe ne pouvait soutenir sa langue que par le moyen d'une tradition orale – dans les contes folkloriques et les chansons transmis d'une génération à l'autre.

Le créole, une des deux langues officielles d'Haïti, est en vérité un phénomène mondial et on peut en trouver des variantes répandues dans beaucoup d'anciennes colonies françaises, portugaises et anglaises. Il n'est guère surprenant, donc, que le premier exemple du créole écrit, « Lisette quitté la plaine », provienne de Saint-Domingue, transcrit par Moreau de Saint-Méry en 1797 dans sa *Description topographique, physique, civile, politique et historique de la partie française de l'isle de St-Domingue*.

En Louisiane, une des premières traces du créole écrit, le « Chant du vié Boscugo » par Charles Jobey, date de 1858 et devint une des chansons les plus célèbres de l'époque. Vingt ans plus tard, le Créole blanc, Adrien Rouquette écrivit une série de poèmes, parmi lesquels une chanson assez populaire « Mokeur Shanteur ». Il y avait heureusement aussi d'autres Créoles de

souche européenne qui s'intéressaient également à la langue des descendants des esclaves en Louisiane. Ces intellectuels se consacrèrent à des études primitives du créole, et aimaient publier dans les revues littéraires et les journaux leurs poèmes et les contes folkloriques qu'ils avaient collectionnés et transcrits. Doués d'une curiosité intellectuelle profonde, ces chercheurs amateurs ont laissé une contribution importante en enregistrant de leur mieux le créole louisianais parlé au XIX^e siècle en Louisiane.

Celui qui contribua le plus à la préservation du créole de cette époque fut Alfred Mercier. Né en Louisiane, ce descendant des immigrants français parlait plusieurs langues et se consacra à l'étude systématique du créole. Fondateur de l'*Athénée louisianais* et auteur de *L'Habitation Saint-Ybars*, dont une partie du dialogue est écrite en créole, en 1880 il publia son « Étude sur la langue créole en Louisiane », première analyse sérieuse de cette langue encore parlée par quelques milliers de Louisianais. Créant ainsi un système écrit pour le créole, Mercier donna aux créolophiles le pouvoir de partager ces riches traditions par le biais des journaux, des livres, et des revues littéraires. De belles histoires, chansons et fables orales furent enregistrées dans les dernières années du siècle.

Jules Choppin, par exemple, bien qu'écrivant plutôt pour amuser ses amis privilégiés que pour conserver la langue, contribua aussi à l'étude du créole. Auteur de poésies et fables variées, Choppin laissa de nombreuses œuvres basées sur celles de La Fontaine, dont « Les Animaux Malades de la Peste » offre un bon exemple.

Toutefois, hormis les poètes qui écrivaient en créole à cause de leur respect et leur amour pour cette langue, certains ne l'utilisaient que pour tourner en dérision les créolophones et les Créoles de couleur qui réclamaient leurs droits civils à la fin du siècle. Ils fondèrent même leur propre journal, *Le Carillon*, le porte-parole de « l'ancien régime » balayé du pouvoir par la guerre de Sécession. Tandis que les Créoles de couleur créaient une littérature engagée exprimée au moyen d'un français pur et châtié, certains Créoles blancs s'y opposaient en publiant des satires racistes, écrites dans un créole plutôt déformé. Parmi leurs

victimes favorites se trouvaient César « Caïman » Antoine et sa femme, Françoise. Antoine était un barbier de Shreveport, un homme de couleur devenu lieutenant gouverneur de l'état sous William Pitt Kellogg entre 1872 et 1876, c'est-à-dire pendant l'apogée de la Reconstruction fédérale. Publié en 1873 dans ce journal « peu politique, encore moins littéraire, et pas du tout sérieux », « Françoïse et les Races » offre un exemple décourageant montrant comment la langue même servit comme champ de bataille pour les bouleversements sociaux qui tourmentaient la Louisiane dans les dernières années du siècle.

Puisque la langue présente certaines difficultés pour les non francophones et les étudiants, les poèmes qui suivent apparaissent en ordre de difficulté ascendante. Nous conseillons au lecteur de les lire à haute voix ; souvent une tournure qui semble indéchiffrable sur la page écrite devient évidente une fois entendue. On trouvera un extrait de l'« Étude sur la langue créole en Louisiane » d'Alfred Mercier. La plupart des créolistes amateurs louisianais du XIX^e siècle connaissaient cet ouvrage et se conformaient aux procédés suggérés par Mercier.

Pour une étude scientifique et à jour, il faut consulter *A Dictionary of Louisiana Creole* par Albert Valdman et al. Barry Jean Ancelet offre de nombreux exemples modernes dans son *Cajun and Creole Folktales*, 1994 et Gwendolyn M. Hall retrace l'histoire et le développement de la culture créole dans son *Africans in Colonial Louisiana: the Development of Afro-Creole Culture in the 18th Century*, (1992).

Elinora MADRID et Aleksandra KASZTALSKA.

Alfred Mercier

Étude sur la langue créole en Louisiane (extrait)

Pour exprimer une manière d'être actuelle, on emploie en créole le mot qui caractérise cette manière d'être et on le fait précéder du pronom :

<i>Mo malade</i>	Je suis malade
<i>To malade</i>	Tu es malade
<i>Li malade</i>	Il est malade
<i>Nou malade</i>	Nous sommes malades
<i>Vou malade</i>	Vous êtes malade
<i>Yé malade</i>	Ils sont malades

Le présent de l'indicatif annonce que l'action exprimée par le verbe est en train de se faire et la préposition après, *apé*, joue un grand rôle dans le dialecte créole. [« Être après faire quelque chose » pour « être en train de faire quelque chose » fait partie du français louisianais même de nos jours.] Pour rendre une action en voie d'accomplissement, on a recours au pronom joint à la préposition *apé* que l'on fait suivre de l'infinitif, *moi après*, *mo apé*, lequel *mo apé* se contracte en *mapé*. De même, *to apé* se contracte en *tapé* ; *li apé* en *lapé* ; *nou apé* en *napé* ; *vou apé* en *vapé* ; *yé apé* en *yapé* :

<i>Mapé dinin</i>	Je suis après dîner.
<i>Tapé dinin</i>	Tu es après dîner.
<i>Lapé dinin</i>	Il est après dîner.
<i>Napé dinin</i>	Nous sommes après dîner.
<i>Vapé dinin</i>	Vous êtes après dîner.
<i>Yapé dinin</i>	Ils sont après dîner.

Comme on le voit, des pronoms *moi*, *toi*, *lui*, *nous*, *vous*, *ils* ou *eux* (*yé*), il ne reste plus, dans le créole, par suite de la contraction, que la lettre initiale, ou plutôt le son initial que cette première lettre représente.

On forme l'imparfait de l'indicatif du verbe être en accolant *té* aux pronoms :

<i>Moté</i>	J'étais
<i>Toté</i>	Tu étais
<i>Lité</i>	Il était
<i>Nouté</i>	Nous étions
<i>Vouté</i>	Vous étiez
<i>Yété</i>	Ils étaient

Pour former le parfait, on emploie l'infinitif précédé du nom ou du pronom ; exemple : « La nuit vint, il soupa ; *la nuit vini, li soupé.* » Ce *vini* et ce *soupé* s'appliquent aux trois personnes du singulier et du pluriel ; ils restent invariables.

On s'empare du son « va » pour en faire le signe du futur. Pour dire, par exemple, que ce gros bateau à vapeur ne pourra pas descendre, quand l'eau *sera* basse, on s'exprime ainsi : « *Gros stimbotte-la pa capab décende can lo va basse.* » À ce son *va* on accole l'infinitif du verbe, pour déterminer de quelle espèce est l'action qui sera faite, et le pronom indique à quelle personne est le sujet

Mo va chanté.

Tô va chanté.

Li va chanté.

Nou va chanté.

Vou va chanté.

Yé va chanté.

Telle est la forme primitive du futur créole, il ne tarde pas à subir deux changements. D'abord, le son *va* s'agglutine au pronom, et l'on a *mova, tova, liva, nouva, vouva, yéva chanté* ; ensuite, par une contraction dans laquelle les sons *ov, iv, ouv, év*, disparaissent, la lettre initiale du pronom s'unit au son radical *a* et nous avons : *Ma, Tâ, La, Na, Va, Ya chanté.*

La condensation ne s'arrête pas là ; dans certaines circonstances la consonne s'évanouit de *na, va* et *ya* ; la voyelle *a* reste seule pour représenter le futur. Voulons-nous dire en créole que le temps est plus beau aujourd'hui, et que les oiseaux

chanteront plus qu'hier ? nous parlerons de la façon suivante :
« *Tan bel zordi, zozo a chanté plice pacé ier.* »

[Pour former le conditionnel, on met *sré*, du verbe être au conditionnel, « serait »], entre le nom ou le pronom et l'infinitif. Pour dire qu'on fumerait si on avait du tabac, on parlerait ainsi :
Mo sré fumin si mo sré gagnin taba.

La lettre *r* disparaît souvent dans le créole ; on a *pou* à la place de pour, *apé* pour après, *di* pour dire, *cate* pour quatre, etc. Le son de l'*u* est remplacé par celui de l'*i* ; on a *torti* pour tortue, *jige* pour juge.

Le français en se créolisant, tend à la simplification, et acquiert quelquefois une concision qui lui donne de la force ou de la grâce. Dans mainte circonstance le verbe *être* ou le verbe *avoir* disparaît : *li vaillant*, il est vaillant ; *li pas peur*, il n'a pas peur.

Alcée Fortier

Alcée Fortier était un écrivain louisianais qui se considérait comme Français. Né en 1856 dans la cinquième génération de la famille Fortier en Louisiane, Alcée reçut une éducation à la française. Il étudia dans des écoles de langue française pour son éducation primaire, puis étudia la loi sous la houlette du Juge Berault de la Nouvelle-Orléans. Fortier enseigna le français à l'École supérieure des garçons à la Nouvelle-Orléans, puis à l'Université de Louisiane, connue aujourd'hui sous le nom de Tulane University. Il fut professeur d'espagnol, d'italien, d'allemand, de langue provençale, de catalan, de romanche, de grec, de latin, de français, et d'anglais; Il fut promu professeur de langues romanes en 1894. Il reçut de nombreuses invitations d'autres universités, mais décida de rester fidèle à l'Université de Louisiane.

Fortement engagé dans la « Louisiana Historical Society » et l'Athénée Louisianais, Fortier fut un écrivain prolifique. Ses accomplissements majeurs comprennent ses contributions poétiques, ses études linguistiques, y compris une étude de la

grammaire créole, et l'écriture des histoires de la Louisiane et des États-Unis. Fortier reçut beaucoup d'honneurs tout au long de sa vie, tels que des doctorats et des médailles du gouvernement Français. Alcée Fortier mourut à la Nouvelle-Orléans le 14 février 1914. Dans la notice nécrologique de L'Athénée, on l'appela « le plus éminent des Créoles de la Louisiane ».

Stephen LIOY

La Chanson de Roland

Conte Roland assite enba in pin
 côté l'Espagne li tournin so figure,
 li commencé pensé boucou kichoge :
 tou laterre yé li prenne comme in brave,
 la France si doux, nomme so famille,
 é Charlemagne so maite, qui té nourri li
 li pa capab' péché crié é soupiré.
 main li vé pa blié li meme,
 li confessé so péché, mandé bon Djé pardon :
 'mo bon papa qui jamin menti,
 qui té ressuscité Saint Lazare
 et sauvé Daniel dé lion layé,
 sauvé mo zame dé tou danzer
 pou péché qué dans mo la vie mo fai.
 so dégant drét li ofri bon Djé,
 saint Gabriel prenne li dans so la main
 enhau so bra li tchombo so latéte,
 so lamain yé jointe, é li mourri enfin.
 bon Djé voyé so zange cherubin
 é saint Michel dé lamer péril
 avec yé saint Gabriel vini
 é yé porté so zame dans paradis.

Jules Choppin (1830-1914)

Jules Choppin, né en 1830, était le premier de sa famille à naître sur le sol américain. Il habitait dans la Paroisse Saint-Jacques entre Bâton Rouge et la Nouvelle-Orléans, avec ses parents français, Auguste Choppin et Marie La Bon. Après avoir suivi des cours à Georgetown College, qui fait partie de l'Université de Georgetown à Washington, DC, Choppin devint professeur de latin et grec. Après son retour à la Nouvelle-Orléans, il enseigna le français à l'université Tulane et dans quelques écoles privées. Edward Larocque Tinker maintient que tous les écrits de Choppin parurent dans les pages des *Comptes-rendus de l'Athénée louisianais*, toutefois, Choppin publia également des poèmes dans *l'Abeille de la Nouvelle-Orléans* et dans le *Meschacébé*, deux journaux importants de l'époque. Les contes et anecdotes en créole louisianais signés Jeannot et publiés dans le *Meschacébé* dans les années 1910 sont probablement de Choppin. Parmi les poètes louisianais écrivant en créole, Choppin fut un des plus prolifiques. Il aimait surtout adapter en créole les fables de Lafontaine et Florian, mais créa parfois ses propres fables sur des thèmes louisianais.

Roxanne SMITH

Les Animaux malades de la peste

Ain jou, pauve zanimaux tombé malade partout :
 Limet, dans la savanne, choual, chaoué, mitou,
 Zozo dans bois, et cocodri dans grand bayou.

Gros Lion ouvris so gros ladjole

Et li parlé comme mat l'école.

Li dit yé tous : « Zamis, mo cré Bon Djé colère ;

« Y faut fait queq quichoge, o bin, queq la prière

« Avant no tous couri dans trou en bas la terre.

« Malé dit vous la vérité, comme moin c'est Lion.

« Mo déjà mangé cabri, chevreuil et plein mouton ;

« Mo dévoré yé tous sans yé fait moin à-rien,
 « Et mo senti aster qué yo té pas fait bien.
 « E pis, pou ain quichoge faut mo mandé pardon :
 « C'est pou n'homme la, pauv djab, qui té gardé mouton ;
 « Mo mangé li tout comme les autes. Aster, couté :
 « Y faut tout moun vancé pou dit la vérité. »
 Coquin Rénard la dit : « Abin,... qui ça ça yé ?
 « Chiah l tout ça c'est pas péché divant Bon Djé !
 « Yé tous té doit content qué Lion té mangé yé. »

Tout moun saloué et bat la main ;

Yé srait fait ça jusqu'à dainmain,

Mais lours vini, gros lours, gros tig, chien, chat, tchoueil,

Lapin, chevreil,

Chaoué, lablette,

Tout façon bête ;

Yé tous dit Lion

Té gain raison.

Après tout ça, bourrique, pauvre vié bourrique vancé
 (Bon Djé conain qué c'était pas pou li dansé.)

Li dit : « Ain jou mo taé passé au ras chimin,

« Mo mangé ain pé zherbe queq moun mo pas conain.

– Qui ça to dit ? to volé zherbe ? attends bourrique...

« Vancé tout moun... faut nous fouli des coup-t-labrique. »

Yé sommain li et roulé li comme ain barique.

Morale

Si to riche, ya dit toi :

« To vanyant comme le roi. »

Si to pauvre, mo piti,

Divant jige to fouti.

Le 7 sept. 1912.

Le Lièvre et la Tortue

Raconté par « Pa Guitan »

Ain jou, compère Lapin et pis madame Torti
Lévé avant soleil. yé té jonglé sorti
Pou cou assise au ras chimin pou yé posé,
Et comme dé vié zamis yé commencé causé.

Torti la dit Lapin : « qui ça tolé parlé
Ma rendi côté bit dans grand chimin, premier ? »
Lapin parti ri et dit Torti : « to fou...
Pou qui to prend Lapin, vié barbotère la boue ? »
Torti réponde : « an-hant, to per parié toujou...
To jis connain « jonglé » o-bin mangé di chou. »
– A-bin, – top, – ma parié. Lapin la dit... « Coupez »...
Et Torti la parti. Lapin la cou coucher,
Et pis sauter, danser, et berdasser longtemps.
Li té si sir gaingnain qué li té prend so temps.
Mais vié madame Torti taé jouer comme ain ti fou ;
Et « zing » lapin parti, mais li parti trop tard,
Et dans la monte Torti, Lapin té en retard.

Morale

Zamis, coutez moin bien : quand volé fait quichoge
Faut vos lévé bonne her, et pis coûté l'horloge...
Sitôt li sonain « ting » ...bardez, zamis, parti...
Va fait, pas comme Lapin, mais comme madame Torti.

Le Singe et le Léopard

Adaptation d'une fable de Florian

Ain joua in bande macacs tapé joué en bas n'abe
Là-bas dans bois, ensemble. Yé tapé ri comme djabe,
Et, ça yé tapé joué, c'était... plié yé dos,

Et tchombo yé la tête dans jambe ain vié macac
 Qui semblé ain vié mam qui té fait yé dodo
 Pendant qué yé la main té plate en haut yé dos.
 Et, dans yé ti la main, chacaine té donné ain clac,
 Et récuilé, roulé par terre comme moun qui chac.
 Et tous macacs lé yé en bas nabe parti ri
 Yé tapé joué, dansé, sauté, poussé des cris,
 Quand tout d'ain coup, ma chère, yé oir ain léopard
 Avec so gros la djole. Yé tous té per... dardard,
 Li vancé côté yé, et li dit yé : « pas per,
 « Pas per, pitits macacss... ga ! mo pas en colère ;
 Mo sorti réveiller, et mo tendé di bris,
 Et mo vini pou jouer avec ouzautes, pitits.
 A la moin, anons jouer. « Baissez, macac... » et pim !
 Bête la fou li ain clac... (esquisez mo la rime).
 Di sang parti couler... yé té semblant ri,
 Mais li, li ri bon tchor. Yé tous parti couri
 Dans tous façons chimins, dans bois, pasqué yé té conain
 Qui moun qui té cognain.

Morale

« Coutez moin, mo zamis, pas jouez avec « big-bock »,
 Pasqué ya griffé toi et porté toi bad lock.
 Yé va donne toi di sic, et pi yé va bo toi,
 Mais panga yé la djole ; ya mordé toi, quéquefois. »

L'Huitre et les Plaideurs

Dé n'hommes tapé promnain, ain jou, au bord la mer.
 Yé tous les d'es èsemble oi ain dézouite parler.
 Ain dans yé happ'e li, et dit c'était pou li...
 L'aute la té si colère qué li talé fou li,
 Ais jige la galopé pou péché yé té bat,
 Pasqué dé n'hommes léyé té là comme chien et chat.
 Et li dit yé : « ouzaute sorti trouvé dézouite,
 Attende, et ma dit vous pou qui li yé ...tout souite. »

Li ouvri dézouite la et pis li calé li ;
 Et pis li dit : comme moin c'est jige, mo valé li.
 Et pis pou pas vou cré qué moin c'est ain canaille,
 Mapé donne vous chacaine ain joli ti lécaille.

Morale

Si tolé dispité pas couri côté jige,
 Pasqué ya oté toi jusqu'à to vié chimige.
 Tout ça to capab fait yé va dit to coupab ;
 Vaut mié to paix, et pis... Débâte comme to capab.

La Chasse Chaoué

Vo cré malé menti ! A bin... Ça malé dit
 Si c'est pas vrai, ma chère, molé mouri jordi.
 Ain jour, moin et til mait no parti cou la chasse,
 Et no mainnain nos chiens pou yé té suive la trace
 Chaoué, là bas dans bois. Ti mait prend so fisi,
 Et moin mo prend... jiss dévinain ça mo soizi...
 Un gors papa bâton assez pou tchoué ain luir
 (Si lours là pas trop gros pou fait mo prend la course,)
 No parti grand matin... (nous autres c'est « 'fore day coon »)
 Et quand no cou la chasse, no pas fait comme tout moun :
 Premier qui chose qué no conté là-bas dans bois
 C'était chaoué, la djeole pointi et ti jié nois.
 Le parti galopé, mais tayo té oir li,
 Mo mait et moin no té oir li passé aussi,
 Et no bardé derrière chaoué... Vo parlé pou lapin,
 Yen pas lapin qui galopé comme mo ti mait et moin.
 No rivé tink à tink derrière compère chaoué
 Et no baissé pou trapé so la tché... a-ouay !
 Vite comme ain l'éclair li chapé dans ain trou.
 A for mo té pressé mo tombé en'aut mo geounou.
 Tou la té dans racine ain n'harbe au ras la terre,
 Mo té oili entré dans trou, mais par malher,
 En'aut l'autre côté n'harbe là yen vé ain l'autre gros trou,

C'est par tour-là qué li chapé pou fout dé nous.
 Ti mait dit moin : fourré to bras et trapé li...
 Mais chia ! bête-là té loin, bête-là té djà parti.
 Mais no t'e pas conain, ni mon ti mait ni moin,
 Et no té cré, qué no té cernain-li dans coin.
 Mo roulé mo la manche et mo graté la terre
 Comme poules quand yolé ponde. Ochiens quand yé colère.
 Aster qui ça v ocré mo taté dans trou là
 Pendant ti mait tapé hélé houra, houra.
 Ain gros qui chose qui té tout fret et qui té rond,
 Et quand ti mait dit moin : taté plis loin, plis fond,
 Mettez to d'e la main, Guitin, pas per fouillé...
 Mais mo té djà senti bête-là apé grouillé ;
 Et quand mo dit mo mait : mo per, malé fou camp,
 No oi l'aute côté n'harbe ain gors papa serpent
 Qui lévé so la tête quand li sorti dans trou,...
 Et c'est la vérité ça mapé conté vous :
 Quand mo oi so lancete mo maqué tournain fou.
 Mo mait li t'e pas per et li tiré bête-là ;
 Aster c'était mon tour pou mo hélé houra !
 So gros la tête sauté comme ain ti graine tac-tac ;
 Mo ramassé bête-là et fourré li dans sac.
 Et quand no révini la chasse no tapé soué,
 Ea pis tout mon ri nous pou no la chasse chaoué.

Épilogue

Aster, pauve chiens leyé tapé dormi dans coin,
 Yé té rivé longtemps avant mo mait et moin.
 Mo sir que quand yé oi c'était serpent sonnettes
 Yé bardé la maison, yé té trop per, pauve bêtes.

Charles Jobey (1813-1877)

Auteur chasseur français, Charles Jobey naquit à Rochefort. Il est le mieux connu pour son traité en vers et en prose, *La Chasse et la Table*, dans lequel il donne la manière de chasser, de tuer et d'apprêter le gibier. Jobey était également un correspondant de George Sand qui lui adressa une lettre le 28 octobre 1864 avec ses compliments sur un essai littéraire que celui-ci lui avait confié.

Il est impossible de savoir précisément combien de temps Jobey resta en Louisiane, mais dans son conte, « L'Amour d'une Blanche », il dit que son père lui conseilla de passer un an dans l'ancienne colonie française. Plus tard, dans une lettre à Alexandre Dumas, datée du 22 mai 1854 et publiée dans *Le Mousquetaire*, Jobey déclare qu'il vivait à Saint-Martinville, en 1839. Dans la même lettre il décrit les événements qui forment la trame de l'action d'une nouvelle, « Une partie de pêche au lac Cathahoula », dans laquelle se trouve le « Chant du vié Boscugo ». Cette nouvelle parut, sous forme de feuilletons, du 14 novembre 1857 au 16 janvier 1858 dans *Le Villageois de Marksville*, journal dont Alexandre Barde fut le rédacteur. Si Jobey collectionna cette « Chanson du vieux bossu » à l'époque où l'histoire se passa, c'est-à-dire en 1839, elle est un des premiers exemples de créole écrit en Louisiane.

L'année que Jobey passa en Louisiane influença profondément cet ancien rédacteur de journaux en province. Parmi ses écrits traitant de sujets louisianais, on trouve un roman, *L'Amour d'un Nègre* et toute une série de contes : « L'Amour d'une Blanche », « Jacques Desnœuds », « Le Lac Cathahoula », « Une vision en mer », et « Patrick Tête-Dure ».

Chant du vié Boscugo

Mouché Préval
 Li donné grand bal
 Li fé nègue payé,
 Pou sauté ainpé.
 Dansé Calinda, etc.

Li donné soupé
 Pou nègue régalé
 So vié la misique
 Té baye la colique.

Mouché Préval
 Té capitaine bal,
 So cocher Louis
 Té maïte cérémonie.

Ala ain bourrique,
 Tendé la misique,
 Li vini valsé,
 Com quand li cabré.

Yavé des négresse,
 Bel com yé maîtresse
 Yé té volé bel bel,
 Dans l'ormoir mamzel.

Blanc et pi noir,
 Yé dansé bomboula,
 Vous pas jamais voir,
 Ain pli grand gala.

A la gardien la geole,
 Li trouvé ça bin drole,
 Li dit : « Mo aussi,
 Ma fé bal ici. »

Et pi le wacheman,
Yé tombé la dan
Yé fé branle-ba,
Dans lichiri la.

Yé méné yé tous,
Dans la calabous.
Lendemain matin,
Yé fouetté yé bin.

Yé té volé bel chaîne,
Yé té volé Romaine,
Yé té volé n'écrin,
Et pi souyé fin.

Ain mari godiche,
Vini mandé postiche,
Qui té servi so femme
Pou fé la bel dame.

Comment sapajou
To pran, mo kilotte.
Non, mon maîte, mo di vous
Mo jis pra vos botte.

Piti maîtresse
Li tapé crié,
To voir négresse
C'est mo robe to volé.

Chez mouché Préval,
Dans la ri n'opital
Yé fé nègue payé,
Pou sauté ainpé.

Pove mouché Préval,
Mo cré li bin mal,
Ya pli encore bal,
Dans la ri n'opital.

Li payé cent piasse
 Li courri la chasse,
 Li dit c'est fini
 Ya pli bal sans permi.

Le 16 jan. 1858.

Joe Beaumont (1820-1872)

Certains hommes de couleur, comme Joe Beaumont, se servaient parfois du créole pour exprimer leurs opinions politiques et sociales. Beaumont, un chansonnier célèbre pour son sarcasme mordante, attaquait sans pitié tous ceux qui eurent le malheur d'attirer son attention. Passées de bouche à oreille et jamais imprimées, les chansons de Beaumont firent sensation à la Nouvelle-Orléans, et si l'on croit Tinker et Desdunes, furent chantées par toute la population. Il n'y a malheureusement qu'une chanson de Beaumont qui survit mais celle-ci, la plus célèbre, parle d'une affaire réelle qui se passa à la Nouvelle-Orléans. Toucoutou, se faisant passer pour blanche, fut accusée d'être noire. Beaumont écrivit cette chanson pour exposer l'hypocrisie des Noirs qui rejetaient leurs frères et sœurs. Desdunes résuma cet épisode de la vie néo-orléanaise dans les termes suivants :

Beaumont a montré son talent particulier comme chansonnier créole lors du procès qui a eu lieu en notre cité, un peu avant la guerre civile entre deux familles de couleur bien connues. Ce différend avait été provoqué par un échange d'épithètes de la part des enfants, qui s'étaient brouillés dans une querelle de rue. L'un des enfants avait traité l'autre de nègre. Il s'en est suivi des démêlés de cour qui ont fait grand bruit dans le temps, et qui se sont terminés d'une manière funeste aux prétentions de la défense.

La personne attaquée en justice cherchait à se justifier en alléguant qu'elle était de race caucasique, qu'elle était *une blanche*, comme on le disait à l'époque. La poursuite ayant prouvé qu'elle

était de descendance africaine, elle fut reconnue comme telle par la Cour Suprême de l'État.

Cette contestation judiciaire était intéressante, parce que bon nombre de personnes d'origine douteuse avaient recours à la loi pour se fixer un état civil favorable. Ces personnes, une fois *régularisées* par les tribunaux, passaient dans les rangs de la race blanche et jouissaient de tous les droits et privilèges attachés à cette position.

Une décision adverse, par contre, était désastreuse, fatale, car elle entraînait la perte de tout prestige pour la victime, qui ne pouvait plus alors vivre dans les mêmes conditions sociales.

Toucoutou

Refrain :

Ah ! Toucoutou, ye conin vous,
 Vous cé tin Morico
 Na pas savon qui tacé blanc
 Pou blanchi vous lapo.

Si vous té gagné vous procé
 Oui, negue ce maléré.
 Mové dolo qui dans focé
 Ce pas pou méprisé.

Refrain :

Ah ! Toucoutou, ye conin vous,
 Vous cé tin Morico
 Na pas savon qui tacé blanc
 Pou blanchi vous lapo.

Au théâtre même quand va prend loge,
 Comme tout blanc comme ye fot,
 Ye va fé vous prend Jacdéloge,
 Na pas pacé tantôt.

Refrain :

Ah ! Toucoutou, ye conin vous,
Vous cé tin Morico
Na pas savon qui tacé blanc
Pou blanchi vous lapo.

Quand blancs loyés va donin bal
Vous pli capab aller.
Comment va fé, vayante diabal,
Vous qui laimez danser?

Refrain :

Ah ! Toucoutou, ye conin vous,
Vous cé tin Morico
Na pas savon qui tacé blanc
Pou blanchi vous lapo.

Mo pré fini mo ti chanson
Pasque manvi dormi ;
Mé Mo pensé que la leson
Longtemps li va servi.

Refrain :

Ah ! Toucoutou, ye conin vous,
Vous cé tin Morico
Na pas savon qui tacé blanc
Pou blanchi vous lapo.

Adrien Rouquette

De nos jours il est surprenant de constater que la première langue d'une grande partie des Créoles blancs louisianais du XIX^e siècle fut le créole et non pas le français. Ainsi fut le cas d'Adrien Rouquette (pour sa biographie, voir le deuxième chapitre du présent ouvrage) dont la nourrice lui parlait toujours en créole. Rouquette est le plus connu pour sa poésie en français, mais il inventa également son propre système pour transcrire le créole et publia plusieurs poèmes dans les journaux néo-orléanais. Le premier, « Le Chant d'un jeune Créole », dédié « A mo zami Grek-Anglé », c'est-à-dire à Lafcadio Hearn, avait vingt strophes et attira l'attention du jeune écrivain. Son « Mokeur Shanteur », publié la même année, représente une sorte de tour de force puisque le poème imite le chant de l'oiseau-moqueur. Parfois Rouquette se servait du créole pour tourner en dérision ses ennemis tels que Georges W. Cable, dont le roman, *Les Grandissimes*, réveilla la haine de la bonne société des Créoles blancs de la ville. Ainsi, son « Weird Solo by a Zomi-Frog » fait écho aux chants sarcastiques de Joe Beaumont et continue la tradition de la chanson créole dans laquelle on satirise l'individu exécré.

Mokeur Shanteur

Kashé dan la barb espagnol,
 Ki sa ki a pé shanté là ?
 Mo connin, sé pa rossignol.
 Kouté so la voi: ki silà ?

Ah ! silà a pé shanté,
 Silà ki gagnin il la voi,
 Ké tou moune sré kapab kouté,
 Juska yé mouri fin dan boi, –

Silà, sé zozo ki sorsié !
 Kouté, kouté so la muzik ;
 Kouté-li, kouté-li ; l'a pé
 Di nou : kiliklik, kiliklik.

Kouté, kouté dou sorsié là ;
 Kouté biyen sa la pé di nou ;
 L'a pé di nou : wawa, wawa ;
 L'a pé di nou : hibou, hibou.

Kouté, pandan la nuite trankil,
 Kouté ton sa l'a pé di nou ;
 Kouté ; l'a pé di : whip-pour-wil ;
 L'a pé pélé, kolin-foirou.

Kouté – li shangé so la voi ;
 L'a pé shanté kom ton zozo ;
 Kom ton sa ki shanté dan boi ;
 Kom narb, kom divan, kom dolo.

Li, sé gran mèt ; li, sé sorsié :
 Tou silà-ye ki tandé li,
 Yé resté là ; yé tou blié ;
 Yé sré kouté juska mouri !

Gar-li dan siel a pé valsé ;
 So la voi a pé rane li sou ;
 Li plu konnin sa l'a pé fé ;
 Li plu konnin aryin ; li fou !

Ah ! kokeur, ah ! mokeur shanteur,
 Ah ! ah ! to gagnin giab dan kor !
 To gagnin tro l'espri, mokeur !
 Mé, shanté : m'a kouté ankori !

Le 9 mars 1878.

Weird Solo by a Zombi-Frog

Savan Missié Kabri,
 Ki conin tou gri-gri,
 Prosh koté For-Pagnol,
 Li té kouri lékol.
 Avek vié kokodri,
 Ki té in gran Zombi ;
 Kan soleil té koushé,
 Dan ti kouin biyin kashé,
 Li té sorti bayou,
 Pour apprande li Voudou.

Savan Missié Kabri,
 Ki conin tou gri-gri,
 Sé pa krivin pour frime ;
 Li fé lé *Grandissime* ;
 Tou moune apé parlé
 Anho liv ki li fé ;
 Sé pa piti Missié
 Sila ki yé pélé,
 Savan Missié Kabri,
 Ki conin tou gri-gri,

Koté Bayou Koshon,
 Où ganyin plin dijon,
 Li té dansé Kongo
 Avek Mari Lavo.
 In soir, yé fé gran bal,
 Yé limin plin fanal,
 Et yé marié Kabri.
 Avez mamezel Zizi ;
 Sé té pli bel négresse,
 Té ganyin dans lespepe.

Prosh koté gran dikane,
 Yé bati in kabane ;
 E yé fé plin piti,
 Ki té samblé Zombi,
 Savan Missié Kabri,
 Li conin tou gri-gri,

Li conin tou kishoze,
 E le santi déroze.
 Alon dansé Kongo
 Epi crié, bravo !
 Bravo ! bravo pour li !
 Savan Missié Kabri,
 Ki connin tou gri-gri,
 Sé pa kivin por frime ;
 Li fé lé *Grandissime*.

Poèmes anonymes

Le forum principal pour la poésie en langue créole en Louisiane fut toujours les journaux, en particulier, les journaux de paroisse tels que le *Meschacébé* et le *Villageois de Marksville*. À partir des années 1850 ces journaux publièrent chansons, poésies, et maximes en créoles sous la rubrique *Variétés*. Souvent anonymes, ces ouvrages pimentèrent les nouvelles plutôt banales de la vie campagnarde louisianaise et fonctionnèrent en tant que bagatelles humoristiques, parfois touchantes, mais qui ne valaient pas la signature de l'auteur. Si le lecteur moderne y voit des stéréotypes, à l'époque, les auteurs de ces vers n'avaient aucune intention de dénigrer les créolophones. Il faut, plutôt, y voir l'influence de George Sand, dont les personnages parlaient la langue du terroir français, précisément comme les défavorisés du terroir louisianais parlaient souvent le créole. Ainsi, on peut parler d'une sorte de réalisme pastoral régional, exprimé par moyen de la langue parlée par les ouvriers louisianais.

À la différence des journaux paroissiaux, le *Carillon de la Nouvelle-Orléans* tourna en dérision le gouvernement fédéral et tout ce que la Reconstruction avait apporté en Louisiane. Il est ironique que l'arme favorite du *Carillon*, la chanson satirique en créole, fût perfectionnée par le Créole de couleur, Joe Beaumont. Tandis que les écrivains de couleur s'exprimaient presque toujours dans un français châtié et pur, les auteurs anonymes des

poèmes racistes du *Carillon* se servirent du créole pour attaquer les hommes politiques noirs qui revendiquaient leurs droits civils. La cible favorite de ces attaques fut le plus souvent C. C. Antoine et sa femme, Françoise.

Avant de devenir le lieutenant gouverneur de l'état en 1872, Caesar Carpenter Antoine, couronné « Le Petit Singe de la Callebasse » par le *Carillon*, fut un délégué à la convention constitutionnelle qui établit le suffrage universel en Louisiane. Plus tard, dans les années 1890, il fut l'un des fondateurs du Comité des Citoyens qui soutenait Homer Plessy dans le procès Plessy vs Ferguson. Le poème reproduit ici nous permet de mieux comprendre le racisme et la cruauté contre lesquels Antoine combattit. Pourtant, au-delà du racisme évident de ce poème, il faut voir l'amertume et le désespoir des classes dirigeantes qui avaient tout perdu dans la guerre de Sécession.

La Caze du nègre

I

Moi resté dans un p'tit la caze
 Qu'il faut baissé moi pour entré,
 Mon la têt' touché son faitaze
 Quand mon li pié touché plancé.
 Et moi té pas besoin lumière,
 Le soir, quand moi voulé dormi :
 Car pour moi trouvé lune claire,
 N'a pas manqué trous, Dié merci !

II

Mon lit est un p'tit natt' malgace,
 Mon l'oreillé morceau bois blanc,
 Mon gargoulette un' vié calbasse
 Où moi met l'arack, zour de l'an.
 Quand mon femm' pour fair' p'tit ménaze,
 Sam'di comm' ça vini soupé,

Moi fair' cuir', dans mon p'tit la caze,
Banane sous la cendr' grillé.

III

A mon coffre n'a pas serrure,
Et jamais moi n'a fermé li.
Dans bambou comm' ça sans ferrure
Qui va cherché mon langouti ?
Mais dimanch' si gagné zournée,
Moi l'achette un morceau d'tabac,
Et tout la s'main', moi fais fumée
Dans grand pipe, à moi carouba.

A.***

Le 12 mars 1859.

Élégie d'un Affranchi

Mo gagné si tant la peine,
Dans mo tet' na pu l'espri ;
Mo pauv' zieux semblé fontaine,
Mo la fam' mouri jordi.
Li té noir passé chaudière,
Mé li dou, dou com' siro ;
Li té gagné tout pour plaire,
Quand li nayé dans do l'eau.

Po peti li té si bel,
Quand mo couté so la voix,
Mo té cré tendé tourterel,
Qui chanté zamour à moi.
Quand mo gardé so la bouche,
So dents blan, so né, so zieux,
Mo té vini tout farouche,
Tant mo peur zot amoureux.

Quand pré li mo coupé canne,
Li becqué moi tou le' pas ;
Quand mo couri dans cabanne,
Mo méné li par so bras.
Quand mo té fé li caresses,
Li té di moi le' zamours ;
Li jamais gagné tristesses,
Mo content, content toujours.

Le 30 déc 1866.

Françoése et les races

Antouène, mo plus *smart* qué toi ;
Couté moin bien, et ta oi :
To di qué préjué mouri,
Qué égalité remplacé li !
– Faut to bien bête pour croi ça!

Ça qui blanc pas lé jamais noir ;
Ça qui noir pas lé jamais blanc ;
Ça qui jaune, et qui cré yé blanc,
Va jamais cré yé noir.
– Faut to bête pour pas connin ça !

Jour qu'ain seul milate va croi
Que nous, nègues, cé yé l'égal,
Et moin ma vini blanc, mo croi.
– Faut to bête pour pas comprane ça !

Contre nous, préjugé des milates,
Li va jamais gagnin ein terme.
Yé méprisé nous ; aussi, resté ferme,
Car milates – sra nous Ponce-Pilates.
– To pas trop bête pour comprane ça !

L'égalité, l'*unification*

Va fait ein drôle la race, mo croire,
 Puisque l'enfant de cette union
 Sra ni blanc, ni jaune, ni noir,
 – To pas trop bête pour comprane ça !
 Antouène, si nous pas bien veillé,
 Milates va metté nous en dedans ;
 Pour nous yé di ya pé préché,
 Mais... mo préféré gagnin z'affair avec blancs.
 – Lait pur vaut mieux que ça qui mélangé !

Blancs, – cé ein vrai la race ;
 Nègues, – cé ein vrai la race ;
 Choal, – cé ein vrai la race ;
 Bœuf, – cé ein vrai la race ;
 Cigare l'Havane, – cé ein vrai la race ;
 Mais, milates ! – cé pas plus ein la race
 Qué millet cé ein vrai la race,
 Ou que cigare mêlé cé ein vrai la race.

Le 13 juillet 1873.

Valentine

Dipi mo vouèr toué, Adèle,
 Apé dansé Calinda,
 Mo resté pou toué fidèle,
 Liberté à moin caba
 Mo pa souci d'aut'nègresses,
 Mo pa gagnin tcheur pou yo ;
 Yo gagnin bocou finesses,
 Yo sembé serpent congo.

Mo l'aimé toué tro, ma belle,
 Mo pa capab' résisté ;
 Tcheur à moin tou comm' saut'relle,
 Li fai né qu'apé sauté.
 Mo jamin contré gnoun femme

Qui gagnin bell'taill' comm' toué ;
 Zié à toué jité la flamme,
 Corps à toué enchéné moué.

To té comm' serpent sonnette
 Qui connin charmé zozo,
 Qui gagnin bouche à li prette
 Pou servi comm' gnoun tombo.
 Mo jamin vouèr gnoun' négresse
 Qui connin marché comm' toué,
 Qui gagnin gnoun si bell' gesse ;
 Corps à toué, cé gnoun' poupé.

Quand mo pa vouèr toué Adèle,
 Mo senti m'apé mourir ;
 Mo vini comm' gnoun' chandelle
 Qui apé allé fini ;
 Mo pa vouèr rien sur la terre
 Qui capab' moin fai plaisi ;
 Mo capab' dan la rivière
 Jité moin pou pa souffri.

Di moin si to gagnin n'homme,
 Mo va fai ounga pou li :
 Mo fai li tourné fantôme,
 Si to vlé moin pou mari,
 Mo pa vlé vouèr toué boudeuse ;
 L'aut' femm' pou moin, cé fatras ;
 Mo va renn' toué bien heireuse,
 Mo va baill' toué bel madras.

Le 16 fév. 1878.

Sources bibliographiques

- A***, « La Caze du nègre », *Le Meschacébé*, 12 mars 1859.
- ALLARD (Louis), « À Cédititanus », *Les Épaves*, Hector Bossange, Paris, 1847.
- , « À Églé », p. 317.
- , « À Émile », p. 227.
- , « À l'épouse de Charidème », p. 231.
- , « À Thaïs », p. 195.
- , « À Zoïle, orgueilleux », p. 315.
- , « De Calliodore, gourmand », p. 285.
- , « L'Amour enfant », p. 55.
- , « Les Bons Époux », p. 255.
- , « Pour le portrait de... », p. 65.
- , « Trois impromptus... », p.67-68.
- ANONYME, « Elégi d'un affranchi », *Renaissance louisianaise*, 30 déc 1866.
- , « Françoisé et les races », *Le Carillon*, 13 juillet 1873.
- , « Le Triomphe des opprimés », *La Tribune de La Nouvelle-Orléans*, 8 nov. 1864.
- , « Valentine », *Le Meschacébé*, 16 fév. 1878.
- BARDE (Alexandre), « La Fièvre jaune », *L'Avant-Coureur*, 21 déc. 1867.
- , « Les Morts », *Renaissance louisianaise*, 6 mai 1866, p. 15.
- , « Réponse de M. A. Barde », dans *Les Échos*, TESTUT (Charles), La Nouvelle-Orléans, 1849. p. 47-53.
- BERNARD (Stephen), « Distribution septennale de la vie de l'homme », *Renaissance Louisianaise*, 26 juillet 1867.
- BEAUMONT, (Joe), « Toucoutou », dans *Toucoutou*, TINKER (Edward-Larocque), Dodd, Mead and Company, New York, 1928, p. 280-281.

- CASTRA (Hippolyte), « La Campagne de 1814-1815 », dans *Nos Hommes et Notre Histoire*, DESDUNES, (Rodolphe), p. 8.
- CHOPPIN (Jules), « Les Animaux malades de la peste », *Le Meschacébé*, 7 sept. 1912.
- , « La Chasse chaoué », *CRAL.*, mars 1898, p. 257-258.
- , « L'Huître et les Plaideurs », *CRAL*, septembre 1898, p. 341.
- , « Le Lièvre et la Tortue », *CRAL*, janvier 1902, p. 56.
- , « Le Singe et le Léopard », *CRAL*, juillet 1900, p.113-114.
- DÉJACQUE (Joseph), « L'Huitre et la Perle », *Les Lazaréennes : Fables et chansons, poésies sociales*, J. Lamarre, La Nouvelle-Orléans, 1857.
- , « Le Carancro et le Tireur à la cible », *Le Libertaire*, 16 juillet 1858.
- , « Le Chasseur », *Le Libertaire*, 18 août 1859.
- , « Voile au vent ! », *Le Libertaire*, 4 fév. 1861.
- DELÉRY (Charles Chauvin Boisclair), « Changement de commerce », Louisiana Papers, Deléry, François Charles, Folio Volume #5, American Antiquarian Society.
- , « Le Chat gras et le Rat maigre », *Renaissance louisianaise*, le 21 juillet 1861.
- , « Les Dix Frères », *Le Meschacébé*, 2 sept. 1876.
- , « La Guêpe et l'Abeille », *Renaissance louisianaise*, 16 juin 1861.
- DELPIT (Albert), « L'Ami », *Le D'Artagnan*, Paris, 22 mars 1868.
- , « La Mort et l'Amour », *Le Meschacébé*, 9 sept. 1876.
- DESDUNES (Pierre-Aristide), « Élégie », *P.-A. Desdunes Ledgers*, Historic New Orleans Collection, vol. 1, p. 149-151.
- , « Les Pensées d'un esclave soldat », *P.-A. Desdunes Ledgers*, Historic New Orleans Collection, vol. 1, p. 129-131.
- , « L'Idéal », *P.-A. Desdunes Ledgers*, Historic New Orleans Collection, vol. 1, p. 139-140
- , « Ressentiment d'un être sans patrie ! », *P.-A. Desdunes Ledgers*, Historic New Orleans Collection, vol. 1, p. 131-132.

- DESSOMMES (George), « *Afternoon* », *CRAL*, 1^{er} juillet 1885, p. 198.
- , « Coucher de soleil », *CRAL*, 1^{er} mai 1877, p. 68.
- , « La Vie », *Le Carillon*, 4 avril 1875.
- , « L'Orage », *CRAL*, mars 1882, p. 81.
- , « Ô grands bois... », *CRAL*, 1^{er} jan. 1892, p. 35.
- , « Regrets ! », *Le Carillon*, 7 décembre 1873.
- , « Un soir au Jackson Square », *CRAL*, juillet 1880, p. 376.
- DUGUÉ (Charles-Oscar), « À une étoile tombante », *Essais poétiques*, A. Fortier, La Nouvelle-Orléans, 1847, p. 97-98.
- , « Désenchantement », *Essais poétiques*, A. Fortier, La Nouvelle-Orléans, 1847, p. 87-88.
- , « Souvenirs de la Louisiane », *Essais poétiques*, A. Fortier, La Nouvelle-Orléans, 1847, p. 13-16.
- , « Souvenirs du désert », *Essais poétiques*, A. Fortier, La Nouvelle-Orléans, 1847, p. 19-22.
- , « À M*** », *Essais poétiques*, A. Fortier, La Nouvelle-Orléans, 1847, p. 123-124.
- , « Le Génie des savanes », *Essais poétiques*, A. Fortier, La Nouvelle-Orléans, 1847, p. 183-188.
- DUHART (Adolphe), « À une enfant », *La Tribune de La Nouvelle-Orléans*, 21 janvier 1866.
- , « Mon trésor », *La Tribune de La Nouvelle-Orléans*, 3 juin 1866.
- , « Le 13 avril », *La Tribune de La Nouvelle-Orléans*, 25 avril 1865.
- EVERSHED (Émilie), « Le Laurier rose », *Revue louisianaise*, 1^{er} août 1847, p. 447.
- FORTIER, (Alcée), « La Chanson de Roland », *Louisiana Studies*, Hansell et Bro., La Nouvelle-Orléans, 1894, p. 147.
- JOBEY (Charles), « Chant du vié Boscugo », dans « Une partie de pêche au lac Cathahoula », *Le Villageois*, du 14 nov. 1857 au 16 jan. 1858.
- LANUSSE (Armand), « Épigramme », dans *Les Genelles : Poésies indigènes*, H. Lauve et Compagnie, La Nouvelle-Orléans, 1845, p. 48.

- , « Un frère au tombeau de son frère », dans *Les Cenelles : Poésies indigènes*, H. Lauve et Compagnie, La Nouvelle-Orléans, 1845, p. 62.
- LATIL (Alexandre), « À mon grand-père Lazare Latil », *Les Éphémères : Essais poétiques*, chez Alfred Moret, La Nouvelle-Orléans, 1841.
- , « Désenchantement », p. 98-104.
- , « Le Délire », p. 70-75.
- , « Prière », p. 133-134.
- L'HERMITE (Pierre), « Au père Chocarne », *La Tribune de La Nouvelle-Orléans*, 16 avril 1867.
- MALTRAIT, (Joseph), « La Chatte et les Chatons », *CRAL*, sept. 1898, p. 348.
- , « Le Melon », *CRAL*, janvier 1899, p. 403.
- , « Les Nez », *CRAL*, sept. 1898, p. 349.
- MARY (Aristide), « Un martyr inconnu ! », *Le Carillon*, 27 avril 1873.
- MERCIER (Alfred), « La Curée », *CRAL*, 1^{er} nov. 1886, p. 253.
- , « L'Homme – l'Araignée », *CRAL*, 1^{er} juillet 1887, p. 389.
- , « Étude sur la langue créole en Louisiane », *CRAL*, juillet 1880, p. 378.
- NAUDIN (Camille), « La Marseillaise noire : Chant de paix », *La Tribune de La Nouvelle-Orléans*, 17 juin 1867.
- P. (L. de), « La Guerre et l'Avenir », *La Tribune de La Nouvelle-Orléans*, 5 novembre 1862.
- POPULUS (Auguste), « À mon ami P*** », *Les Cenelles : Poésies indigènes*, H. Lauve et Compagnie, La Nouvelle-Orléans, 1845, p. 53.
- QUEYROUZE (Léona), « Allégorie – Pensée d'un Créole », *L'Abeille de La Nouvelle-Orléans*, 21 juin 1891.
- , « Fantôme d'Occident », *L'Abeille de La Nouvelle-Orléans*, 23 déc. 1894.
- , « Le Désir », *CRAL*, 1^{er} mars 1885, p. 132.
- , « Sonnet – À mon amie Magda Turpin », *L'Abeille de La Nouvelle-Orléans*, 21 juin 1891.
- , « Sonnet – *Ad Incognitum* », *L'Abeille de la Nouvelle-Orléans*, 23 déc. 1894

- , « Sonnet – Sous son premier baiser », *CRAL*, 1^{er} nov. 1886, p. 252.
- , « Vision », *Le Diamant*, 19 mars 1887.
- RILLIEUX (Victor E.), « Amour et Dévouement », *P.-A. Desdunes Ledgers*, Historic New Orleans Collection, vol. 1, p. 108-110.
- , « Une larme », *P.-A. Desdunes Ledgers*, Historic New Orleans Collection, vol. 1, p. 113-114.
- , « Le Timide », *Nos hommes et notre histoire*, DESDUNES (Rodolphe), p. 76-77.
- ROUQUETTE (Adrien), « L'Arbre des Chactas », *Les Savanes : Poésies américaines*, Jules Labitte, Paris, 1841, p. 51-56.
- , « Le Génie », *Les Savanes : Poésies américaines*, Paris, Jules Labitte, 1841, p. 171-174.
- , « Mokeur Shanteur », *Le Meschacébé*, 9 mars 1878.
- , « Weird Solo by a Zombi-Frog », dans *Dialogue critique entre Aboo et Caboo*, Great Publishing House of Sam Slick Allspice, La Nouvelle-Orléans, 1880.
- ROUQUETTE (Dominique), « La Fête des Morts », *Les Meschacébéennes*, Sauvaignat, Paris, 1839, p. 137-139.
- , « Midi », *Les Meschacébéennes*, Sauvaignat, Paris, 1839, p. 33-34.
- SAINT-CÉRAN (Tullius), « La Louisiane en 1840 », *Les Louisianaises*, Sollée, La Nouvelle-Orléans, 1840, p. 19-20.
- TESTUT (Charles), « À M. A. Barde », *Les Échos*, La Nouvelle-Orléans, 1849, p. 39-45.
- , « La Langue française en Louisiane », *Le Meschacébé*, 25 mars 1876.
- , « Le Convoi des pauvres », *Fleurs d'Été*, La Nouvelle-Orléans, 1851.
- THIERRY (Camille), « Amélie Girardot », *Les Vagabondes : Poésies américaines*, édition critique et bilingue de AMELINCKX (Frans C.), et WAGGONER (May Rush Gwin), Éditions Tintamarre, Shreveport, 2004, p.79-81.
- , « Eugène B... », p. 68-71.
- , « Le Général Magloire d'Hoquincourt », p. 107-110.
- , « Le Suicide », p.73.

———, « L'Incube », p. 63.

———, « Mariquita la Calentura », p. 65-67.

TUJAGUE (François), « La Guerre », *Renaissance louisianaise*, 8 déc. 1862.

Ouvrages consultés

ALLAIN (Mathé) et ANCELET (Barry Jean), éd. *Anthologie : Littérature française de la Louisiane*, National Materials Development Center for French, Bedford, 1981.

AMELINCKX (Frans C.) éd., *Michel Séligny : Homme Libre de Couleur de la Nouvelle-Orléans*, Les Presses de L'Université Laval, 1998.

ANCELET, (Barry Jean), *Cajun and Creole Folktales: The French Oral Tradition of South Louisiana*, University Press of Mississippi, 1994.

AUGUSTIN (John), "The Old Dueling Ground Of New Orleans : The Oaks," *Library of Southern Literature*, New Orleans, 1913, p. 5.

BARDE (Alexandre), *L'Histoire des Comités aux Attakapas*, texte établi par GREENWOOD (Mary), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2007.

BELL (Caryn Cossé), "Haitian Immigration to Louisiana in the Eighteenth and Nineteenth Centuries," in the *African American Migration Experience* (Schomburg Center for Research in Black Culture: New York Public Library, 2005), http://www.inmotionaame.org/texts/viewer.cfm?id=5_000T&page=1&bhcp=1

———, « Introduction », dans « *Rappelez-vous concitoyens* » : *La Poésie de Pierre-Aristide Desdunes*, Éditions Tintamarre, Shreveport, 2010.

———, "Protest and Idealism in the French Language Literary Works of Afro-Creole Louisianians, 1837-1896," *American Studies in Scandinavia*, 2000, p. 29-35.

- , *Revolution, Romanticism, and The Afro-Creole Protest Tradition in Louisiana, 1718-1868*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 2004.
- CHERAMIE (David), *Julie Choufleur : ou Les Preuves d'amour*, Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2008.
- CHOPPIN (Jules), *Fables et Rêveries*, texte établi par SMITH (Roxanne E.), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2007.
- “City Park History,” New Orleans City Park Improvement Association, (<http://neworleanscitypark.com/history.html>), (22 septembre 2007).
- COLEMAN (Edward Maceo), éd., *Creole Voices: Poems in French by Free Men of Color First Published in 1845*, The Associated Publishers, Inc., Washington, D.C., 1945.
- Contes de la Louisiane créole*, tome I, texte établi par OWENS (Ashley), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2006.
- Contes et récits de la Louisiane créole*, tome II, texte établi par HAM (Mary), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2008.
- COURMONT (Félix de), « Littérature louisianaise : *Essais poétiques* par M^{me} Émilie Evershed », *Courrier de la Louisiane*, 7 février 1843.
- COWAN, (James L.), *La Marseillaise Noire et autres poèmes français des Créoles de couleur de la Nouvelle-Orléans (1862-1869)*, Éditions du Cosmogone, Lyon, 2001.
- DE PUES (Freddy), *Baron Rouge*, Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2006.
- DESDUNES (Rodolphe L.), *Nos Hommes et Notre Histoire*, Arbour and Dupont, Montreal, 1911.
- DESSOMMES (George), *Vendanges*, texte établi par MAHONEY (Margaret E.), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2007.
- DORMON (James H.), éd., *Creoles of Color of the Gulf South*, University of Tennessee Press, Knoxville, 1996.
- DUYCKINCK (Évert Augustus) et DUYCKINCK (George Long) “Charles Oscar Dugué,” *Cyclopedia of American Literature*, Charles Scribner, New York, 1856, p. 694-695.

- ELDER (Susan B.), *Life of the Abbé Adrien Rouquette*, “Chahta-Ima,” L. Graham Co., New Orleans, 1913.
- FORTIER, (Alcée), *Louisiana Studies*, Hansell et Bro., La Nouvelle-Orléans, 1894.
- , « Mort de M. François Tujague », *CRAL*, jan. 1897, p. 9-11.
- « François Tujague », *L'Observateur louisianais*, vol. IV, 1896, p. 31.
- GARREAU (Louis-Armand), GARREAU (Louis-Armand), *Bras Coupé et autres récits louisianais*, introduction de LEROY (Fabrice), Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2007.
- , *Louisiana*, introduction et notes de KRESS (D.A.), Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2003.
- GEHMAN (Mary), *The Free People of Color of New Orleans*, Magaret Media, Inc., New Orleans, 1994.
- GIPSON (Jennifer), “Afro-Creoles in the Battle of New Orleans,” *Bibliothèque Tintamarre/Œuvres louisianaises en ligne*, <http://www.centenary.edu/french/anglais/ang-introafbattleno.html>, (27 sep.2007).
- HALL (Gwendolyn M.), *Africans in Colonial Louisiana: the Development of Afro-Creole Culture in the 18th Century*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1992.
- HARRIS (Danièle), “A Comparison of ‘La Marseillaise’ by R. de Lisle and ‘La Marseillaise noire’ by Camille Naudin,” 23 Sept. 2007 <<http://www.centenary.edu/french/anglais/ang-introblkmars.html>>.
- HECKENBACH (IDA), « Introduction », *Tante Cydette*, George DESSOMMES, Pelican Publishing, Gretna, 2001.
- JAMBON (Kirby), *L'École Gombo : Poésies*, Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2006.
- « Joseph Déjacque », *Joseph Déjacque : Le Libertaire*, Institut : Social Sciences, 25 sept. 2007, <<http://joseph.dejacque.free.fr/index.htm>>.
- KEIN (Sybil), éd., *Creole: The History and Legacy of Louisiana's Free People of Color*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 2000.
- LA HOUSSAYE (Sidonie de), *Contes d'une grand-mère louisianaise*, introduction et notes de VIDRINE (Jonathan) Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2007.

- , *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Oréans : Octavia, & Violetta*, introduction et notes de HOMMEL (Christian), Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2006.
- , *Les Quarteronnes de la Nouvelle-Oréans : Gina*, introduction et notes de HOMMEL (Christian), Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2009.
- LANUSSE (Armand), *Les Cenelles : Poésies indigènes*, texte établi par REAMER (Mia), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2003.
- LATIL (Alexandre), *Les Éphémères : Essais poétiques*, texte établi par Bellamy (Kelsey A.), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2003.
- LIBERTON, (Dagmar Renshaw), *Chahta- Ima : The Life of Adrien-Emmanuel Rouquette*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1947.
- MARTIN (Désirée), *Les Veillées d'une sœur*, introduction et notes de WAGGONER (May), Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2008.
- MATHERNE (Beverly), *Lamothe Cadillac: sa jeunesse en France*, Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2009.
- MCCANTS (Sister Dorothea Olga), trans. and ed., *Our People and Our History*, Louisiana State University Press, Baton Rouge. 2001.
- MENIL (Alexander Nicolas de), "Charles Oscar Dugué," *The Literature of the Louisiana Territory*, St. Louis News Company, St. Louis, 1904.
- MERCIER (Alfred), *Le Fou de Palerme*, texte établi par LOMBARDINO (Carrie A.), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2006.
- , *L'Habitation Saint-Ybars*, notes de KRESS (D.A.), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2003.
- , *Hénoch Jédésias*, texte établi par ROY (Joëlle), WAGGONER (May Rush Gwin) et WILLIAMS-MEJRI (Rachael), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2009.
- , *Johnelle*, texte établi par DOWNES (Christine Elizabeth), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2008.

- , *Lidia*, texte établi par LOER (Jenny), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2007.
- MICHAELIDES (Chris), éd., *Paroles d'honneur : Écrits de Créoles de couleur néo-orléanais 1837 - 1872*, Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2004.
- NEUMANN-HOLZSCHUH (Ingrid), éd., *Textes anciens en créole louisianais*, avec la collaboration de FUCHS (Sonja), H. BUSKE (H.), Hamburg, 1987.
- ROUQUETTE (Adrien), *La Nouvelle Atala*, introduction et notes de LANDRY (Elizabeth B.), Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2003.
- ST. MARTIN (Gérard Labarré) et VOORHIES (Jacqueline), éd., *Écrits louisianais du dix-neuvième siècle : Nouvelles, Contes et Fables*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1979.
- SAXON (Lyle), *Gumbo Ya-Ya : A Collection of Louisiana Folktales*. Pelican Publishing, Gretna, 1987.
- SENER (Caroline), « Creole Poets on the Verge of a Nation », dans *Creole: The History and Legacy of Louisiana's Free People of Color*, édité par Sybil KEIN, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 2000, p. 276-294.
- « Stephen Bernard », CRAL, nov. 1896, p. 549.
- TESTUT (Charles), *Calisto*, texte établi par LYLES (Elizabeth C.), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2009.
- , *Saint-Denis*, texte établi par HERZOG (Courtney), Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2003.
- , *Le Vieux Salomon*, Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2003.
- THIERRY (Camille), *Les Vagabondes : Poésies américaines*, édition critique et bilingue d'AMELINCKX (Frans C.) et WAGGONER (May Rush Gwin), Les Éditions Tintamarre, Shreveport, 2004.
- TINKER (Edward Larocque), *Les Écrits de langue française en Louisiane au XIX^e siècle ; essais biographiques et bibliographiques*, Champion, Paris, 1933.
- TUJAGUE (François), *Chroniques Louisianaises*, Les Cahiers du Tintamarre, Shreveport, 2003.

- VALDMAN (Albert), KLINGLER (Thomas), MARSHALL (Margaret M.), et ROTTET (Kevin J.), éds., *A Dictionary of Louisiana Creole*, Indiana University Press, Bloomington, 1998.
- VALDMAN (Albert) et ROTTET (Kevin J.), éds., *Dictionary of Louisiana French*, University Press of Mississippi, Jackson, 2010.
- WEISS (Lynn M.), éd. *Creole Echoes : The Francophone Poetry of the Nineteenth-Century Louisiana*, University of Illinois Press, Chicago, 2004.

Lorna S. DOPSON et Kyle HILLIARD.

